NUMÉRO 14 AVRIL 1948

Illinois U Library

France ILLUSTRATION

LITTÉRAIRE ET THÉATRALE

SAVROLA

Roman inédit de
WINSTON CHURCHILL

LA PEINE CAPITALE

Tragédie en trois actes et quatre tableaux
de Claude-André PUGET

Fondateur :
Georges OUDARD

Directeur :
G. CAHEN-SALVADOR

Ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec
" FRANCE-ILLUSTRATION "
13, rue Saint-Georges
P A R I S - IX e

LES LIVRES DU MOIS

par GEORGE ADAM

Les plus beaux des voyages ne sont pas toujours ceux que l'on fait à travers le monde, grâce au paquebot, à l'avion, à l'automobile. Ceux qui en ont quelques-uns à leur actif l'avouent volontiers : il leur arrive de préférer encore ces voyages immobiles que les livres permettent. Récits d'explorateurs ou reportages de journalistes, en effet, donnent parfois une idée plus nette du monde et de ses horizons matériels que la vision directe, souvent brouillée par les détails sans importance. Que dire alors du monde des idées et des lettres à travers lequel l'intoxiqué de ce « vice impuni, la lecture », cher à Valéry Larbaud, n'a que trop tendance à se perdre ? Ne lui faut-il pas de temps en temps abandonner l'expérience directe pour s'en remettre à celle des voyageurs impénitents qui ont consacré tout ou partie de leur vie à l'exploration de ce monde et de ses continents ? Les histoires de la littérature et les anthologies deviennent ainsi des Bædekers précieux grâce auxquels on peut, à loisir, combiner des itinéraires inédits.

Pour la période qui s'étend de 1885 à 1914, Henry Clouard vient de nous en offrir un qui est à la fois passionnant et fort complet. Mais pourquoi cette première date qui apparaît assez arbitraire ? C'est que, dit Henri Clouard dans le premier volume de son *Histoire de la littérature française* (Albin Michel, édit.), le 22 mai 1885 met fin à la dictature de Hugo. Quant à 1914, c'est une ligne de partage naturelle. Entre ces deux limites, arbitraires si l'on veut, mais comme tant de frontières, s'étend un âge littéraire dont on ne peut nier la richesse ni l'éclat. Et un pays de l'esprit qui présente plus de terres inconnues qu'on ne le penserait au premier abord.

Dès qu'on y pénètre, il se caractérise par l'extraordinaire floraison du symbolisme. C'est une école littéraire aujourd'hui bien décriée parce que trop proche de nous encore. Mais que l'on suive Henri Clouard dans son patient défrichement, dans sa savante exégèse et l'on s'apercevra qu'il importerait, avant de vouloir en réhabiliter les œuvres, de juger à nouveau le procès au fond. Qui de nous en connaît plus, en effet, que les morceaux choisis offerts par les anthologies à couverture jaune du « *Mercure de France* »? Autant que la poésie, le roman et le théâtre en ont pourtant tiré matière à renouvellement. C'est le mérite d'Henri Clouard de nous rendre sensible ce foisonnement d'œuvres et de nous proposer des critères nous permettant de situer avec justice les œuvres dans la perspective historique.

Mais les chemins du symbolisme, si riches soient-ils, nous font vite déboucher dans d'autres domaines. L'auteur ne les a pas oubliés, de même qu'il avait pris soin d'en éclairer les approches avec perspicacité et un louable souci de ne pas fausser les vues. Ainsi, serons-nous conduits par la main dans un jardin où chaque saison a ses fleurs ; ainsi parviendrons-nous jusqu'à notre époque, non sans avoir entendu les premiers vagissements des principales écoles d'aujourd'hui. Si Henri Clouard est aussi habile dans son deuxième volume — celui-ci, qui doit paraître prochainement, couvrira la période s'étendant entre les deux guerres de 1914 et de 1940 — qu'il le fut dans son premier, les voyageurs de bibliothèques posséderont ainsi le guide le plus complet et le plus sûr pour les randonnées à travers leur temps littéraire.

Poursuivons la comparaison. Un livre comme celui d'Henri Clouard nous ouvre les yeux sur les innombrables enrichissements que nous pouvons tirer de notre pays et de sa littérature. Mais, si nous franchissons les frontières spirituelles, combien d'autres découvertes n'aurons-nous pas à faire dans des pays où, souvent, nous ne nous sommes que peu aventurés ?

Que connaissons-nous, en fait, de la littérature américaine, pourtant si en vogue aujourd'hui ? Les doigts d'une seule main suffiraient, sans doute, à compter les hommes et leurs œuvres qui nous sont devenus tant soit peu familiers. C'est pourquoi le livre d'Albert-J. Guérard : *Écrit aux U. S. A.* (Laffont, édit.), vient parfaitement à son heure.

Après la guerre, en effet, notre attention est demeurée fixée sur des auteurs américains que nous avions déjà découverts avant 1939. Malgré la diversité dont leur production témoigne, les Hemingway, les Dos Passos, les Faulkner, les Steinbeck, les Caldwell, pourtant, sont loin de représenter toutes les tendances de cette jeune littérature. Le livre de Guérard nous fait mettre le doigt sur une évidence.

Ce n'est pas, comme celui d'Henri Clouard, une description de panoramas divisés par les lignes de partage que sont les courants d'idées. Il est à la fois histoire littéraire, anthologie et galerie de portraits, Albert-J. Guérard étant parti de l'idée qu'un recueil de nouvelles — ce genre littéraire qui connaît dans les pays anglo-saxons une floraison si particulière — permettrait de dresser un tableau complet des meilleurs écrivains américains contemporains.

L'auteur a atteint le triple but qu'il s'était fixé. Il fournit des textes sur lesquels chaque lecteur peut exercer son attention critique ; comme il s'agit de nouvelles, le goût du romanesque est sollicité au même titre que l'amour des idées. Mais ces œuvres courtes, si bien traduites soient-elles, risqueraient néanmoins de nous donner une image fausse de leur auteur. Albert-J. Guérard les a donc fait précéder chaque fois d'une biographie complète, rédigée dans ce style à la fois familier et profond qui est peut-être la marque la plus originale des critiques américains. Une longue préface, enfin, remet chacun des auteurs cités à sa place dans le développement des lettres américaines d'aujourd'hui. Elle constitue, par le fait même, l'une des premières tentatives de critique historique et exhaustive sur cette littérature.

Les prosateurs russes du XIX^e^ siècle ont exercé une influence énorme sur la sensibilité française. Mais les poètes qui leur correspondent ? Que savons-nous d'eux ?

Cette formule pleine de bon sens ouvre la préface que Stanislas Fumet a donnée à l'*Anthologie de la poésie russe* (Bordas, édit.). Comme ceux d'Henry Clouard ou d'Albert-J. Guérard, le livre d'Em-

(Lire la suite page 3 couverture.)

Illinois U Library

Au sommaire du 15 mai :

LA SECONDE MORT DE MONSIEUR DE NORPOIS

chronique de ROBERT DE SAINT-JEAN

LES YEUX ET LA LUMIÈRE

nouvelle inédite de VERCORS

THERMIDOR

pièce en quatre actes de CLAUDE VERMOREL

Dans nos prochains numéros :

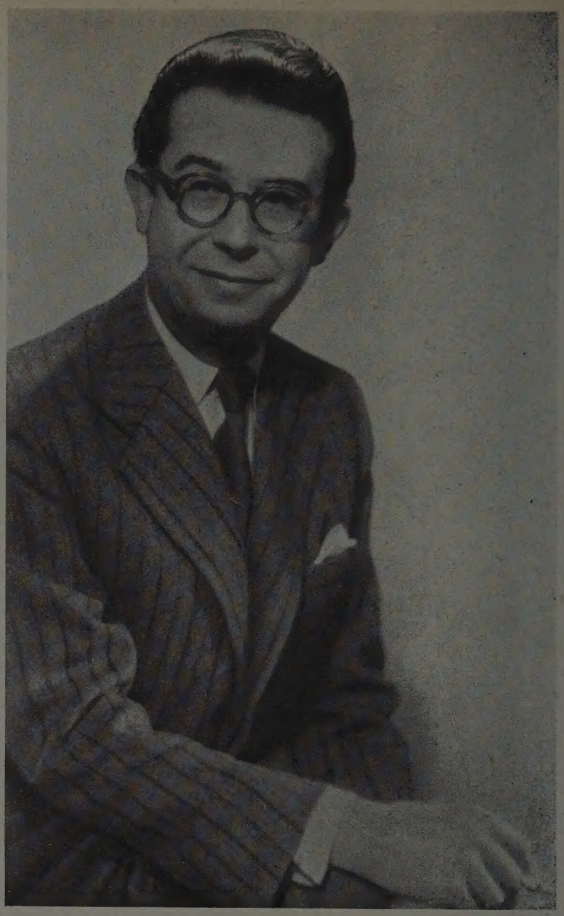
des nouvelles et chroniques de :

ALEXANDRE ARNOUX, CLAUDE AVELINE, MARCEL BRION, RAYMOND ESCHOLIER, GEORGES SIMENON, G. JEAN-AUBRY, etc.

les pièces de :

MARCEL ACHARD, JEAN-PAUL SARTRE, LOUIS DUCREUX, DENIS MARION, RENÉ CLAIR, etc.

CLAUDE-ANDRÉ PUGET

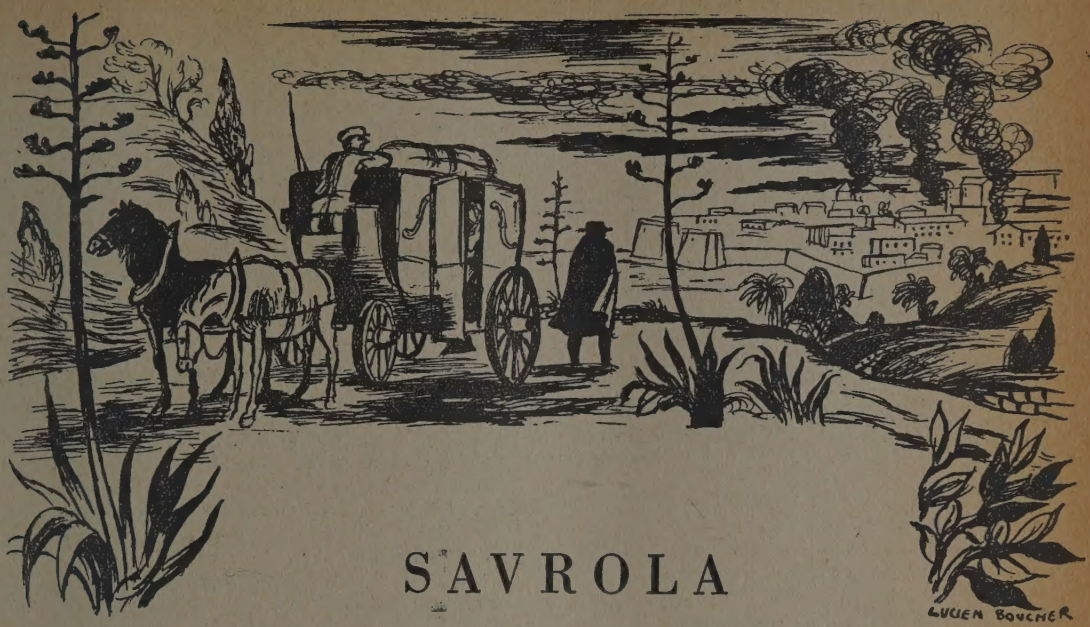


Né le 22 juin 1905 à Nice, où il eut pour condisciples Georges Neveux et Maurice Jaubert et pour professeur de philosophie Jules Romains, Claude-André Puget débuta en 1923 par une plaquette de poèmes, *Pente sur la mer*. Il devait publier deux autres livres de poésie encore : *Matin aux oliviers* et *Miracle du dormeur*, avant de faire jouer (1931) sa première pièce, au théâtre Michel, *la Ligne de cœur*. Il avait abandonné le barreau et s'était installé à Paris.

Il ne devait plus, dès lors, cesser d'enrichir une carrière dramatique et poétique exceptionnellement brillante. C'était, en 1932, *Valentin le Désossé* ; en octobre 1934, *Tourterelle*, en même temps qu'un nouveau livre de poèmes, *la Chute du printemps* ; en avril 1938, *les Jours heureux*, dont le succès est resté dans toutes les mémoires. *Échec à Don Juan* (1941), *le Grand Poucet* (1943), *le Saint-Bernard* (1946) sont venus ensuite confirmer la confiance que les amateurs de vrai théâtre avaient placée en Claude-André Puget. En même temps que les Comédiens Français créaient *la Peine capitale*, Claude-André Puget publiait un nouveau livre de poèmes, *la Nuit des temps* (Mermoud, édit.).

Photos Bernand et Harcourt.

L'auteur de *la Peine capitale*, avec ses principaux interprètes : Mme Renée Faure, Jean Davy (à gauche) et Julien Bertheau (à droite).



SAVROLA

Roman inédit de WINSTON CHURCHILL [1]

(suite)

Il avait parcouru sans trop d'encombre les deux tiers de son chemin quand, soudain, le fil sur lequel reposait son pied gauche céda avec un bruit sec et tomba comme la mèche d'un fouet contre le mur de la maison d'en face. Ses épaules durent supporter brusquement tout son poids et la douleur fut telle qu'il se tordit en l'air, glissa, se cramponna avec violence et se rétablit de justesse au prix d'un immense effort.

A une des fenêtres du premier étage, un homme repoussa le matelas derrière lequel il s'abritait pour tirer et se pencha au dehors. Tiro baissa les yeux et rencontra son regard. L'homme poussa un cri et tira droit sur le lieutenant. La déflagration fut si forte que Tiro ne se rendit pas compte que la balle l'avait effleuré, mais il réalisa qu'il n'était pas touché et il se démena de toutes ses forces pour achever de traverser la rue.

Tout était désormais perdu ! Pourtant, s'il essayait de retourner, le résultat ne serait guère meilleur. « Je vais m'en débrouiller », se dit-il, et il se laissa tomber sur le toit de la maison. La porte était ouverte ; il descendit l'escalier du grenier en courant et atteignit le palier ; là, il se pencha au-dessus de la rampe et constata qu'il n'y avait personne. L'escalier était étroit et il continua son chemin avec précaution, tout en se demandant où pouvait bien être son ennemi. Il se trouva bientôt au second étage, face à la chambre donnant sur le devant. Il s'en approcha en rasant les murs et jeta un coup d'œil à l'intérieur. La chambre était plongée dans une demi-obscurité, du fait des boîtes, des valises, des matelas et des taies d'oreiller remplies de terre qui bouchaient les fenêtres : des morceaux de verre et des débris de plâtre tombés des murs jonchaient le plancher. Un filet de lumière passait par les meurtrières et les fentes, et éclairait une étrange scène. Il y avait quatre hommes dans la pièce : l'un d'eux était couché par terre, sur le dos, et les autres étaient penchés sur lui. Ils avaient appuyé leurs carabines contre le mur et ne semblaient avoir d'yeux que pour leur camarade qui gisait sur le sol dans une mare de sang qui s'étalait sans cesse ; quant au blessé, il gargouillait, s'étouffait et essayait vainement de parler.

Le lieutenant avait vu ce qu'il voulait voir. En face de cette pièce, il y avait une porte cachée par un rideau, derrière lequel il se dissimula. Il ne pouvait plus rien voir, mais il écoutait avidement.

— Pauvre type ! dit une voix. Cette fois, il l'a pour de bon !

— Comment est-ce que c'est arrivé ? demanda une autre voix.

— Oh ! Il s'est penché par la fenêtre pour viser quelque chose... une balle l'a touché... dans les poumons, je crois... il a tiré en l'air et poussé un cri... Puis, d'une voix plus basse, mais toujours claire, il ajouta : « Il est perdu ! »

(1) Voir les nos 12 et 13 de *France-Illustration littéraire et théâtrale.*

Le blessé se mit à faire un bruit extraordinaire.

— Quelque chose qu'il voudrait communiquer à sa pauv' femme avant de s'en aller, dit un des révolutionnaires ; d'après son accent, c'était certainement un ouvrier. « Qu'est-ce qu'il y a, camarade ? »

— Passez-lui un papier et un crayon s'il ne peut plus parler.

Le cœur de Tiro s'arrêta de battre et sa main chercha son revolver.

Pendant près d'une minute, le silence s'établit, puis un cri s'éleva.

— Bon Dieu, on va l'avoir ! dit l'ouvrier, et les trois hommes se ruèrent dans l'escalier, en frôlant au passage le rideau derrière lequel se cachait Tiro. Un des trois s'arrêta juste devant lui pour recharger son fusil ; la cartouche étant récalcitrante, il donna un grand coup de crosse par terre, avec succès, sembla-t-il, car le lieutenant entendit un déclic et des pas rapides qui montaient vers le toit.

Alors il surgit de sa cachette et se glissa vers le rez-de-chaussée.

CHAPITRE XVIII

PAR LA FENETRE

Tandis que les événements importants qui se déroulaient avec une très grande rapidité dans la capitale lauranienne réclamaient de toute urgence l'attention des hommes, il n'en était pas de même pour les femmes.

Les premiers coups de feu avait fait sursauter Lucile. On n'entendait pas grand-chose... quelques bouchons qui sautaient au loin, ponctués de temps en temps par une sorte de fracas confus. Mais elle savait ce que cela voulait dire et des frémissements d'horreur la parcoururent. D'après le bruit qui lui parvenait, la rue devait être pleine de monde. Elle se leva et s'approcha de la fenêtre. A la lueur incertaine des becs de gaz, des hommes travaillaient activement à l'érection d'une barricade qui traversait la rue à une vingtaine de mètres de la porte, du côté du palais. Pendant un moment, elle observa les silhouettes affairées dont la vue la distrayait de ses pensées ; car elle se rendait compte que si elle ne regardait pas quelque chose, l'attente la rendrait folle.

Elle remarqua tous les détails. Les hommes travaillaient avec ardeur. Les uns soulevaient les pavés à l'aide de leviers et de pioches ; les autres les portaient plus loin, titubant sous leur poids ; d'autres encore les empilaient de façon à former un solide mur en travers de la rue. Deux ou trois petits garçons s'étaient joints aux ouvriers et travaillaient avec autant d'énergie qu'eux. Un petit bonhomme lâcha par inadvertance sur son pied la pierre qu'il portait et s'assit, séance tenante, pour pleurer amèrement. Son compagnon s'approcha de lui et lui décocha un coup de pied pour le stimuler, mais ses pleurs ne firent que redoubler. Peu après, une voiture d'arrosage vint à passer et les bâtisseurs, assoiffés, s'approchèrent par groupes de trois ou quatre, pour puiser de l'eau dans leurs gobelets d'étain.

Ensuite les rebelles forcèrent les portes des maisons avoisinantes et, sans tambour ni trompette, se mirent à sortir toutes sortes de choses qu'ils empilaient sur leur barricade. Un groupe tomba sur un lot de tonneaux qui leur parut être un butin de choix. Ils en défoncèrent un et se mirent à le remplir, pelletée par pelletée, avec la terre mise à nu par le déplacement des pavés.

Lucile se demandait pourquoi personne n'était entré dans la maison de Savrola. Mais elle ne tarda pas à comprendre. Sur le pas de la porte stationnait un piquet de garde composé de quatre hommes armés de fusils. Cette vaste intelligence n'avait rien omis !

Les heures passaient. De temps en temps, elle pensait à la tragédie qui avait fondu sur elle et, accablée de désespoir, elle s'affaissait sur le divan. Puis la fatigue la terrassa et elle somnola pendant une heure. La fusillade avait cessé au loin et, à part un occasionnel coup de feu, la ville était silencieuse. A son réveil, elle se précipita à la fenêtre avec un sentiment d'angoisse confuse. La barricade était maintenant achevée et les hommes se reposaient à l'abri.

Soudain, elle entendit frapper à la porte avec violence et elle sentit son cœur battre plus fort. Elle se pencha avec précaution par la fenêtre et vit qu'un homme était venu se joindre au piquet de garde. Après plusieurs essais infructueux, le messager se baissa, glissa quelque chose sous la porte et s'en fut. Au bout de quelques instants, Lucile rassembla suffisamment de courage pour descendre tout doucement, dans l'obscurité de l'escalier, et voir ce qu'il avait apporté. Eclairée par la flamme d'une allumette, elle vit que c'était un message dont l'adresse comprenait simplement un nom : « Lucile » et le numéro de la maison ainsi que celui de la rue — car, en Lauranie comme en Amérique, les rues portent des numéros. Le message émanait de Savrola, qui avait écrit au crayon ces quelques mots :

« La ville et les forts sont entre nos mains, mais il y aura des batailles à l'aube. Ne quittez la maison à aucun prix et ne vous exposez pas au péril. »

Des batailles à l'aube ! Elle regarda l'horloge : il était cinq heures moins un quart, et déjà le ciel devenait plus clair. Le moment était presque arrivé ! La peur, la douleur, l'angoisse et, ce qui était peut-être le plus douloureux, le ressentiment qu'elle nourrissait à l'égard de son mari, se mêlaient dans son esprit. Cependant, les hommes qui dormaient en bas, à l'abri de la barricade, ne semblaient pas être en proie à ces tourments. Ils gisaient, immobiles et silencieux, en gens fatigués qui n'ont pas de soucis. Mais elle savait que quelque chose était en marche, quelque chose de bruyant et de terrible qui les réveillerait en sursaut. Elle avait l'impression d'être dans un théâtre, que sa fenêtre était la loge d'où elle regardait la pièce.

A peine s'en était-elle écartée un instant qu'un coup de feu éclata à environ trois cents mètres plus bas, en direction du palais. Des fusils crachèrent, un clairon sonna et le tir s'organisa. Les défenseurs de la barricade s'étaient levés d'un

bond et avaient saisi leurs armes. Il y eut encore quelques coups de feu rapprochés, mais qui demeurèrent sans riposte de la part des hommes de la barricade, et Lucile n'osa pas se pencher dehors pour voir ce qui les empêchait de tirer. Ils avaient l'air très excités, avec leurs fusils braqués par-dessus le barrage et échangeant des paroles brèves et rapides. Soudain, tout un groupe d'hommes survint : ils étaient environ une centaine, qui grimpèrent par-dessus le mur, aidés de ceux qui attendaient là. C'était donc des amis.

Dès que les fugitifs furent à l'abri derrière le mur, les défenseurs de la seconde ligne se mirent à tirer à leur tour. Les détonations, qui partaient de plus près, semblaient beaucoup plus bruyantes, et l'éclair qui les accompagnait flamboyait à chaque coup. Mais le jour venait rapidement et bientôt Lucile put voir les petits ballons de fumée qui s'élevaient à chaque déflagration.

La scène, où se mouvaient de petites silhouettes raccourcies, ressemblait de plus en plus au plateau d'un théâtre, vu des places de la galerie. Lucile n'avait pas encore vraiment peur, car, pour le moment, il n'y avait eu aucun dommage et personne ne semblait se porter plus mal.

A peine avait-elle songé à cela qu'elle remarqua plusieurs hommes qui descendaient un corps du haut de la barricade, pour l'allonger par terre. Il y avait suffisamment de jour pour lui permettre de voir le pâle visage, et, pendant un instant, elle sentit une nausée la gagner, mais, fascinée, elle resta clouée à sa place. Quatre hommes emportèrent le blessé, en tenant le corps affaissé par les épaules et par les pieds. Quand le petit cortège eut disparu, Lucile reporta son regard vers le mur. Cinq autres hommes avaient été blessés, dont quatre durent être transportés et le cinquième s'appuyait sur le bras d'un camarade. Deux autres formes humaines avaient été retirées de la barricade et négligemment mises de côté sur le trottoir. Personne ne leur prêtait la moindre attention et on les laissait là, par terre, contre les grilles d'une maison. Tout à coup, à l'autre bout de la rue, un roulement de tambour éclata et un clairon sonna à plusieurs reprises d'un ton perçant... Les rebelles se mirent à tirer aussi rapidement qu'ils le purent, avec une sorte de frénésie, tandis que plusieurs d'entre eux s'écroulaient. Soudain, un bruit étrange, comme une sorte de hululement rauque et déchirant, domina le tumulte de la fusillade, en se rapprochant à chaque instant.

Un homme qui était sur la barricade sauta à terre et se mit à courir ; cinq, puis six autres le suivirent aussitôt ; bientôt tous les défenseurs du barrage, sauf trois hommes, avaient fui ce cri étrange qui venait sur eux. Plusieurs d'entre eux tâchèrent d'emmener avec eux des blessés, dont le nombre avait déjà augmenté, mais ceux-ci poussèrent des cris de douleur et supplièrent qu'on les laissât tranquilles. Lucile vit un homme qui en traînait un autre par la cheville, le cahotant, malgré ses supplications, le long de la rue pierreuse. Les trois hommes qui étaient restés à leur poste derrière le parapet, continuaient à tirer méthodiquement. Toute cette scène s'était passée en quelques secondes, cependant que le bruit menaçant se rapprochait de plus en plus.

C'est alors qu'en un instant une vague d'hommes déferla par-dessus la barricade. C'étaient des soldats vêtus d'uniformes bleus garnis de chamois, menés par un officier, encore presque un jeune garçon, qui les devançait et qui sauta en criant :

— Balayez-les tous, ces démons, ces lâches !... En avant !

Les trois hommes qui étaient restés jusqu'au dernier moment avaient ensuite disparu comme des rochers sous la marée montante. Les soldats franchissaient en masse le barrage. Lucile aperçut plusieurs groupes qui faisaient cercle autour des rebelles blessés et qui les achevaient sauvagement à coups de baïonnette. Et, soudain, l'enchantement qui la tenait rivée devant ce spectacle se rompit, tout se mit à tourner autour d'elle, et elle s'arracha en criant de la fenêtre pour enfouir son visage dans les coussins du divan.

Soudain, un fracas effroyable se fit entendre du côté de l'hôtel de ville.

« Le canon ! », se dit-elle, mais elle n'osa pas regarder par la fenêtre, car le spectacle horrible dont elle avait été témoin avait découragé sa curiosité. Cependant, elle entendait le tir qui se rapprochait de nouveau et elle fut envahie, au beau milieu de ces tourments, d'une étrange joie, du genre de celles qui suivent une victoire de guerre. Elle discerna le bruit d'une foule qui passait devant la maison ; des coups de feu éclatèrent sous ses fenêtres ; puis elle entendit frapper et cogner à la porte d'entrée. Ils défonçaient la porte ! Elle se précipita pour donner un tour de clef à la serrure de la chambre, tandis qu'en bas retentissaient plusieurs coups de feu et le bruit de bois qui vole en éclats. En même temps, l'écho de la fusillade des troupes en retraite passa devant la maison en direction du palais. Mais Lucile n'y prêta pas garde. Un autre bruit captivait son attention, celui de pas qui se rapprochaient. Quelqu'un montait l'escalier. Elle retint sa respiration... La poignée tourna et l'inconnu, en trouvant la porte verrouillée, se mit à donner de violents coups de pied dans le panneau de bois. Lucile poussa un hurlement. Le bruit cessa, et elle entendit l'inconnu exhaler un affreux gémissement.

— Pour l'amour du Ciel, laissez-moi entrer ! Je suis blessé et je n'ai pas d'armes.

Il se mit à se lamenter douloureusement.

Lucile écouta : il semblait bien qu'il fut seul, et, s'il était blessé, il ne lui ferait aucun mal. Elle entendit un nouveau gémissement, et son cœur s'emplit de pitié humaine. Elle tourna la clef et ouvrit prudemment la porte.

Un homme entra d'un pas rapide : c'était Miguel.

— Je demande pardon à Votre Excellence, dit-il suavement, avec ce sang-froid qui venait toujours en aide à son âme mesquine, mais j'ai besoin d'une cachette.

— Et votre blessure ? dit-elle.

— Une *ruse de guerre*. (1) Je voulais vous

(1) En français dans le texte.

faire ouvrir la porte. Où puis-je me cacher ? Ils peuvent arriver d'un instant à l'autre.

— Là, sur le toit ou dans l'observatoire, dit-elle en lui indiquant l'autre porte.

— Ne leur dites rien.

— Pourquoi leur dirais-je quoi que ce soit ? répondit-elle.

Sans aucun doute, l'homme paraissait avoir gardé tout son sang-froid ; pourtant, elle ne pouvait pas s'empêcher de le mépriser. Car elle savait qu'il n'y avait rien au monde de trop bas pour lui, tant que cela pouvait servir ses desseins.

Vers 9 heures, la sonnette de l'entrée retentit ; mais elle n'osa pas quitter sa chambre, maintenant que la porte était fracassée. Au bout de quelques instants, elle entendit des pas qui montaient l'escalier.

— Il n'y a pas de dame ici, dit une voix, la jeune dame est rentrée avant-hier soir chez sa mère.

C'était la voix de la vieille femme de charge, et, dans un élan de joie, Lucile se précipita pour ouvrir la porte. Elle avait un besoin terrible de sentir la sympathie d'une autre femme et elle fut heureuse de trouver Bettina avec un officier de l'armée rebelle, qui lui tendit une lettre, en disant:

— Le président vous envoie ceci, madame.

— Le président !

— Du Conseil de sécurité publique.

Le message l'informait simplement que les troupes gouvernementales avaient été repoussées et se terminait par ces mots :

« Il ne peut désormais y avoir qu'un seul résultat, et il sera atteint dans quelques heures ».

L'officier lui dit qu'il attendrait en bas au cas où elle voudrait envoyer une réponse au message et il quitta la pièce. Lucile fit entrer la vieille gouvernante et l'embrassa en pleurant. Où avait-elle donc été durant cette affreuse nuit ? Tout simplement dans la cave, lui expliqua Bettina. En même temps qu'il pensait à tout le reste, Savrola avait songé à sa sécurité et lui avait fait descendre son lit au sous-sol ; il avait même, au cours de l'après-midi, fait mettre un tapis et quelques meubles dans ce réduit, où elle était restée pour lui obéir. Elle avait une telle confiance en son idole qu'elle n'avait pas eu peur pour elle-même ; mais elle s'était terriblement tracassée à son sujet. Il était tout ce qu'elle avait au monde.

On entendit à présent tirer au loin, du côté du palais, et ce bruit étouffé devait durer toute la matinée. Mais Miguel, qui s'était rendu compte que les rues étaient redevenues calmes, sortit de sa cachette et rentra dans la pièce.

— Je voudrais voir le président, dit-il.

— Mon mari ? demanda Lucile.

— Non, Votre Excellence, le senor Savrola.

Miguel ne perdait pas de temps à s'adapter aux circonstances !

Lucile songea alors à l'officier qui attendait en bas et en parla à Miguel.

— Il vous conduira à l'hôtel de ville.

Le secrétaire se montra ravi et il descendit en courant. Elles ne le revirent plus.

La vieille gouvernante, qui avait un esprit pratique, s'affaira dans la préparation du petit déjeuner. Lucile, qui voulait penser à autre chose, l'aida aussi, et bientôt — car nous sommes ainsi faits — elle se réconforta avec un plat d'œufs au lard.

Les deux femmes respirèrent mieux quand elles s'aperçurent qu'un piquet de garde stationnait à nouveau à la porte d'entrée. Ce fut Bettina qui s'en rendit compte la première, car Lucile, dont l'humeur n'avait pas varié, se refusait à regarder dans la rue où elle avait vu tant de scènes atroces.

La matinée passa lentement, avec son cortège d'angoisses. Près du palais, la fusillade ne cessait point, mais le son en était étouffé. De temps en temps, on entendait une sorte de rugissement sourd ; à d'autres moments, des coups de feu isolés retentissaient dans un rapide cliquetis. Enfin, vers 10 heures et demie, le bruit cessa complètement. Lucile fut prise de tremblements : la querelle avait dû trouver une solution soit dans un sens, soit dans l'autre. Son esprit se refusait à examiner toutes les éventualités. Tantôt, dans un accès de terreur, elle se cramponnait à la vieille gouvernante, qui essayait en vain de la calmer ; tantôt elle consentait à goûter aux différents plats que la pauvre vieille lui préparait dans l'espoir qu'un peu de bien-être étoufferait ses tourments.

Le silence menaçant qui s'était établi dès que les coups de feu avaient cessé ne dura pas longtemps. Au moment précis où Lucile allait consentir à goûter à la crème que Bettina venait de faire exprès pour elle, la première détonation d'un grand canon leur parvint. La déflagration formidable fit trembler les vitres, malgré la distance, et Lucile frémit. Que se passait-il ? Elle avait espéré que tout était enfin fini ; mais les explosions se succédaient sans relâche et, soudain, le tonnerre d'une canonnade, venant du port, couvrit leurs voix.

L'attente s'avérait longue et fastidieuse pour les deux femmes.

CHAPITRE XIX

UNE EXPERIENCE RICHE D'ENSEIGNEMENT

Le lieutenant Tiro parvint à l'hôtel de ville sans encombre, car, bien que les rues fussent remplies de gens très excités, la plupart d'entre eux étaient des citoyens paisibles qui lui permirent de passer dès qu'il eut prononcé le nom de Savrola.

Devant le porche central, deux sentinelles appartenant aux forces rebelles montaient la garde, baïonnette au canon, et interdisaient l'entrée du bâtiment à quiconque n'était pas muni d'une autorisation formelle. Des messagers traversaient la cour à chaque instant et des ordonnances arrivaient au grand galop et repartaient de même.

Tiro se fraya un chemin à travers la foule sans trop de difficultés, mais il fut arrêté à l'entrée principale par les deux sentinelles qui lui interdisaient de poursuivre son chemin. Déjà, il pensait que c'était en pure perte qu'il avait couru autant de risques... mais, par bonheur, un des huissiers qui traînaient dans la cour le reconnut comme étant l'aide de camp de Molara et consentit à faire

passer son nom, que Tiro avait inscrit sur un bout de papier, à Savrola, ou plutôt, comme il fallait maintenant dire, au président du Conseil de sécurité publique. Au bout d'une dizaine de minutes, l'homme revint, accompagné d'un officier resplendissant, ceint de l'écharpe rouge du parti révolutionnaire, qui fit signe au lieutenant de le suivre.

Et Tiro entra dans une petite pièce lambrissée dont les deux fenêtres, hautes et mates, étaient profondément enchâssées dans le mur et partiellement masquées par de lourds rideaux d'un rouge fané. Savrola était en train d'écrire à une table, au milieu de la pièce, tandis que, près d'une fenêtre, Godoy et Renos parlaient entre eux. Dans un coin, il y avait encore un autre homme, que Tiro ne reconnut pas immédiatement et qui était occupé à griffonner.

Le grand démocrate leva la tête.

— Bonjour, Tiro ! dit-il avec bonne humeur.

Mais, lisant une expression sérieuse et impatiente sur le visage du jeune homme, il lui demanda ce qui s'était passé. Tiro lui dit en deux mots le désir du président de procéder à la reddition du palais.

— Eh bien, dit Savrola, Moret y est et il a tous pouvoirs pour accepter.

— Il est mort.

— Comment ? dit Savrola d'une voix contenue et douloureuse.

— Une balle dans la gorge, répondit le lieutenant, laconiquement.

Savrola était devenu très pâle ; il aimait beaucoup Moret et ils étaient amis depuis longtemps. Il sentit une onde de dégoût le parcourir en pensant à toute la lutte, mais il se domina : ce n'était guère le moment de se livrer à des regrets

— Vous voulez dire que la foule n'acceptera pas de reddition ?

— Je veux dire qu'à l'heure qu'il est, ils ont probablement tous été massacrés.

— A quelle heure Moret a-t-il été tué ?

— A midi un quart.

Savrola prit un papier qui gisait sur la table près de lui.

— Ceci a été envoyé à midi et demi.

Tiro le regarda. Le message était signé de Moret et portait les mots suivants :

« Je me prépare pour l'assaut final. Tout va bien. »

— C'est un faux, dit le lieutenant, brièvement. Je suis parti moi-même avant la demie et le senor Moret était mort depuis déjà dix minutes. Quelqu'un d'autre a pris le commandement.

— Parbleu ! dit Savrola en se levant, c'est Keutbe ! Il saisit son chapeau et sa canne. Venez ! si on n'y met pas le holà, il va assassiner Molara et tous les autres. Il faut que j'y aille moi-même.

— Quoi ? dit Renos, c'est tout à fait irrégulier. Votre place est ici.

— Envoyez un officier, suggéra Godoy.

— Je n'en ai pas qui ait suffisamment de pouvoir sur le peuple, à moins que vous n'y alliez vous-même.

— Moi, non, certainement pas ! Ce n'est pas la peine d'y songer, dit Godoy avec vivacité, ce serait tout à fait inutile. Je n'ai aucune autorité sur le peuple.

— Ceci ne correspond pas à tout à fait au ton que vous avez adopté durant toute la matinée, dit Savrola calmement, ou du moins depuis que l'attaque gouvernementale a été repoussée. Il se tourna vers Tiro. Partons ! dit-il.

Au moment où ils quittaient la pièce, le lieutenant remarqua que l'homme qui était occupé à écrire dans un coin, avait levé la tête et le regardait. A son immense stupéfaction, il reconnut Miguel.

Le secrétaire s'inclina avec ironie.

— Nous voici réunis une fois de plus, dit-il, vous avez eu raison de vous rallier à nous.

— Vous m'insultez ! dit Tiro avec un profond dédain ; les rats quittent le navire qui sombre !

— Je ne peux plus attendre, dit Savrola d'un ton de commande auquel Tiro obéit aussitôt, et ils quittèrent la pièce.

Ils longèrent le couloir et traversèrent le hall, où Savrola fut bruyamment acclamé ; enfin, ils atteignirent l'entrée, devant laquelle une voiture était rangée. Une douzaine de cavaliers, ceints d'écharpes rouges et armés de fusils, devaient servir d'escorte. Dehors, la foule aperçut le grand chef et, stimulée par les acclamations qui provenaient de l'intérieur, se mit à pousser des vivats. Savrola se tourna vers le commandant de l'escorte.

— Je n'ai pas besoin de garde de corps, dit-il, ce ne sont que les tyrans qui s'en entourent. J'irai seul.

L'escorte s'écarta ; les deux hommes montèrent dans la voiture, qui était attelée de puissants chevaux et qui s'ébranla aussitôt.

— Vous n'aimez pas Miguel ? demanda Savrola après un silence.

— C'est un traître.

— Il y en a beaucoup de par la ville ! Et je suppose que, moi aussi, vous me considérez comme un traître !

— Ah ! mais vous, vous en avez toujours été un ! répondit Tiro sans détours, et Savrola eut un rire bref ; je veux dire, continua le lieutenant, que vous avez toujours essayé de tout bouleverser.

— Je me suis montré fidèle à ma trahison ? suggéra Savrola.

— Oui... Nous avons toujours été en guerre contre vous. Mais cette vipère...

— Eh bien, dit Savrola, il faut prendre les hommes comme ils sont. Il y en a bien peu qui soient désintéressés. La vipère, comme vous dites, n'est qu'une pauvre créature, mais cet homme m'a sauvé la vie et il m'a demandé en retour de sauver la sienne. Que pouvais-je faire ? D'ailleurs, il nous est utile. Il connaît l'état exact des finances publiques et il est au courant de toutes les finesses de la politique étrangère. Mais... pourquoi nous arrêtons-nous ?

Tiro jeta un coup d'œil dehors. La rue était fermée par une barricade qui en faisait un cul de sac.

— Essayez le prochain tournant, dit-il au cocher, et faites vite !

On entendait distinctement le bruit de la fusillade.

— Nous avons bien failli réussir, ce matin, dit Tiro.

— Oui, répondit Savrola, j'ai su que l'attaque avait été repoussée avec beaucoup de difficulté.

— Où étiez-vous donc ? demanda le jeune homme avec stupéfaction.

— A l'hôtel de ville. Je dormais... j'étais très fatigué.

Tiro éprouva soudain une impression d'écœurement. Alors, ce grand homme était aussi un lâche ! Il avait toujours entendu dire que les politiciens prenaient un soin tout particulier de leur peau et envoyaient les autres gagner leurs batailles. Mais il croyait bien que Savrola était autre, il savait tant de choses sur le polo... et il semblait finalement que celui-là était pareil aux autres.

Savrola, qui avait l'esprit vif, remarqua aussitôt son regard et il eut un rire bref.

— Alors, vous pensez que j'aurais dû être dehors, dans la rue ? Croyez-moi, j'étais plus utile là où je me trouvais.

Tiro ne fut pas convaincu par ces paroles. La bonne opinion qu'il avait eue de Savrola était désormais détruite. Il avait beaucoup entendu parler de l'audace politique de ce chef, et, dans son esprit, l'intrépidité physique comptait plus encore que le courage moral. Il arriva à contre-cœur à la conclusion que Savrola n'était qu'un faiseur de paroles, d'une bravoure extrême tant qu'il s'agissait de discours, mais d'une saine prudence dès qu'il s'agissait de travaux plus rudes.

La voiture s'arrêta de nouveau.

— Toutes ces rues sont barrées, monsieur ! dit le cocher.

Savrola regarda par la fenêtre.

— Nous sommes presque arrivés, allons à pied. Il n'y a environ que huit cents mètres à parcourir, si nous traversons la place de la Constitution.

Il sauta de la voiture ; la barricade ainsi que les rues du quartier étaient désertes.

Ils grimpèrent par-dessus le mur grossièrement bâti de pavés et de sacs de terre empilés sur deux charrettes et se hâtèrent de descendre la rue qui menait vers la grande place. A l'autre bout, ils apercevaient le Parlement, dont la tour était surmontée du drapeau rouge de la révolution. Une barricade avait été dressée devant l'entrée et l'on pouvait voir les silhouettes de plusieurs soldats rebelles qui montaient la garde.

Ils avaient parcouru environ le quart de la distance qui les séparait de l'autre extrémité de la place, lorsque, soudain, un petit ballon de fumée, suivi bientôt de cinq ou six autres, partit en flèche de la barricade, à deux cent cinquante mètres de là. Savrola s'arrêta, surpris, mais le lieutenant avait déjà compris.

— Courez ! cria-t-il, la statue... cachez-vous derrière elle !

Savrola se mit à courir aussi vite qu'il le pouvait, tandis que l'on continuait à tirer sur eux. Il entendit à deux reprises quelque chose siffler à ses oreilles, des éclats de trottoir volèrent sous ses pas et une traînée grise apparut par terre ; un bruit violent et métallique résonna contre la grille d'une maison et, un peu partout, la poussière de la rue jaillit en d'étranges petits bouquets. Tandis qu'il courait, il eut le temps de se rendre compte de ce qui se passait, mais la distance était courte et il parvint à la statue sans autre encombre. Derrière le piédestal massif, ils pouvaient se tenir tranquillement à l'abri.

— Ils ont tiré sur nous !

— En effet ! répliqua Tiro. Que le diable les emporte !

— Mais pourquoi sur nous ?

— Mon uniforme... et puis ils ont le diable au corps... Un homme qui court, c'est amusant, n'est-ce pas... pour eux !

— Il nous faut continuer, dit Savrola.

— Nous ne pouvons pas traverser la place.

— Alors, par où ?

— Il va falloir descendre la rue en maintenant la statue entre leurs fusils et nous ; ensuite filer par une des rues sur la gauche.

Une rue principale traversait le centre de la grande place et menait de l'autre côté, à angle droit, dans la direction qui les intéressait. Il était donc possible de reculer à l'abri de la statue et ensuite d'emprunter une rue parallèle à la première. Cela leur permettrait d'éviter le feu du barrage ou, entout cas, ramènerait le danger à une question de quelques mètres seulement. Savrola regarda dans la direction indiquée par Tiro.

— Mais, par ici, c'est sûrement plus court, dit-il en montrant du doigt la place.

— Bien plus court, répondit le lieutenant. En trois secondes environ vous serez dans un autre monde.

Savrola se redressa.

— Venez, dit-il, je ne tolérerai pas que mon jugement soit faussé par de telles considérations. La vie de plusieurs hommes est en jeu, nous n'avons que peu de temps. D'ailleurs, ceci est une expérience riche d'enseignement.

Le sang lui était monté à la tête et ses yeux étincelaient. Tout le côté téméraire qui était en lui ainsi que son goût pour les sensations fortes s'étaient soudain réveillés. Tiro le regarda avec stupéfaction. Certes, il était brave, mais il ne voyait pas la nécessité de se jeter à bras ouverts au-devant de la mort, par suite de la folie d'un politicien. Cependant, aucun homme ne lui montrerait le chemin qu'il devait parcourir ! Il garda le silence, recula de quelques pas, comme s'il voulait prendre son élan, et se précipita en avant, dans une course effrénée.

Comment il parvint de l'autre côté, il ne le sut jamais. Une balle traversa la visière de sa casquette tandis qu'une autre lui déchirait son pantalon. Il avait vu beaucoup d'hommes tués en pleine bataille et attendait à chaque instant le coup terrible qui le fracasserait par terre. Instinctivement, il avait levé son bras gauche, comme pour se protéger. Enfin, il gagna un endroit sûr et s'arrêta, à bout de souffle, encore incrédule. Puis il se retourna, pour regarder derrière lui. A mi-chemin environ, Savrola avançait tranquillement, le corps bien droit. A vingt-cinq mètres du but, il s'arrêta et, enlevant son chapeau de feutre, il l'agita d'un air provocant, en direction de la barricade. Au moment où il levait son bras, Tiro le vit sursauter et le chapeau tomba par terre sans

qu'il se baissât pour le ramasser. Quelques secondes plus tard, le démocrate l'avait rejoint, le visage pâle, les dents serrées, les muscles raidis.

— Maintenant, dites-moi, demanda Savrola, est-ce cela que vous appelez une fusillade nourrie ?

— Vous êtes fou, dit le lieutenant.

— Pourquoi ? si je puis demander.

— A quoi bon gaspiller votre vie pour le simple plaisir de les narguer ?

— Ah ! dit-il, très énervé, j'ai agité mon chapeau non pas pour bafouer ces pauvres êtres irresponsables, mais pour braver le destin ! Maintenant, allons vite au palais. Il est peut-être déjà trop tard.

Ils parcoururent en toute hâte les rues désertes, cependant que les détonations devenaient de plus en plus fortes, mêlées aux cris et aux hurlements de la foule. Au fur et à mesure qu'ils s'approchaient, ils passèrent des groupes de gens, la plupart de paisibles citoyens, qui regardaient avec anxiété en direction du tumulte. Plusieurs d'entre eux jetèrent des coups d'œil furieux sur l'officier, dont l'uniforme attirait les regards, mais beaucoup d'autres saluèrent Savrola d'un coup de chapeau. Une longue file de brancards chargés de formes blanches prostrées s'éloignaient lentement du champ de bataille. La foule devint plus dense et des gens armés apparaissaient de tous côtés. Des soldats mutinés, encore vêtus de leur uniforme, des ouvriers en blouse, d'autres en costume de la milice nationale, tous ceints de l'écharpe rouge de la révolution, remplissaient les rues. Mais le nom de Savrola l'avait précédé et la foule le laissait passer, avec des acclamations.

Soudain, la fusillade cessa par devant et, pendant un moment, le silence s'établit. Puis il y eut une sorte de déflagration bizarre et saccadée, suivie d'un rugissement sourd poussé par des milliers de voix.

— Tout est fini ! dit le lieutenant.

— Plus vite ! cria Savrola.

CHAPITRE XX

LA QUERELLE EST VIDEE

Environ un quart d'heure après que le lieutenant Tiro se fut échappé le long des fils téléphoniques, l'attaque contre le palais reprit avec une nouvelle vigueur. Il semblait, en outre, que les rebelles avaient trouvé un nouveau chef, car ils se mirent à employer des tactiques nouvelles et variées. Le tir s'était intensifié de tous les côtés, et, tout à coup, débouchant de plusieurs rues à la fois, l'ennemi, sous la protection d'une fusillade nourrie, dévala l'avenue principale et se livra à un assaut général. La garnison tirait méthodiquement et utilement, mais elle n'était pas suffisamment nombreuse pour lutter contre l'envahissement. Parmi les rebelles, nombreux furent ceux qui tombèrent ; cependant les autres poursuivaient leur fougueuse avance et ils se trouvèrent bientôt à l'abri des murs de la cour. Les défenseurs réalisèrent alors qu'ils ne pourraient pas tenir cette ligne extérieure de défense plus longtemps et ils se replièrent vers le bâtiment lui-même, où ils se cantonnèrent parmi les grands piliers de l'entrée ; pendant un court laps de temps ils réussirent à maintenir l'ennemi en échec, grâce à la précision de leur tir, qui ne permettait pas à l'ennemi de passer la tête par-dessus le mur ou de s'exposer de quelque manière que ce fût. Mais les rebelles étaient tellement plus nombreux que, peu à peu, la suprématie passa de leur côté, et les défenseurs n'osèrent presque plus se montrer pour tirer.

Sorrento, qui avait appris depuis longtemps déjà à ne considérer tous les faits de guerre que du seul point de vue professionnel et qui disait volontiers préférer à toutes les opérations militaires celle qui consiste à organiser l'arrière-garde d'une armée en déroute, se rendit compte qu'il n'y avait plus rien à faire. Il alla trouver le président, qui, dans le vaste hall où il avait vécu en maître pendant cinq ans, regardait le désastre avec une amère expression de désespoir sur son visage. La mosaïque du dallage était fendue et rayée par les éclats d'obus ; de grands morceaux du plafond orné de peintures étaient tombés par terre ; les rideaux cramoisis se consumaient tout doucement et des débris de verre jonchaient le sol ; dans toute la pièce flottaient des nuages de fumée provenant de l'autre côté du palais.

Sorrento salua cérémonieusement. Son code militaire était tout ce qui lui restait et il s'y cramponnait de toutes ses forces.

— Attendu que les rebelles ont amené un canon à portée du palais, dit-il d'un ton officiel, il est de mon devoir, monsieur le Président, de vous informer que nous ne pouvons plus tenir le bâtiment. Il s'avère nécessaire de s'emparer du canon au moyen d'une attaque qui nous permettra de chasser l'ennemi de la cour.

Le président comprit ce qu'il voulait dire. Il fallait s'élancer dehors et mourir en combattant. Son angoisse devint intense ; car, à la peur de la mort venait s'ajouter l'aiguillon de la vengeance inassouvie... Il poussa un gémissement.

Mais, soudain, au dehors, un cri s'éleva. La foule avait vu la fumée de l'incendie et compris que la fin était proche.

— Molara, Molara ! Sortez ! criaient les gens. Sortez, le dictateur, ou vous brûlerez vivant !

Il arrive souvent qu'au moment où un homme réalise qu'il doit mourir, le désir de se comporter décemment et de quitter la scène avec dignité triomphe de toutes ses autres sensations. Molara se souvint qu'après tout il avait été célèbre, qu'il avait été presque un roi. Le monde entier aurait les yeux fixés sur la scène qui allait avoir lieu : les pays les plus lointains seraient au courant de ce qui allait se passer, et, dans les siècles à venir, l'histoire rapporterait fidèlement ces événements. Mourir pour mourir, autant le faire bravement.

Il rappela tous les derniers défenseurs ; une trentaine d'hommes, dont plusieurs étaient blessés, l'entourèrent.

— Messieurs, dit-il, vous avez été fidèles jusqu'au bout. Je ne vous demanderai plus aucun sacrifice. Ma mort apaisera sans doute ces sau-

vages qui attendent dehors. Je vous rends votre parole et je vous autorise à vous rendre.

— Jamais ! dit Sorrento.

— Ceci est un ordre militaire, monsieur, répondit le président.

Et il se dirigea vers la porte. Enjambant la charpente fracassée, il apparut sur le perron. La cour était pleine de monde ; Molara descendit quelques marches et s'arrêta à mi-chemin environ.

— Me voici ! dit-il.

La foule ouvrit de grands yeux. Pendant un moment, il demeura debout, dans la lumière vive du soleil. Sa capote militaire bleu marine, sur laquelle brillaient l'étoile de Lauranie et de nombreuses autres décorations étrangères, était grande ouverte, laissant voir sa chemise blanche. Il était nu-tête et il se tenait là, droit et raide. Pendant un instant, le silence régna.

Puis, de tous les côtés de la cour, du mur qui la surplombait et même des fenêtres des maisons avoisinantes, éclata une fusillade saccadée. La tête du président tomba en avant, ses jambes plièrent sous lui et il tomba à terre, déjà flasque. Son corps roula le long de deux ou trois marches et s'arrêta, contracté par un faible spasme. Un homme vêtu d'un costume sombre et qui avait l'air d'exercer une certaine autorité sur la foule, s'approcha de lui. Une seconde plus tard, une détonation isolée retentit.

Au même instant, Savrola et son compagnon enjambaient les débris de la grille et pénétraient dans la cour. La population les laissa passer sans difficulté, mais en observant un silence maussade et coupable.

— Restez près de moi, dit Savrola au lieutenant.

Il se dirigea directement vers le perron, qui n'avait pas encore été envahi par la soldatesque rebelle. Avec la cessation du feu, les officiers qui s'abritaient derrière les piliers avaient commencé à apparaître et quelqu'un agita un mouchoir.

— Messieurs, dit Savrola en élevant la voix, je vous somme de vous rendre. Vous aurez la vie sauve.

Sorrento s'avança :

— Conformément aux ordres de Son Excellence, je vous livre le palais et les troupes gouvernementales qui l'ont défendu. Mais à condition que leurs vies soient sauves.

— Certainement, dit Savrola. Où est le président ?

Sorrento lui montra du doigt l'autre côté des marches. Savrola se détourna et s'approcha de l'endroit indiqué.

Antonio Molara, autrefois président de la République de Lauranie, gisait sur les trois dernières marches de l'entrée du palais qui lui avait appartenu, la tête plus basse que le corps. A quelques pas, le peuple, qu'il avait gouverné, se tenait en demi-cercle. Un homme vêtu de noir était en train de recharger son revolver : c'était Karl Kreutze, le numéro Un de la société secrète.

Le corps du président était criblé de balles et il avait perdu beaucoup de sang. Mais il était évident que le coup de grâce lui avait été administré par une balle dans la tête. La nuque et tout le côté gauche du crâne, derrière l'oreille, avaient été emportés et l'explosion avait été si violente — provenant sans doute d'une balle à bout portant — que tous les os du visage avaient craqué sous la peau, qui était restée intacte, telle une poignée de porcelaine brisée dans un sac à éponge.

Savrola s'arrêta, saisi d'horreur. Il leva les yeux sur la foule, qui recula sous son regard ; peu à peu, on s'éloignait, laissant l'homme vêtu de noir face à face avec le grand démocrate. Un profond silence s'était appesanti sur la grande masse du peuple.

— Qui a permis ce meurtre ? demanda Savrola d'une voix rauque, en fixant le chef de la société secrète.

— Ce n'est pas un meurtre, répondit l'homme obstinément, c'est une exécution.

— Sous l'autorité de qui ?

— Au nom de la Société !

Au moment où Savrola avait vu le corps de son ennemi, il avait été saisi d'horreur, mais, en même temps, une joie terrible avait bouleversé son cœur : la barrière avait désormais disparu ! Pourtant, il avait aussitôt lutté contre lui-même pour réprimer ce sentiment qui avait pris possession de lui, et de ce conflit intérieur était né le courroux. Les paroles de Kreutze le mirent en fureur. Une onde d'exaspération le secoua.

— Abjecte ordure ! cria-t-il.

Et, d'un bond, il se précipita sur l'homme et lui asséna un grand coup de canne à travers la figure.

Sous l'effet de l'intense douleur, Kreutze se jeta à la gorge de son assaillant, mais le lieutenant Tiro avait déjà tiré son épée et, avec détermination, il l'envoya rouler par terre.

Mais le ressort avait joué et la fureur de la populace éclata. Un immense cri s'éleva. Car, bien que la réputation de Savrola parmi les révolutionnaires ait été très grande, le peuple avait eu des contacts personnels avec d'autres chefs moins importants. Karl Kreutze était lui-même un homme du peuple. Ses écrits socialistes étaient connus de tous ; en tant que chef de la société secrète, il était appuyé par certaines influences importantes et c'était lui qui avait conduit l'assaut final du palais. Et c'était un de ces officiers abhorrés qui venait de l'anéantir devant leurs yeux ! La foule se précipita en avant, avec des cris de fureur sauvage.

Savrola bondit en arrière sur les marches.

— Citoyens, écoutez-moi ! cria-t-il. Vous avez gagné une victoire ! Ne la couvrez pas de honte ! Votre courage et votre patriotisme ont triomphé ; n'oubliez pas que c'est pour votre ancienne Constitution que vous avez combattu !

Il fut interrompu par des huées et des cris.

— Qu'ai-je fait, reprit-il, autant que vous tous ici, moi aussi ? J'ai risqué ma vie pour la grande cause. Y a-t-il un homme, par là, qui soit blessé ? Qu'il s'avance vers moi, car nous sommes camarades !

Et, pour la première fois, d'un geste plein d'orgueil, Savrola leva son bras gauche. C'est alors que Tiro comprit la raison pour laquelle le grand démocrate avait sursauté au moment où il défiait

les tireurs rebelles, sur la place de la Constitution. La manche de son veston était déchirée et trempée de sang ; sa chemise était souillée de rouge et ses doigts étaient raides et ensanglantés.

Le geste de Savrola eut un effet extraordinaire. La populace se laisse toujours toucher par le côté dramatique des choses, et chacun fut envahi de cette sympathie que ressentent tous les hommes devant ceux qui ont été blessés lors du danger qu'ils ont partagé ensemble. Il y eut un brusque revirement. Des acclamations s'élevèrent, faibles d'abord, puis de plus en plus fortes ; plus loin, en dehors de la cour, ces cris furent repris par la foule, qui ignorait ce qui s'était passé.

Savrola poursuivit :

— Maintenant que notre Etat s'est libéré de la tyranie, il doit recommencer dans la justice et la clarté. Tous ceux qui auront usurpé un pouvoir qu'ils n'auront pas reçu des mains du peuple, seront punis, fussent-ils présidents ou simples citoyens. Tous ces officiers devront passer en jugement devant la République afin de répondre de leurs actes. Chacun des Lauraniens a le droit d'être jugé librement.

Un homme dont la tête était entourée d'un bandage ensanglanté, s'avança.

— Nous sommes des camarades ! cria-t-il. Serrons-nous la main.

Savrola l'étreignit. C'était un des officiers subordonnés de l'armée rebelle, un homme simple et honnête, que Savrola connaissait un peu depuis quelques mois.

— Je vous confie une haute tâche, poursuivit-il ; vous conduirez ces officiers et ces soldats à la prison d'Etat et je vous enverrai des instructions détaillées par un messager à cheval. Où puis-je vous trouver une escorte ?

Les volontaires furent aussitôt nombreux.

« Bon, alors emmenez-les à la prison et souvenez-vous que la foi de la République dépend de leur sécurité. En avant, messieurs ! ajouta-t-il en se tournant vers les derniers défenseurs du palais, je vous donne ma parole d'honneur que vos vies sont sauves.

Tiro demeura auprès de Savrola tandis que le groupe s'éloignait, entouré d'une grande partie de la foule. Et, au même moment, une explosion sourde monta du rivage, suivie bientôt d'une autre, puis encore d'une autre : la flotte était enfin revenue !

CHAPITRE XXI

LE RETOUR DE LA FLOTTE

L'amiral de Mello avait été fidèle à sa parole et il avait obéi au commandement qui lui avait été transmis suivant les règles.

A une distance d'environ 150 kilomètres de Port Saïd, la flotte avait rencontré l'aviso du représentant de la Lauranie et de Mello avait aussitôt donné l'ordre de changer de route et de faire toute vapeur en direction de la ville quittée depuis si peu de temps. Sa flotte comprenait deux cuirassés, lents et démodés, mais encore assez impressionnants, deux croiseurs et une canonnière.

Retardés de quelques heures par une inopportune avarie à un tuyau de vapeur sur le vaisseau amiral la *Fortune*, les navires ne doublèrent le cap que le second jour, vers 2 heures de l'après-midi : par tribord avant, la ville se dressait, blanche et belle.

L'amiral donna l'ordre de réduire la vitesse de moitié et se fraya lentement un chemin vers l'entrée du chenal qui était disposée de façon à tenir sous le feu des gros canons de batterie tout navire qui tenterait de passer. La passe était d'une largeur d'environ 1 km. 500, mais la partie navigable était en réalité dangereusement étroite et très difficile. De Mello, qui la connaissait mètre par mètre, ouvrait la marche avec la *Fortune* ; derrière suivaient les deux croiseurs, *Sorato* et *Pétrarque* ; puis venait la canonnière *Rienzi*, et le second cuirassé *Saldanho* fermait la marche. Le signal avait été donné de parer au combat.

Les artilleurs rebelles ne perdirent pas de temps à de vaines formalités. Au moment où la *Fortune* passait sous la ligne de feu, deux gros nuages de fumée s'échappèrent des créneaux : les canons de 18 cm. de la batterie du large venaient de tirer. Les deux obus passèrent avec un rugissement dans les mâts du navire de guerre, qui accéléra sa vitesse à sept nœuds, sans dévier de sa route, toujours suivi des autres bâtiments. Chacun des canons des forts tira à son tour, mais ils étaient mal ajustés et les projectiles ricochaient gaiement sur l'eau, parmi d'immenses gerbes d'écume. Ce n'est qu'au moment où le navire de tête arrivait à l'entrée du chenal qu'il fut enfin touché.

Un gros obus, chargé d'un explosif puissant, éclata dans la batterie de bâbord de la *Fortune*, tuant et blessant environ soixante hommes et démontant deux canons sur quatre. L'immense machine se mit alors en branle : la tourelle avant vira et braqua ses deux gros canons en direction du fort. La double décharge fut presque simultanée et le navire tout entier tressaillit de la violence du recul. Les deux obus touchèrent le fort, dont une partie de la maçonnerie croula sous le choc, projetant des amas de terre en l'air. Mais le mal ne fut pas grand. Les artilleurs rebelles étaient en sûreté dans leurs blockhaus et seuls des projectiles passant par les créneaux pouvaient les toucher ; de plus, leurs canons, dissimulés dans des casemates, n'étaient visibles qu'au moment du tir.

Néanmoins, le grand navire se mit à cracher du feu dans toutes les directions et ses nombreux canons à tir rapide repéraient les créneaux et les arrosaient de petits obus qui tombaient à une vitesse prodigieuse. Plusieurs d'entre eux firent mouche et les rebelles commencèrent à perdre des hommes. Cependant, les navires poursuivaient leur avance et le feu devint de plus en plus intense, chacun ripostant avec fureur. La canonnade était fantastique et les bruyantes explosions des gros canons étaient presque noyées par le fracas continu du tir rapide ; de grands jets d'écume mouchetaient les eaux du port, tandis que, dans l'air pur, des flocons de fumée blanche accompagnaient les explosions. La batterie principale de la *Fortune*

avait été réduite au silence, car un second obus avait éclaté en causant un véritable carnage, et les survivants avaient fui vers les parties blindées du navire; les officiers eux-mêmes n'arrivaient pas à les faire revenir vers cet horrible abattoir où les restes de leurs camarades gisaient, entremêlés à des masses de fer tordu. Les côtés du bâtiment étaient entaillés et abîmés et les flots d'eau qui provenaient des dalots témoignaient de l'énergie déployée du côté des pompes. La cheminée de la *Fortune* avait été rasée et les nuages de fumée noire qui flottaient sur les hanches du navire avaient chassé les artilleurs de la tourelle et des canons arrière. Brisé, rompu, encombré de morts et de blessés, le navire résistait toujours de ses parties vitales intactes et son capitaine, à l'abri dans sa coupole, sentant qu'il répondait à la barre, se réjouissait de sa chance et maintenait sa route.

Le gouvernail du croiseur *Pétrarque* avait été tordu et coincé par un obus, et, devenu impossible à diriger, le navire s'était échoué sur un banc de sable. Aussitôt, redoublant d'intensité, le tir des forts s'acharna sur lui et commença à le briser en morceaux. Un drapeau blanc fut hissé à bord et toute riposte cessa ; mais les rebelles ne s'arrêtèrent pas pour si peu et, comme les autres bâtiments n'osaient pas se rapprocher pour lui venir en aide, de peur de s'échouer à leur tour, il fut bientôt transformé en épave et, vers 3 heures de l'après-midi, il explosa avec un fracas épouvantable.

Le *Saldanho*, qui avait moins souffert que les autres et qui était puissamment blindé, parvint à couvrir la canonnière et, après quarante minutes de bataille, la flotte réussit à passer les batteries, avec des pertes s'élevant à 220 tués et blessés, sans compter l'équipage du *Pétrarque*, qui fut entièrement anéanti. Les rebelles, eux, avaient perdu environ 70 hommes et les forts n'avaient guère souffert. Mais, maintenant, c'était au tour des marins de montrer ce qu'ils savaient faire : la ville de Lauranie était à leur merci.

La flotte mouilla à environ cinq cents mètres de la rive. L'amiral fit hisser un drapeau blanc et, comme tous ses canots avaient été brisés au cours de la bataille, il signala au bureau des douanes qu'il était désireux de parlementer avec un officier.

Au bout d'une heure environ, une chaloupe quitta l'appontement pour venir se ranger aux côtés de la *Fortune*. Deux officiers rebelles, en uniforme de la milice républicaine et ceints de l'écharpe rouge, montèrent à bord, où de Mello les reçut, avec une politesse extrême, sur le gaillard d'arrière, tout délabré. Il n'était qu'un marin fruste, mais il avait eu l'occasion de rencontrer des hommes de pays différents ; de plus, en présence du danger ou de la conscience du pouvoir, ses manières s'amélioraient toujours.

— Puis-je vous demander, dit-il, ce que nous vaut cette chaleureuse réception dans notre ville natale ?

L'officier supérieur répondit que les forts n'avaient tiré qu'après avoir été attaqués ; l'amiral ne discuta pas ce point et demanda ce qui s'était passé en ville. Les nouvelles de la révolution et de la mort du président le touchèrent profondément. C'était un homme sincère et généreux et, tout comme Sorrento, il connaissait Molara depuis de nombreuses années.

Les officiers poursuivirent leur rapport en l'informant que le gouvernement provisoire accepterait sa reddition en même temps que celle de ses navires et lui consentirait, à lui et à ses officiers, des conditions honorables en tant que prisonniers de guerre. A l'appui de leurs paroles, ils produisirent une autorisation du Comité de sécurité publique, signée de Savrola.

De Mello se borna à leur dire, avec un certain dédain, de cesser de se moquer.

Les officiers ne songèrent pas à nier sa supériorité.

— Sans aucun doute, dit l'officier, il serait dans votre pouvoir, monsieur, de rendre de grands services au gouvernement provisoire et à la cause de la liberté et de la justice.

— A l'heure actuelle, répondit sèchement l'amiral, c'est la cause de la justice qui semble avoir un besoin urgent de mon aide.

A cela les officiers ne trouvèrent rien à répondre, sinon qu'ils avaient combattu pour un parlement libre et qu'ils avaient l'intention de ne pas être contrariés dans leurs desseins.

L'amiral fit quelques pas avant de répondre.

— Voici quelles sont mes conditions, dit-il enfin : Le chef de la conspiration... cet homme, Savrola... doit être contraint de se rendre immédiatement et passer en jugement pour meurtre et rébellion. Tant que cela n'aura pas été fait, je me refuse à traiter. Et si ce n'est pas fait d'ici demain, 6 heures du matin, je bombarderai la ville, et ce, jusqu'à ce que l'on se soit conformé à mes conditions.

Les deux officiers protestèrent que le procédé serait barbare et lui firent entendre qu'il aurait à répondre de chacun de ses obus. Mais l'amiral refusa de discuter l'affaire ou d'envisager d'autres conditions. Aussi, ayant constaté que rien ne saurait l'ébranler, les officiers retournèrent à terre dans leur chaloupe. Il était 4 heures de l'après-midi.

Dès que cet ultimatum fut connu par le Comité de sécurité publique, une impression très voisine de la consternation régna. Les gros bourgeois, qui s'étaient joints au parti de la révolte dès qu'il était devenu évident qu'il serait le parti gagnant, repoussaient avec horreur l'idée d'un bombardement. Les socialistes n'y firent pas meilleur accueil, car autant ils aimaient user de dynamite à l'égard des autres, autant ils appréciaient peu, quand ils s'agissait d'eux-mêmes, l'usage des explosifs.

Les officiers rapportèrent les détails de l'entrevue qu'ils avaient eue avec l'amiral et des conditions stipulées par lui.

— Et si nous refusons de nous y conformer ? demanda Savrola.

— Alors, il ouvrira le feu à 6 heures, demain matin.

— Eh bien, messieurs, il va nous falloir accepter cela avec le sourire. Ils n'oseront pas user toutes les munitions et dès qu'ils verront que nous tenons

ferme, ils céderont. Les femmes et les enfants seront en sécurité dans les caves et nous pourrons diriger les quelques canons des forts sur le port.

Ses paroles furent accueillies avec peu d'enthousiasme.

— Ce sera, certes, un bluff assez coûteux.

— Il y a un moyen meilleur marché, dit un délégué socialiste qui était assis au bout de la table et qui accentua sa phrase intentionnellement.

— Que proposez-vous ? dit Savrola en le regardant fixement.

C'était un des proches partisans de Kreutze.

— Je dis qu'il en coûterait moins à la ville si le chef de la révolte se sacrifiait pour la cause de la société.

— C'est votre opinion. Je vais maintenant demander celle du Comité.

Des cris « Non ! Non ! » et « Quelle honte ! » s'élevèrent de toutes parts. Certains gardaient le silence ; mais il était évident que Savrola avait la majorité.

— Très bien, dit-il aigrement, le Comité de sécurité publique n'est pas disposé à adopter la proposition de l'honorable membre qui est vaincu...

A ces mots, Savrola s'interrompit pour regarder fixement l'homme qui recula :

— ... comme il le sera chaque fois qu'il se trouvera parmi des gens dont les mœurs sont civilisées.

Un autre homme se leva au bout de la longue table.

— Ecoutez voir, dit-il rudement, si notre ville est à leur merci, nous, par contre, nous avons des otages. Nous tenons trente de ces perroquets qui se sont battus contre nous, ce matin. Il n'y a qu'à faire savoir à l'amiral que nous en fusillerons un pour chaque obus qu'il tirera.

Un murmure d'approbation parcourut l'assemblée. De nombreux députés étaient partisans de ce plan, parce qu'ils ne croyaient pas être amenés à le mettre à exécution ; ce qu'ils voulaient, c'était éviter le bombardement. La décision de Savrola était peut-être la plus raisonnable, mais elle était par trop pénible, et il apparut bientôt que la nouvelle suggestion remporterait la plupart des suffrages.

— Il ne peut en être question, coupa Savrola.

— Pourquoi ? demandèrent plusieurs voix.

— Parce que, messieurs, ces hommes se sont rendus sous conditions et que la République ne se propose pas d'égorger des hommes innocents.

— Mettons la suggestion au vote, dit l'homme.

— Je proteste ! Ceci n'est une question ni de délibération, ni d'opinion, mais une question de bien ou de mal.

— Je demande néanmoins un vote.

— Moi aussi ! Moi aussi ! Moi aussi ! crièrent plusieurs voix.

Le vote eut lieu. Renos soutenait Savrola du point de vue légal, car, disait-il, le cas des officiers était maintenant subjudice. Godoy, lui, s'abstint et le résultat ne tarda point : vingt et une voix en faveur de la proposition, dix-sept contre.

Ce succès fut accueilli par des applaudissements et Savrola haussa les épaules.

— Il est impossible que cela continue ainsi. Nous serions-nous transformés, en l'espace d'une matinée, en barbares ?

— Il y a une alternative à ce projet ! dit l'ami de Kreutze.

— En effet, monsieur, une alternative que j'adopterai volontiers avant de voir ce plan mis à exécution. Mais, ajouta-t-il d'un ton contenu et menaçant, le peuple devra au préalable se prononcer et j'aurai peut-être l'occasion de lui indiquer quels sont ses véritbales ennemis et les miens en même temps.

L'homme ne trouva pas de réponse à cette menace non déguisée ; à l'instar de tous les autres, il était très impressionné par le pouvoir de Savrola sur la masse ainsi que par son caractère intransigeant et dominateur. Le silence fut rompu par Godoy, qui annonça que l'affaire avait été réglée par le Comité. Aussitôt une note fut rédigée et expédiée à l'amiral, dans laquelle il était informé qu'en cas de bombardement de la ville, les prisonniers militaires seraient fusillés sur-le-champ. Puis, après quelques brèves discussions, le Comité leva la séance.

Savrola demeura à sa place, observant les députés qui causaient entre eux en sortant. Ensuite, il se leva et se rendit dans une petite pièce attenante à la salle du Conseil et qui lui servait de bureau. Il se sentait déprimé, d'abord parce que sa blessure, bien qu'elle fût légère, lui faisait mal ; mais surtout parce qu'il réalisait que des influences hostiles agissaient derrière son dos et que, peu à peu, son empire sur le parti faiblissait.

Il sonna.

— Demandez au secrétaire de venir ici, dit-il à l'huissier qui s'éloigna aussitôt pour revenir avec Miguel.

— Quel est l'officier qui est chargé de la prison ?

— Je ne crois pas que les fonctionnaires habituels aient été changés. Ils n'ont pas participé à la révolution.

— Bon, alors écrivez un mot au gouverneur pour lui donner l'ordre de conduire les prisonniers de guerre, les officiers pris cet après-midi, dans des voitures fermées, à la gare. Qu'ils y soient à 10 heures, ce soir.

— Avez-vous l'intention de les remettre en liberté ? demanda Miguel en ouvrant de grands yeux.

— Je vais les envoyer dans un endroit où ils seront en sûreté, répondit Savrola d'un ton ambigu.

Sans autre commentaire, Miguel se mit à écrire, tandis que Savrola s'emparait du téléphone qui était sur la table et appelait la gare.

— Passez-moi le chef du trafic.

« Allô, c'est vous... Ici le président du Comité exécutif du Conseil de sécurité publique... vous m'entendez ?... Préparez un train spécial... trente places... prêt à partir à 22 heures... que la voie soit libre jusqu'à la frontière... Oui, jusqu'à la frontière. »

Miguel leva vivement la tête, mais il ne dit rien. Bien qu'il eût abandonné le président dès qu'il avait vu qu'il était ruiné et sa cause perdue, il n'en détestait pas moins Savrola de tout son cœur.

CHAPITRE XXII

LA VIE A DES COMPENSATIONS

Tant de choses s'étaient passées durant les quelques heures qui s'étaient écoulées depuis que Savrola avait quitté sa maison pour se précipiter à l'hôtel de ville ! La conspiration, à la fois habile et complexe, qui mûrissait secrètement et silencieusement depuis de nombreux mois, avait éclaté sur la scène du monde et électrifié les nations. Toute l'Europe avait appris avec stupéfaction cette soudaine et terrible convulsion qui, en quelques heures, avait renversé le gouvernement existant en Lauranie depuis cinq ans.

Et, pendant toutes ces terribles heures, Lucile avait attendu, prêtant l'oreille au bruit de la fusillade qui, tantôt éloignée et irrégulière, tantôt proche et nourrie, rappelait la voix d'un géant en colère dont les grognements mielleux alternaient avec les bruyantes invectives. En proie à l'incertitude et à la tristesses, elle avait écouté jusqu'au moment où le bruit du tir s'était perdu dans le fracas de la canonnade. Par instants, entre les diversions provoquées par la vieille gouvernante, qui lui offrait des consolations matérielles telles que potages, crèmes et autres plats fins, elle avait prié. Jusqu'à ce qu'elle ait reçu, vers 4 heures, un message de Savrola la mettant au courant de la tragédie survenue au palais, elle n'avait pas osé prononcer de nom dans ses prières ; mais, par la suite, elle implora la miséricordieuse Providence de sauver l'homme qu'elle aimait. Elle ne pleurait pas Molara, car, malgré l'horreur de sa terrible mort, elle n'éprouvait pas la sensation d'avoir perdu un être cher ; seule l'idée qu'elle avait été la cause de sa mort la remplissait d'un affreux sentiment de culpabilité.

Si vraiment elle était coupable, pensa-t-elle, alors une barrière était tombée pour être aussitôt remplacée par une autre.

Il semblait bien que son amour fût la seule chose qui lui restât, mais aussi, grâce à lui, l'existence était plus vraie et ses couleurs plus vives que du temps où elle vivait au palais des jours sans chaleur, malgré la splendeur, le pouvoir et l'admiration. Elle avait trouvé ce qui lui manquait, et lui aussi Pour elle, il lui semblait que le rayon du soleil levant était venu frapper contre l'arc-en-ciel échappé du prisme de cristal ou teindre de rose, d'orange et de violet le sommet enneigé de la colline.

Quant à Savrola, les lueurs bleuâtres et constantes, qui sont celles de l'ambition, étaient devenues invisibles dans la lumière violente de son amour. L'âme humaine est sujette à bien des malaxages dans le creuset du monde. En proie à un changement d'humeur et de pensée, il se rendait compte que, plus jamais, il n'agiterait son chapeau au nez du Destin ; à son courage était venue s'ajouter la prudence.

Exténué, à bout de forces, il se dirigeait vers sa demeure. La tension nerveuse qui l'avait soutenu durant les dernières vingt-quatre heures avait été immense et son anxiété en ce qui concernait l'avenir était plus que vive. Et puis, il n'arrivait pas encore à apprécier à sa juste valeur la portée de la décision qui l'avait incité à passer outre à l'avis du Conseil et à renvoyer les prisonniers en territoire étranger. Mais il restait convaincu que c'était là la seule chose possible, et il ne faisait que peu de cas des conséquences que pouvait entraîner cette résolution, du moins en ce qui le concernait personnellement. Il songea à Moret... pauvre Moret, brave et impétueux, qui aurait voulut réajuster le monde en un seul jour ! La perte d'un ami tel que lui était très dure à supporter, tant au point de vue de l'amitié qu'au point de vue politique. La mort l'avait privé du seul homme qui fût désintéressé, du seul appui sur lequel il eût pu compter en cas de nécessité.

En tant que révolutionnaire, il avait depuis longtemps disposé de ses biens de façon à s'assurer une honnête aisance à l'étranger, pour le cas où il aurait à fuir la Lauranie. Et, maintenant, une seule idée occupait son esprit : celle de quitter cette scène de conflits et de carnage pour vivre avec la ravissante femme qui l'aimait. Cependant, il se devait avant toute chose d'établir un gouvernement à la place de celui qu'il avait renversé.

Quand il entra, Lucile se leva pour l'accueillir. Le destin les avait véritablement liés l'un à l'autre, car elle n'avait plus aucun espoir dans la vie, plus personne vers qui elle aurait pu se tourner pour solliciter une aide. Pourtant, elle le contemplait avec terreur.

Mais l'esprit rapide de Savrola avait déjà perçu son émoi.

— J'ai essayé de le sauver, dit-il, mais je suis arrivé trop tard. J'ai été blessé en prenant un raccourci pour aller plus vite.

Elle vit son bras bandé et le regarda avec tendresse.

— Me méprisez-vous beaucoup ? demanda-t-elle.

— Non, répondit-il, je n'aurais pas voulu épouser une déesse.

— Ni moi, un philosophe, dit-elle.

Ils s'étreignirent et, dès lors, leurs rapports devinrent beaucoup plus simples.

Mais, en dépit de tous les travaux accomplis dans la journée, l'heure du repos n'avait pas encore sonné pour Savrola. Il y avait encore beaucoup à faire et, à l'instar des hommes qui doivent fournir un terrible effort en peu de temps, il eut recours à des médicaments. Il s'approcha d'un petit meuble, dans un coin de la pièce, et se versa une puissante drogue qui lui permettrait de se passer de sommeil, tout en lui dispensant une énergie et une endurance nouvelle. Puis il s'assit pour écrire des ordres et des instructions et signer la liasse de papiers qu'il avait rapportés de l'hôtel de ville. Le voyant ainsi occupé, Lucile se retira dans sa chambre.

Vers une heure du matin, la sonnette de l'entrée retentit et, par égard pour sa vieille gouvernante, Savrola descendit en courant pour ouvrir la porte. C'était Tiro, en civil.

— Je suis venu vous mettre en garde, dit-il.

— Contre quoi ?

— Quelqu'un a averti le Conseil que vous aviez relâché les prisonniers. Ils tiennent une session

spéciale en ce moment. Croyez-vous pouvoir les mater ?

— Que le diable les emporte ! dit Savrola pensivement ; puis, après un silence, il ajouta : Je vais aller les trouver.

— Il y a des relais tout prêts sur la route qui mène à la frontière, dit le lieutenant ; le président m'avait recommandé de les organiser pour le cas où il aurait dû renvoyer Son Excellence. Si vous décidiez d'abandonner la partie vous pourriez vous échapper par là ; sur mon ordre, ils vous donneront les chevaux nécessaires.

Savrola le regarda et, soudain, une idée traversa son esprit.

— Les relais ont été organisés afin de permettre à Son Excellence de gagner un territoire neutre ? Autant les employer pour elle. Voulez-vous l'accompagner ?

— Est-elle ici ? demanda le lieutenant.

— Oui, dit Savrola carrément.

Tiro se mit à rire ; il n'était nullement scandalisé.

— Je commence à m'y connaître de plus en plus en politique, dit-il.

— Vous êtes injuste à mon égard, dit Savrola. Mais, dites-moi, acceptez-vous de faire ce que je vous demande ?

— Certainement ! Quand dois-je partir ?

— Quand serez-vous prêt ?

— Je serai de retour avec la voiture d'ici une demi-heure.

Ils se serrèrent la main chaleureusement et le lieutenant partit pour chercher la voiture.

Savrola monta au premier étage et frappa à la porte de Lucile pour l'informer de son plan. Elle le supplia de venir avec elle.

— Volontiers, si je le pouvais ! répondit-il ; j'en ai assez de tout cela. Mais je leur dois de terminer ma tâche. Le pouvoir n'a plus d'attraits pour moi. Je viendrai vous rejoindre dès que tout sera réglé et nous pourrons nous marier et vivre heureux jusqu'à la fin de nos jours.

Mais ni ses railleries cyniques, ni ses arguments n'eurent d'effet sur Lucile. Elle jeta ses bras autour de son cou et le supplia de ne pas l'abandonner. L'épreuve fut dure et, finalement, le cœur lourd, il s'échappa, mit son manteau et son chapeau et partit en direction de l'hôtel de ville.

Il lui fallait parcourir une distance d'environ un kilomètre ; à mi-chemin, il rencontra une patrouille de forces rebelles commandée par un officier qui le somma de s'arrêter. Il rabattit son chapeau sur ses yeux, car il ne désirait pas, pour le moment, être reconnu de cette troupe. L'officier s'approcha de lui : c'était l'homme blessé à qui Savrola avait confié la mission de conduire les prisonniers, après la chute du palais.

— Sommes-nous loin de la Plaza San Marco ? demanda-t-il à haute voix.

— Par là, dit Savrola en montrant du doigt dans la nuit, c'est la vingt-troisième rue.

Le rebelle le reconnut sur-le-champ.

— Avancez, dit-il à ses hommes.

Et la patrouille se mit en marche.

— Monsieur, poursuivit-il en s'adressant à Savrola avec le ton contenu et rapide d'un homme qui vient de prendre une décision, le Conseil m'a confié un mandat d'arrêt qui vous concerne. Ils veulent vous livrer à l'amiral. Fuyez, alors qu'il est encore temps. Je vais faire faire un détour à mes hommes, ce qui vous donnera environ vingt minutes. Fuyez ! Ceci me coûtera peut-être cher, mais nous sommes camarades, c'est vous qui l'avez dit !

Il toucha le bras blessé de Savrola. Puis, élevant la voix, il s'adressa à la patrouille.

— Prenez à droite dans la rue. Il vaut mieux que nous quittions l'avenue, car il est capable de se glisser par quelque ruelle.

Avec une dernière recommandation à Savrola :

— D'autres vont me suivre, ne tardez pas !

Il se hâta de rejoindre ses hommes.

Savrola hésita un instant. Poursuivre son chemin signifiait aller au-devant de la prison, peut-être de la mort ; retourner sur ses pas signifiait recouvrer la paix et Lucile.

Vingt-quatre heures plus tôt, il aurait vidé la querelle. Mais ses nerfs avaient été à l'épreuve depuis trop longtemps... et rien ne les séparait plus désormais ! Il fit volte-face et revint en toute hâte vers sa demeure.

La berline de voyage attendait devant la porte, et déjà le lieutenant avait fait monter Lucile, tout en larmes. Savrola l'interpella.

— J'ai décidé de m'en aller ! dit-il.

— Parfait ! répondit Tiro, laissez ces cochons se dévorer entre eux ! Ils reviendront à la raison tout seuls !

La voiture s'ébranla, et, tandis qu'elle montait péniblement les hautes collines contre lesquelles s'appuyait la ville, le jour se leva.

Au sommet de la colline, la voiture s'arrêta pour laisser souffler les chevaux. Savrola ouvrit la portière et sauta à terre. A moins de sept kilomètres de là — et cela semblait si loin — s'étendait la ville qu'il venait de quitter. De grosses colonnes de fumée montaient des incendies et pesaient, comme d'énormes nuages noirs, sur l'atmosphère encore claire de l'aube. Juste en dessous des longues rangées de maisons blanches, on pouvait voir les ruines du Sénat, les jardins et les eaux du port. Les navires de guerre étaient à l'ancre dans leur bassin, avec leurs canons braqués sur la ville. Le tableau était sinistre : tel était l'état auquel avait été réduite cette ville autrefois si belle.

Un flocon de fumée blanche s'échappa d'un lointain cuirassé et, quelques secondes plus tard, une lourde déflagration retentit. Savrola regarda sa montre : il était six heures. L'amiral était rigoureusement fidèle au rendez-vous assigné par lui. Les forts, dont de nombreux canons avaient été évacués vers la ville, répondirent au tir des navires, et, bientôt, la canonnade devint générale. De nouvelles fumées vinrent grossir le nuage noir qui pesait lourdement sur la cité et contre lequel les obus jaillissaient en laissant des traces blanches parmi les flammes jaunes.

— Et cela, dit Savrola après avoir longuement regardé ce tableau, représente l'œuvre de toute ma vie.

Une douce main se posa sur la sienne. Il se

retourna et vit Lucile, debout à côté de lui. Il la contempla dans toute sa beauté et réalisa qu'après tout son existence n'avait pas été vaine.

Ceux qui pourraient avoir envie de consulter plus loin les annales de la République de Lauranie y liraient qu'une fois le tumulte apaisé le cœur du peuple se tourna de nouveau vers le glorieux exilé qui leur avait obtenu la liberté et qu'ils avaient déserté à l'heure de la victoire. Ils y liraient, tout en se moquant de l'inconstance des hommes, que Savrola revint, en compagnie de sa ravissante épouse, dans l'ancienne cité qu'il avait tant aimée. Ils y apprendraient que le lieutenant Tiro fut décoré pour sa bravoure durant la guerre et qu'il reçut la fameuse petite croix lauranienne en bronze, que le monde entier respecte ; qu'il mena l'équipe de polo des lanciers en Angleterre, où ils battirent en finale les Millionnaires réunis ; qu'il servit la République avec fidélité, honneur et succès et qu'il obtint enfin le commandement de l'armée. Ils ne sauraient rien de plus, par contre, au sujet de la vieille gouvernante, car l'histoire ne se préoccupe pas de ce genre de personnes, mais ils pourraient constater que Renos et Godoy excellèrent dans des postes qui correspondaient à leurs talents, tandis que Savrola ne garda pas rancune à Miguel, que la chance continua à favoriser... en compensation de son caractère mesquin et odieux.

Mais le chroniqueur, qui n'y trouverait que peu d'événements d'importance à relater, en dehors de l'ouverture de quelques collèges et de la construction de chemins de fer ou de canaux, préférera se remémorer la belle phrase de Gibbons, qui dit que l'histoire n'est « guère autre chose que le registre des crimes, des folies et des infortunes de l'espèce humaine » et il se réjouira à la pensée qu'après tant de désordres la paix et la prospérité fussent revenues dans la République de Lauranie.

Copyright by « Diffusion Centrale de la Presse ».

FIN

LA PEINE CAPITALE

Tragédie en trois actes et quatre tableaux de Claude-André PUGET

Cette pièce a été créée le 3 mars 1947 par la Société des Comédiens Français (salle du Luxembourg) dans la mise en scène de M. Julien Bertheau, les décors de M. Louis Süe, les costumes de M. Marcel Escoffier, avec la musique de M. Roger Désormière et la distribution suivante :

Lionel, duc de Montemagno, 38 ans.	*MM. Jean DAVY*
Lorenzo da Camerino, dit Le Bâtard, 20 ans.	*Julien BERTHEAU*
Christofore, garde du corps de Lionel, 45 ans	*RAOUL-HENRY*
Le cardinal Jérôme degli Albizzi, 55 ans.	*Jean DEBUCOURT*
Gregorio, le fossoyeur, 60 ans	*CHAMARAT*
Marcantonio, le veilleur, 35 ans . . .	*Tony TAFFIN*
Miguel, l'Aragonais, 25 ans.	*P. E. DEIBER*
Frünsberg, le Flamand, 40 ans. . . .	*G. VITRAY*
Braccio Petrucci, le cardeur de laine, 55 ans	*Jacques SERVIÈRES*
Lucrezia dei Cornazani, 17 ans. . . .	*Mmes Renée FAURE*
Madonna Bianca, mère de Lionel, 54 ans	*Line NORO*
La petite fille, Rafaëla, 11 ans. . . .	*Lise TOPART*
La femme, Maria Calderini, 25 ans.	*Louise CONTE*

La scène est à Montemagno, petite principauté italienne aux confins de la Marche et de la Romagne, dans l'intérieur des terres. L'action se déroule dans le second tiers du XVe siècle.

Pour toute représentation, le Théâtre doit demander à la Régie Générale de la Comédie-Française le texte définitivement établi pour la scène.

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs.
Copyright 1948 by Claude-André PUGET.

A ARLETTE.

" JE est un autre ".
Arthur RIMBAUD.

ACTE PREMIER

Intérieur de remparts. Une des portes de la ville de Montemagno. L'étroit escalier collé contre la muraille d'enceinte et qui mène au chemin de ronde, aux créneaux et à la tour de guet, dont on aperçoit l'amorce.

Pour mieux dire : ce qui reste de tout cela après plusieurs mois de siège et plus particulièrement après une attaque à boulets rougis, dont on n'a pas eu le temps, ou la possibilité, ou la volonté de réparer les ravages. La plupart des créneaux, en effet, sont écornés ou démolis ; une couleuvrine fracassée pend à moitié sur l'arête du rempart, qui, lui-même, s'interrompt brusquement en une énorme brèche ; un des battants de la porte est presque entièrement arraché de ses gonds, l'autre, tout étoilé de trous. Sur le sol, un éparpillement de pierres calcinées, de morceaux de colonnes, de débris indéfinissables. A l'horizon, les lueurs et la fumée d'un incendie.

C'est la fin d'une nuit de juillet.

Au lever du rideau, Gregorio, le fossoyeur, debout sur la brèche du rempart, regarde au loin dans la direction de l'incendie. Le veilleur (Marcantonio) est assis au bas de l'escalier. La Petite Fille (Rafaëla) est accroupie dans un coin, contre un fût de colonne. Silence, d'abord, puis :

LA PETITE FILLE. — Pourquoi est-ce qu'ils brûlent le couvent de Sainte-Claire, les Milanais ?

LE VEILLEUR. — Pour se chauffer le ventre.

LA PETITE FILLE. — Non. Réponds-moi, monsieur le capitaine.

LE VEILLEUR. — Monsieur le capitaine ! Est-ce que je suis capitaine, idiote ?

LA PETITE FILLE. — Quand je parle à un soldat, je dis toujours monsieur le capitaine.

LE VEILLEUR. — Je sais. Mais il est des moments pour en rire et d'autres pour se mettre en colère.

LA PETITE FILLE. — Non. Non. Ne te mets pas en colère. Vous êtes toujours si méchants quand vous vous mettez en colère, beaucoup moins beaux, surtout.

LE VEILLEUR. — Moi, je suis le veilleur, tu entends ? Tâche de t'en souvenir. (Un temps.) Joli guetteur, du reste, qui n'y voit presque plus...

LA PETITE FILLE. — Pourquoi tu n'y vois plus ?

LE VEILLEUR, ricanant. — Parce que j'ai trop mangé, sans doute, et trop bu : ça vous amoindrit l'homme ! (Rire bref.) Ha !

Un temps.

LA PETITE FILLE. — Est-ce que tu ne veux pas que je te rende heureux, monsieur le capitaine ?

LE VEILLEUR. — Toi ?

LA PETITE FILLE. — J'ai déjà onze ans.

LE VEILLEUR. — Une vraie femme !

LA PETITE FILLE. — Je peux te rendre heureux, monsieur le veilleur, si tu me donnes un peu d'eau.

LE VEILLEUR. — Quoi ?

LA PETITE FILLE. — Oh ! très peu.

LE VEILLEUR. — De l'eau, à présent ! Elle a dit : de l'eau !

LA PETITE FILLE. — Quelques gouttes seulement. Je ne suis quand même pas grande.

LE VEILLEUR. — Ecoute-moi, beauté, puisque tu n'entends rien à rien. J'ai tellement soif que j'ai l'impression d'avoir léché en plein midi la route de Padoue à Florence ; j'ai tellement faim que l'estomac me tire sur la gorge et sur le milieu du crâne comme un archer sur son arbalète...

LA PETITE FILLE. — C'est surtout soif que j'ai. Mais j'ai faim aussi. Faim, soif, on ne sait plus.

LE VEILLEUR. — Moi, je sais. Et c'est bien pourquoi j'essaie de ne plus y penser. Mais alors, si on m'en parle, je vois rouge. As-tu compris, cette fois ?

LA PETITE FILLE. — Oui, monsieur le capitaine. (Elle se rencoigne.) Cette nuit-ci n'est pas bonne... Et je suis si fatiguée... Si fatiguée...

LE VEILLEUR, comme se parlant à lui-même. — Hier soir, j'ai rampé dans le fond du fossé pour y sucer la terre pourrie parce que je la croyais humide. Pouah ! j'en aurais vomi. Mais on ne vomit pas le vide. (Un temps.) C'était pire, oui, c'était pire encore que l'odeur qui monte maintenant de cette ville, qui monte et qui retombe, qui suinte de partout, qui coule, qui vous pénètre, qu'on *devient*. Je suis sûr que, si je me colle le nez contre la peau, je la sens, l'odeur, je la sens qui me sort de tous les pores. (Avec un inexprimable dégoût.) Ah !... (Il se lève.) Et quand on remue, elle est encore plus forte !... Sang-Dieu ! ma solde, ma solde qu'on ne me paie pas, pour respirer une rose !... Hé, fossoyeur ! (Silence.) Je te parle !

LE FOSSOYEUR. — Que veux-tu, Marcantonio ?

LE VEILLEUR. — Est-ce qu'il y a encore des roses dans ton cimetière ?

LE FOSSOYEUR. — Il n'y a même plus d'orties. Depuis que l'ennemi a coupé l'aqueduc, le soleil m'a tout flétri, tout grillé.

LE VEILLEUR. — C'est exact. J'oubliais le soleil. Comme un autre incendie.

LE FOSSOYEUR. — Oui... Le feu partout... Le feu du ciel aussi...

LE VEILLEUR. — Il est vrai que, toi, les fleurs, tu t'en moques. Elle ne te gêne pas, l'odeur. C'est celle de tes clients. C'est la tienne.

LE FOSSOYEUR. — Tu te trompes. On me *les* livrait soigneusement empaquetés, emballés dans leur boîte vernie. Il y en avait même qu'on embaumait. Leur odeur était propre. Celle-ci me lève le cœur, comme à toi.

LE VEILLEUR. — Moi qui te croyais comblé !

LE FOSSOYEUR. — Misère ! tu sais bien que je n'enterre plus personne...

LE VEILLEUR. — Ben, oui.

LE FOSSOYEUR. — Ce n'est pas juste. Les morts, ça m'appartient. On n'a pas le droit de me les prendre. On n'a pas le droit de les donner au feu. Des créatures de Dieu, faites pour être ensevelies dans la sainte terre d'Eglise, on les brûle...

LE VEILLEUR. — Elles sont belles, tes créatures de Dieu ! Toutes gonflées du mal noir et puantes...

LE FOSSOYEUR. — Ça m'est égal. Je les enterrerais telles quelles.

LE VEILLEUR. — Imbécile !

LE FOSSOYEUR. — Alors, qu'on ne me les vole pas tous, au moins. Qu'on m'en remette deux ou trois, chaque nuit, en secret. Qu'on ne m'en donne qu'un seul, tiens. Rien qu'un. Un enfant de dix ans, de cinq. Un enfant de six mois, si vous voulez. Je n'en demande pas plus. Un enfant, s'il n'a pas eu un joli enterrement, il n'aura rien eu de la vie... Malheur ! le feu ne peut pas durer toujours, pourtant... (Il regarde au loin. Exclamation sourde :) Ah !...

LE VEILLEUR. — Qu'est-ce qu'il y a ?

LE FOSSOYEUR. — Celui-là brûle moins.

LE VEILLEUR. — Tu rêves ?

LE FOSSOYEUR. — Regarde !

LE VEILLEUR. — Pas besoin. Quand on flanque le feu à un couvent, vieux cercueil, tu apprendras que ça dure plus d'une nuit. Un couvent, ça brûle toujours bien. C'est peut-être à cause de toute cette chair de religieuses qui se dessèche de ne jamais servir à personne et qui flambe comme du margotin...

Entre la Femme, Maria Calderini.

LA FEMME. — Où en sont-ils ?

LE FOSSOYEUR. — Ça s'éteint.

LE VEILLEUR. — C'est lui qui le dit.

LA FEMME. — Et toi, qu'en dis-tu ? Est-ce lui le veilleur ou toi ?

LE VEILLEUR. — Il n'y a rien à surveiller.

LA FEMME. — Des semaines qu'ils ne sont pas venus aussi près... Pourquoi auraient-ils mis le feu au couvent ?

LE VEILLEUR. — Parce qu'ils s'ennuient. Nous, nous crevons. Mais eux, ils s'ennuient. Ça se compense.

LA FEMME. — S'ils préparaient quelque chose...

LE VEILLEUR. — Que veux-tu qu'ils préparent ? Ils sont là, tout autour, comme des aragnes. Ils guettent le moment. Ils n'ont garde de bouger. Ils attendent. Ils n'attendront plus guère.

LA FEMME. — Que la peste les ronge à leur tour ! Ils attendront l'éternité !

LE VEILLEUR. — Quoi ?

LA FEMME. — Monseigneur Lionel sera de retour avant.

LE VEILLEUR. — Le Duc Lionel ne peut pas accomplir de miracles.

LA FEMME. — Monseigneur le Duc peut tout faire.

LE VEILLEUR. — Alors, par le Sang, qu'il se hâte ! Même s'il volait vers nous, il arriverait encore trop tard.

LA FEMME. — Non. Le courrier, qui a traversé il y a deux semaines, nous a juré qu'il s'était mis en route.

LE VEILLEUR. — Il y a quinze jours, et plus, de cela. Il y a plus de trois cent soixante heures. Je peux compter les heures, les minutes. Pas les morts.

LA FEMME. — Laisse les morts enterrer les morts !

LE FOSSOYEUR. — Les brûler... les brûler...

LA FEMME. — Ceux qui respirent encore survivront.

LE VEILLEUR. — Avec la peau de l'âme, alors ? — Tu ne quittes le chevet de ton homme que pour venir ici, aux nouvelles. Va faire un tour dans la ville. Tu verras. Tu verras.

LA FEMME. — Je ne verrai qu'avec mes yeux de demain. Je ne verrai que ce qui se passera bientôt, derechef. Je verrai l'eau couler dans les fontaines, les ânes porteurs de blé. J'entendrai le tic tac des machines à tisser, la chanson des laveuses. J'entendrai le rire de mon mari.

LE VEILLEUR. — Ton mari est atteint du mal noir. Il a fini de rire.

LA FEMME. — Il ne cessera jamais. Je l'aime tellement, son rire, si tu savais. Pense que nous avons attendu trois ans nos épousailles et que toutes les filles le voulaient, tant il est fort et beau.

LE VEILLEUR, ironique. — Il l'est encore sans doute ?

LA FEMME. — Pour moi, il est le même. Et le Duc va venir. Il marchera par les rues. Mon homme sera sauf. Nous baiserons ensemble le bas de son manteau de guerre, et nous dirons ensemble : « Que Dieu te maintienne, Seigneur ! »

LE VEILLEUR. — Tu délires, parole !

LA FEMME. — Je te répète qu'il est en chemin. Je le sens qui s'approche. Peut-être qu'on le voit déjà, qu'on aperçoit au loin ses bannières, que d'autres que toi déjà le savent et ressuscitent... Honte sur toi, qui n'es pas à ton poste pour le crier à la ville ! Honte sur toi, qui laisses un fossoyeur nous annoncer la vie !

LE FOSSOYEUR, secouant la tête. — Il n'y a rien d'autre que des décombres, Maria.

LE VEILLEUR. — Là ! Tu es contente ?

LA FEMME. — Contente ? Et si Monseigneur le Bâtard survient à l'improviste, comme il en a coutume ? Sera-t-il content, lui aussi ? Dis-moi ?

LE VEILLEUR. — Il me mettra aux fers. C'est la règle.

LA FEMME. — Pas la sienne, tu n'y comptes que trop.

LE VEILLEUR. — Ote-toi de là, fossoyeur !

LA FEMME. — Ah ! tout de même !

LE VEILLEUR. — Et toi, retourne à ton homme. S'il meurt, je le remplacerai de bon gré. Tu me plais.

LA FEMME. — Tu ne me plais pas, à moi. (Sur un mouvement du Veilleur :) Ne me touche pas ! Ne me touche pas, surtout !

LA PETITE FILLE. — J'ai soif.

LA FEMME. — Quoi ? (Rire de mépris.) Je ne suis pas comme celle-là. Je sais encore me défendre. — Que rôde-t-elle ici, cette ordure ? Ignorez-vous qu'elle a le mauvais œil ?

LE FOSSOYEUR. — Il ne faut pas être aussi dure, Maria. Elle est innocente.

LA FEMME. — Elle ?

LA PETITE FILLE, au Fossoyeur. — Laisse, Gregorio. J'ai l'habitude. Elles m'insultent toujours, les femmes.

LA FEMME. — Voudrais-tu qu'elles te bercent ?

LA PETITE FILLE. — Ce n'est pourtant pas de ma faute si les hommes courent après moi.

LA FEMME. — C'est toi, garce, qui cours après eux.

LA PETITE FILLE. — Non, madame. Ce n'est pas vrai. Je passe à côté d'eux. Quelquefois, je les frôle. Mais c'est rare.

LA FEMME. — Tu l'écoutes, fossoyeur ? Tu l'écoutes, ton innocente ?

LE FOSSOYEUR. — Elle est comme toute la ville. Elle a oublié ce qui est bien et ce qui est mal.

LA PETITE FILLE. — Mais pour ça il faut que j'aie très faim ou très soif. Surtout soif comme maintenant.

LA FEMME. — Tu es la seule, peut-être, à avoir soif, ici ?

LE VEILLEUR. — Elle ne sait pas dire autre chose.

LA FEMME. — C'est cela que tu leur dis, à tes clients ?

LA PETITE FILLE. — Non. Pas tout de suite. Je leur dis : « Seigneur, voulez-vous que je vous rende heureux ? »

LA FEMME. — Et tu les rends heureux ?

LA PETITE FILLE. — Je ne sais pas. Non. Ils n'ont pas l'air heureux, après. Il y en a même, après, qui me battent. Ça ne les rend pas heureux non plus.

LA FEMME. — Alors, quand tu les raccroches, la fois suivante, ils ne te croient plus ?

LA PETITE FILLE. — Je ne les revois jamais. Ils sont morts.

LA FEMME. — Tous ?

LA PETITE FILLE. — Tous, ils meurent. Il en vient d'autres. Il y en a toujours. Seulement, je ne les vois qu'une fois. D'ordinaire, ils ont des taches brunes sur les mains. C'est ainsi que ça commence, il paraît. Je regarde toujours leurs mains. C'est ceux-là que je préfère. Je ne les revois plus.

LA FEMME, éclatant. — Tu leur portes malheur, sorcière ! Je m'en doutais et j'ai voulu la faire parler. Vous l'avez entendue, vous autres ? On te lapidera, chienne ! On te jettera au bûcher, vermine ! On te...

UNE VOIX D'HOMME, de la coulisse. — Maria !

LE VEILLEUR. — Quelqu'un t'appelle.

LA FEMME, interloquée. — Quoi ?

LA VOIX. — Maria !

LE FOSSOYEUR. — C'est ton mari.

LA FEMME, prise d'angoisse. — Mon mari, qui m'appelle ?

LE VEILLEUR. — Oui. Cours. Il va mourir.

LA FEMME. — Tais-toi ! Ce n'est pas possible.

LE VEILLEUR. — Je le remplacerai, femme. Je le remplacerai.

LA VOIX. — Maria !

LA FEMME. — Mon Dieu ! Qu'est-ce qui me prend, tout d'un coup ? Je n'ose plus bouger.

LE FOSSOYEUR. — Va vite, Maria. Va.

LA FEMME, vers la Petite Fille. — Si c'est cette engeance qui m'a jeté un sort...

LE FOSSOYEUR. — Mais non.

LA VOIX. — Maria !

LA FEMME, criant. — Alberto !...

Elle va pour sortir. Entre Frünsberg, le Flamand. Comme elle passe près de lui, il la saisit à bras-le-corps en riant.

LE FLAMAND. — Où cours-tu, si pressée ?

LA FEMME, lui griffant le visage, et se dégageant. — Je t'arracherai les yeux, brute !

LE FLAMAND. — Mort-Dieu !

LA VOIX. — Maria !

Elle sort en courant.

LE FLAMAND, s'essuyant la figure du revers de la main. — Elle m'a raclé la peau, la diablesse !

LE VEILLEUR. — Si tu y touches encore, je te la raclerai plus dur, moi. Jusqu'à l'os.

LE FLAMAND. — Toi ? Pourquoi toi ?

LE VEILLEUR. — Parce que.

LE FLAMAND. — Fallait le dire.

LE VEILLEUR. — Je te le dis.

LE FLAMAND. — Compliments.

LE VEILLEUR. — Il n'y a pas de quoi.

LE FLAMAND. — Oh ! si. Fameux morceau de femelle. Je te la joue, si tu veux.

LE VEILLEUR. — Contre quoi ?

LE FLAMAND. — Contre ce collier d'or. Soupèse-le. Il est lourd. Je connais des orfèvres, ici même, qui le paieraient en bons ducats de Florence. Car, il faut bien avouer ce qui est : ce siège est dur, mais il rapporte. A ceux qui savent vivre, bien sûr ! Joues-tu ?

LE VEILLEUR. — Non. Va te distraire ailleurs. Je suis de garde. Le Bâtard peut venir.

LE FLAMAND. — Il ne punit jamais.

LE VEILLEUR. — Justement.

LE FLAMAND. — Foutre !

LE VEILLEUR. — Quoi ?

LE FLAMAND. — Rien. Si nous en sommes là !

LA PETITE FILLE, s'approchant du Flamand. — Peut-être que tu voudras t'amuser avec moi, monsieur le capitaine ?

LE FLAMAND. — Comment ?

LA PETITE FILLE. — Oui...

LE FLAMAND. — Voyez-moi la drôlesse !

LE VEILLEUR. — Tiens ! Te voilà servi, Frünsberg !

LE FLAMAND. — Montre un peu ta frimousse. Mais, c'est qu'elle est mignonne ! Et proprette, avec ça ! Comme une chatte blanche !

LA PETITE FILLE. — Je serai gentille avec vous, monsieur le capitaine, si vous me donnez un peu d'eau.

LE VEILLEUR, rire bref. — Ha !

LE FOSSOYEUR, essayant d'intervenir. — Laisse-la, Flamand. Je ne veux pas voir ça. Elle a tout juste onze ans.

LE FLAMAND. — Et alors ?

LE FOSSOYEUR. — Ses parents, je les connaissais bien. Je les ai enterrés tous les deux, ensemble. On enterrait encore à ce moment-là.

LA PETITE FILLE. — Pourquoi nous empêches-tu, Gregorio ? Est-ce que c'est toi qui veux, peut-être ? Est-ce que tu as de l'eau ?

LE FOSSOYEUR. — Miséricorde ! Mais lui non plus n'en a pas, pauvrette.

LE FLAMAND, à la Petite Fille. — Ne t'occupe pas de ce qu'il dit. Viens par là. (Il l'entraîne à l'écart. A voix basse :) Ecoute. Je n'ai pas d'eau. Enfin, pas pour toi. Mais j'ai encore une tranche de pastèque, pas trop sèche. Et puis, je te donnerai une chaîne pour ton petit poignet.

LA PETITE FILLE. — Montrez-moi vos mains.

LE FLAMAND. — Qu'est-ce qu'elles ont, mes mains ?

LA PETITE FILLE. — Rien. Elles sont comme je préfère. Oui. Je veux bien.

Entre Miguel l'Aragonais.

L'ARAGONAIS, au Veilleur. — Je peux prendre le tour, Marcantonio. Je suis moins fatigué que toi. J'ai dormi.

LE VEILLEUR, redescendant de la brèche. — Merci.

L'ARAGONAIS, il monte sur le rempart. — J'ai dormi... et j'ai rêvé aussi. Oui... J'ai rêvé que je mordais dans un melon si glacé que ça m'en creusait la langue...

LA PETITE FILLE. — Un melon ? Un melon tout glacé ?

LE FLAMAND. — Ne l'écoute pas, mon bijou. Tiens ! reste ici. Je partirai le premier... (il baisse la voix) pour te chercher ce que je t'ai promis... Je te retrouverai, là, tout près, devant la chapelle Saint-Antoine... Dès que je serai de retour, je sifflerai, tu viendras ?

LA PETITE FILLE. — Oui.

LE FLAMAND. — Je sifflerai comme ça. (Il siffle.) Tu te le rappelleras ?

LA PETITE FILLE. — Oui.

LE FLAMAND. — Une pastèque, c'est encore plus sucré qu'un melon... (Aux soldats :) Vous n'avez pas besoin de moi, vous autres ?

LE VEILLEUR. — Nous n'avons jamais besoin de toi.

LE FLAMAND. — C'est bien là-dessus que je compte. (A la Petite Fille :) A tout à l'heure, mon agneau. Tu ne me feras pas attendre ?

LA PETITE FILLE. — Non, monsieur le capitaine.

LE FLAMAND. — Je n'aime pas attendre.

Il sort lourdement. Le Veilleur le suit des yeux. Un temps.

LE VEILLEUR, avec âpreté. — Il y en a une autre qui ne te fera pas attendre non plus, chien du Nord !

LA PETITE FILLE. — Qui donc ?

LE VEILLEUR. — Je te traînerai au bûcher moi-même ! Je pleurerai de joie à te voir te tordre et rissoler là-dedans comme un mauvais ver que tu es ! Et je boirai mes larmes à ta santé !...

L'ARAGONAIS, brusquement. — Chut !... Vous n'entendez rien ?

Silence tendu de tous.

LE FOSSOYEUR. — Non...

L'ARAGONAIS. — Prêtez l'oreille un peu.

Silence.

LE VEILLEUR. — Non...

LE FOSSOYEUR. — Qu'y a-t-il ?

L'ARAGONAIS. — On dirait de quelqu'un qui marche... là... oui... ou qui rampe... sur l'éboulis de la brèche... Mais si. Ecoutez. (Un temps. Il empoigne une arbalète.) Qui va là ?... (Silence.) Qui va là ?... Répondez ou je tire !

LUCRÈCE, apparaissant dans la brèche. — Non !... Accordez-moi refuge, s'il vous plaît. Je suis à bout de forces.

Elle semble épuisée, en effet. Mais elle est toute jeune et très belle.

L'ARAGONAIS, s'exclamant. — Refuge ?

LE VEILLEUR, de même. — Refuge ? Refuge à Montemagno !

L'ARAGONAIS. — Au large ! Ecartez-vous.

LE FOSSOYEUR. — Ce n'est plus lieu de refuge ici.

LUCRÈCE. — Qu'est-ce donc ?

LE VEILLEUR. — Un charnier.

L'ARAGONAIS. — Depuis trois mois le drapeau de la peste est cloué au clocher.

LE VEILLEUR. — Il y a la malemort dans la place. Il y a la faim. La soif.

L'ARAGONAIS. — Vous ne feriez qu'une faim et qu'une soif de plus.

LE VEILLEUR. — Qu'un cadavre de plus.

L'ARAGONAIS. — Eloignez-vous, vous dis-je.

LUCRÈCE, douloureusement. — Mais où voulez-vous que j'aille ?

LE VEILLEUR. — Au Diable ! vous serez mieux. D'où sortez-vous, du reste, pour ignorer ces choses ?

LUCRÈCE. — Du couvent.

LE VEILLEUR. — Quoi ?

L'ARAGONAIS. — Vous appartenez au couvent ?

LUCRÈCE. — J'y étais novice.

L'ARAGONAIS. — Une novice ? Et vous avez échappé ?

LUCRÈCE. — Quand ils sont arrivés, je priais, toute seule, dans l'oratoire. J'ai entendu les cris. J'ai couru. Je me suis cachée dans la resserre au bois. Ils ne m'ont pas trouvée.

L'ARAGONAIS. — Comment ? Ils n'ont pas fouillé les resserres ?

LUCRÈCE. — Au pied du tas de bûches il y avait un poignard. Je l'ai tenu dans ma main, serré. Je l'ai tenu tout le temps. S'ils étaient venus, ils ne m'auraient pas prise.

LE VEILLEUR, amusé. — Vous les auriez frappés de votre petit couteau ?

LUCRÈCE. — C'est moi que j'aurais frappée. (Un temps. Elle regarde les hommes.) Je l'ai gardé avec moi.

Elle défaille.

LA PETITE FILLE. — Mon Dieu ! Elle s'évanouit, la petite sainte !

Elle se précipite pour la soutenir.

L'ARAGONAIS. — Aide-la, Gregorio.

LE VEILLEUR. — Pourquoi Gregorio ? Je suis là, moi !

L'ARAGONAIS. — J'ai dit : Gregorio.

Le Fossoyeur et la Petite Fille, soutenant Lucrèce, l'amènent à une grosse pierre, où ils l'asseyent. Lucrèce laisse aller sa tête sur l'épaule de la Petite Fille.

LE VEILLEUR, pendant le même temps. — Qu'est-ce qui te prend ?

L'Aragonais. — Rien. Sinon que je suis de garde et que j'en réponds seul. Et qu'asile emporte sauvegarde. Et que le Duc n'en plaisanterait guère.

Le Veilleur. — Quoi ? Quoi ? Il n'est pas là, le Duc ! Le Flamand a raison : autant se châtrer soi-même, alors !

L'Aragonais. — Libre à toi !

Le Veilleur. — J'en ai assez ! Que je sorte seulement de ce guêpier, et je me soudoie à Naples : on s'y goberge au moins ! (Un temps.) Moi, comme Frünsberg, j'ai vécu d'autres âges, tu sais ? Quand je servais sous Piccinino, mon garçon, nous avons forcé un couvent, près de Lucques, où les nonnes ont dansé de plaisir sitôt que de nous voir. Parole !

Il s'étend sur le sol.

Lucrèce, à mi-voix. — Seigneur ! Faites qu'ils se taisent !

La Petite Fille. — N'aie pas peur. Repose-toi. Ils ont l'air mauvais, comme ça. Mais, quand on fait ce qu'ils vous demandent, ils sont plutôt gentils. Après, il y en a même qui se mettent à pleurer, des fois. On ne sait pas pourquoi. (Lucrèce se dresse.) Pourquoi te lèves-tu ? (Angoissée.) Est-ce que tu vas m'insulter, toi aussi ? Je n'ai rien dit de mal. Je voulais te consoler. Rien que te consoler. Moi non plus, je ne suis pas heureuse. (Elle la force gentiment à se rasseoir.) Je suis toujours toute seule. Je n'ai pas d'amies. Ni personne. Les autres enfants, quand je viens pour jouer avec eux, ils s'enfuient ou ils me jettent des cailloux. (Appel de sifflet en coulisse.) Ah ! (Elle se lève.) C'est pour moi. Il faut que j'y aille. Je lui ai promis de ne pas le faire attendre. Un gros capitaine, tellement laid, tellement rouge, si tu voyais !... Oh ! ce sera vite fini. Et je reviendrai tout de suite après. Pour te chercher. Je te retrouverai, n'est-ce pas ?

Lucrèce. — Je ne sais.

La Petite Fille. — Si. Si. Tu verras. Je te conduirai à mon trésor. Un vrai trésor. Dans une cachette. Tu prendras tout ce qui te plaira. Ça m'est égal, pourvu que tu m'attendes. Dis-moi, dis-moi que tu m'attendras.

Lucrèce. — Oui. Va.

La Petite Fille. — Oh ! merci. (Elle lui baise dévotement la main, que Lucrèce essaie de retirer.) Non. Laisse. Elle est si douce, ta main. (Nouvel appel de sifflet.) Je demeurerais avec toi, tu sais, si je n'avais pas tellement soif...

Elle sort rapidement. Un temps. Le Fossoyeur s'approche de Lucrèce.

Le Fossoyeur. — Avez-vous quelque famille dans Montemagno ?

Lucrèce. — Non.

Le Fossoyeur. — Où irez-vous ? Il ne serait pas bon que vous erriez par la ville. Ecoutez... Je suis un vieux homme, vous le voyez. De moi, vous n'avez rien à craindre. Dans le cimetière, j'ai une petite maison.

Le Veilleur, rire bref. — Ha !

Le Fossoyeur. — On y est tout au calme. Personne n'y entre plus que moi. Vous vous croirez encore dans votre cloître.

Lucrèce. — Dans le cimetière...

L'Aragonais, brusquement. — Alerte !... Alerte !... Lève-toi, Marcantonio !

Le Veilleur. — Qu'y a-t-il ?

L'Aragonais. — Le Bâtard.

Le Veilleur, se relevant précipitamment. — Le Bâtard !...

Lucrèce, au Fossoyeur. — Qui est-ce ? Qui nomment-ils ainsi ?

Le Fossoyeur. — Nous le nommons tous ainsi. C'est Monseigneur Lorenzo, le frère de notre duc. C'est notre enfant, à tous.

Entre rapidement Lorenzo par le chemin de ronde.

Lorenzo. — Je vous donne le salut. Qui est ici ? Marcantonio ?

L'Aragonais. — Non : Miguel, monseigneur. Marcantonio est là, à la brèche.

Lorenzo. — Ah ! très bien. Bonjour à vous, mes amis. Ou plutôt : bon matin. (Il rit légèrement.) Il ne faut pas souhaiter trop avant ! (Autre ton.) Quelles nouvelles depuis la minuit ?

L'Aragonais. — Aucune. Le couvent...

Lorenzo, l'interrompant. — Je sais. C'est atroce. J'ai demeuré des heures aux créneaux du donjon. Immobile. Impuissant. Déchiré. Mais qu'eussé-je pu décider ? Rien n'eût servi de rien. On ne tente pas une sortie avec des spectres, et je n'avais pas le droit de vous faire massacrer sans profit pour quiconque. — Mais, baste ! laissons cela. Descends, mon bon Miguel. Quittez votre veille, tous deux. Vous devez être las. Il faut aller reposer. Si. Si. J'y tiens. Et ne vous souciez pas. J'ai passé l'ordre à la relève. Je l'attendrai moi-même. Ah ! tiens, prends cette gourde, Miguel. Au palais, cette nuit, on a pressé la boue que j'avais fait racler au fond des citernes : il en est sorti cette espèce de jus. Vous vous partagerez ce qu'il en reste. — Ne me remerciez pas. Ce n'est pas élixir de prince que je vous offre.

L'Aragonais. — Le Ciel vous maintienne, monseigneur ! Vous êtes notre seul baume ici.

Le Veilleur. — Oui, le seul. Qu'il vous garde !

Lorenzo. — Il nous gardera tous, j'espère. Dis-moi, Marcantonio, as-tu toujours aussi bonne vue ?

Le Veilleur. — Non, monseigneur. Mais je puis faire effort.

Lorenzo. — Je voudrais que tu ailles jusqu'à la porte Antonine, d'où je viens. Il y a là-bas, dans le camp d'en face, mais assez loin, comme un étrange branle-bas que je n'ai pu préciser. Tu observeras attentivement, Marcantonio. Ce n'est peut-être qu'une rixe de mercenaires. Mais, si quelque chose t'y paraît alarmant, tu courras m'avertir. Ici, ou au palais.

Le Veilleur. — Bien, monseigneur.

Lorenzo. — Adieu, mes amis. (Le Veilleur et l'Aragonais sortent. Lorenzo descend lentement l'escalier du rempart. Il aperçoit le Fossoyeur, puis Lucrèce.) Comment ? Te voilà encore, Gregorio ? Où que j'aille, depuis quelque temps, je t'aperçois tôt ou tard. Ce n'est pas que je m'en plaigne, note-le. Je t'aime bien. Quelle est cette jeune fille qui t'accompagne, là ? (Profondément.) Comme elle est belle !...

Le Fossoyeur. — C'est une novice du couvent de Sainte-Claire, monseigneur.

Lorenzo, à Lucrèce. — Quoi ? Vous avez pu fuir ?

Lucrèce. — Par miracle.

Lorenzo. — Et c'est à cette porte-ci, où je me rendais justement, que vous avez demandé l'asile ?

Lucrèce. — Oui.

LORENZO. — Grâces en soient rendues ! Je ne sais à qui, du reste. Mais je les lui rends de bon cœur.

LUCRÈCE. — A Dieu seul, monseigneur.

LORENZO. — A Dieu, si vous voulez. Lui êtes-vous promise ?

LUCRÈCE. — De toute mon âme.

LORENZO. — Ah ! (Un temps.) Je n'ai jamais envié Dieu jusqu'ici. Il a trop souvent joué de malheur. Du nôtre, veux-je dire. Mais il faut bien admettre qu'il est des moments de son éternité où il a de la chance. Je lui envie celle-ci. (Au Fossoyeur :) Où l'emmenais-tu ?

LE FOSSOYEUR. — Chez moi. Elle n'a ni parents ni amis dans Montemagno.

LORENZO, s'exclamant. — Au cimetière ?

LE FOSSOYEUR. — Je n'ai point d'autre lieu.

LORENZO. — Je vous conduirai au palais, si vous le voulez bien. Je demanderai à la Duchesse Mère de vous y accueillir. Vous serez moins mal que dans une nécropole. (Au Fossoyeur :) Pourquoi me regardes-tu ainsi, Gregorio ? On dirait que tu me toises ! (Il rit.) Prendrais-tu mes mesures, à tout hasard ?

LE FOSSOYEUR. — Oh ! je les ai déjà prises, monseigneur. A vue de nez. De longue date...

LORENZO. — Comment ?

LE FOSSOYEUR. — Et c'est bien vrai aussi que je m'attache à vos pas, comme votre ombre, et que je vous surveille...

LORENZO: — Mais pourquoi ?

LE FOSSOYEUR, âprement. — Parce que je ne veux pas qu'on vous brûle.

LORENZO. — Qu'on me brûle ? (Un temps.) C'est moi qui ai signé le décret. Personne n'en est exclu.

LE FOSSOYEUR, de même. — Moi vivant, on ne vous brûlera pas. Je me le suis juré. J'ai fabriqué votre cercueil de mes mains. J'ai gardé pour vous les derniers sachets d'aromates. Et l'écu d'or dont votre frère m'a gratifié un jour, je le poserai sur vos lèvres pour que les anges puissent en payer votre passage.

LORENZO. — Tu ne te fâcheras point, bon Gregorio, si je ne me presse pas de te fournir la besogne !

LE FOSSOYEUR. — Hélas ! Je ne me la souhaite pas non plus, sire Lorenzo. Mais chacun, ici-bas, n'est capable de donner que les preuves d'amour dont il dispose. Ainsi de moi. Vivez, au contraire ! Vivez les longues années qui vous sont dues, mon jeune prince ! Mais je ne m'éloignerai guère.

Il sort. Un silence. Lorenzo et Lucrèce se regardent.

LORENZO. — Mon nom, vous venez de l'entendre prononcer : je m'appelle Lorenzo. Lorenzo da Camerino. Généralement, on dit : le Bâtard. C'est plus simple. De la façon qu'ils le disent presque tous, c'est assez tendre, aussi.

LUCRÈCE, avec douceur. — Le Bâtard...

LORENZO. — Merci. Vous y êtes.

LUCRÈCE. — Je préfère Lorenzo.

LORENZO. — Alors, deux fois merci.

LUCRÈCE. — Pourquoi ? Vous en souffrez ?

LORENZO. — Moi, madame ? Quelle idée ! (Gaiment.) Ne sommes-nous pas dans le temps béni des bâtards, au contraire ? Frédéric de Montefeltro est bâtard. Sigismond Malatesta est bâtard. Le roi de Naples est bâtard. Bâtard, fils de bâtard, par surcroît. On se demande même s'il est le bâtard du père qu'on lui présume ou le bâtard d'un autre. Tout à l'heure, au palais, vous baiserez dévotieusement l'anneau du cardinal Jérôme, commissaire apostolique de Sa Sainteté le Pape, car nous sommes terre d'église ici, au moins nominalement. Il se dit le neveu du Souverain Pontife, il en est le bâtard. Bien heureux qu'il n'en ait pas fait un lui-même à la Duchesse Mère, qui le traite de cousin, mais dont il est l'amant depuis quinze ans. Vous voyez que j'aurais mauvaise grâce à me plaindre de la compagnie : le cortège en est riche ! (Un temps. Autre ton :) Non... S'il est vrai que je dusse en souffrir, ce ne pourrait être pour moi.

LUCRÈCE. — Pour qui ? Pour votre mère ?

LORENZO. — Non.

LUCRÈCE. — Ah ?

LORENZO. — Vous ne sauriez comprendre. Plus tard, peut-être, je vous dirai.

LUCRÈCE. — Ce médaillon que vous portez au cou, c'est son portrait ?

LORENZO. — Oui.

LUCRÈCE. — Comme vous lui ressemblez !...

LORENZO. — Mon frère dit qu'il la retrouve en moi, tout entière.

LUCRÈCE. — Comme elle est jeune !...

LORENZO. — Elle a seize ans. Elle les a pour toujours. Ce qui fait qu'on est si souvent injuste pour ses parents, c'est qu'on ne les a pas vus jeunes. Moi j'ai pour mère jusqu'à la fin de ma vie une enfant de seize ans dont je suis déjà l'aîné, et que je n'ai pas connue. Car elle est morte quelques heures après m'avoir mis au monde.

LUCRÈCE. — Morte de vous ?

LORENZO. — C'est ce que l'on a dit.

LUCRÈCE. — Et il y a eu mensonge ?

LORENZO. — Personne ne peut l'affirmer, je pense... Sauf... (S'interrompant.) Plus tard ! Plus tard, madame ! C'est une histoire douloureuse, croyez-moi. Je vous en apprendrai les détails quelque jour. Pour l'heure, sachez seulement qu'elle était la fiancée de mon frère Lionel et que mon père la lui a prise. Voyez : il suffit que je prononce cette phrase pour que le sang me sèche dans les veines. Car j'aime mon frère plus que moi-même, il m'a toujours tenu lieu de tout, même de Dieu, et la simple image de son douloir d'autrefois me jette l'âme dans les pieds.

Silence.

LUCRÈCE, lentement. — Sans doute me reste-t-il bien peu d'heures à vivre que le Ciel me contraint à apprendre de quoi la vie est faite à la vitesse d'un cauchemar ?

LORENZO. — Si nous avons la chance que mon frère parvienne à nous sauver, vous connaîtrez par lui qu'elle peut être faite aussi du sens de la grandeur humaine et de l'imposition à tous d'une justice profonde. Regardez cette ville, madame. Jadis, une tanière, un chancre à flanc de coteau, un cancer sur la plaine. Mon père, un jour, s'en saisit après un coup de force. Il y amène les mœurs de sa famille romagnole, ses vingt frères et sœurs, tous à demi brigands, ribauds ou filles de sang, tous nés poignard en main, qui couchent tous ensemble, ne vivent que de rapines et s'entre-tuent dès qu'ils s'ennuient ; sa femme, aussi : Madonna Bianca, celle qu'on appelle aujourd'hui la Duchesse Mère, l'esprit

d'intrigue s'il en fût, et qu'il laisse tisser patiemment le filet de ses ruses jusqu'à l'heure où il n'a plus qu'à fondre sur la proie, fort de toutes ses crapules. Une nuit, peu après ma naissance, il meurt, noyé dans le fleuve de Pescara, qu'il avait voulu traverser à la nage, malgré le froid d'hiver. — De cette caverne, mon frère réussit à faire comme une cité de l'âme, où tout, avant ce siège, rendait le son le plus pur. En Italie, on dit : « Parole de Montemagno vaut plus que promesse de Dieu, car de ce qui est dû à l'homme on ne l'y fait pas attendre. » L'œuvre vive d'un homme pour qui atteindre son but est de le dépasser...

LUCRÈCE. — Comme vous l'admirez, monseigneur !...

LORENZO. — Le chef-d'œuvre multiple d'un homme seul, d'un homme unique.

Un silence.

LUCRÈCE. — Regardez, Votre Grâce...

LORENZO. — Quoi donc ?

LUCRÈCE. — Le soleil... Le soleil qui se lève...

LORENZO. — Oui... Sans doute se lève-t-il sur nous pour la dernière fois...

LUCRÈCE. — Depuis que je suis près de vous, c'est étrange, monseigneur, je ne peux plus croire à la mort.

LORENZO. — Souhaitons alors qu'il se lève sur nous pour la première entre de nombreuses fois. (Un temps.) Dites-moi votre nom.

LUCRÈCE. — Je m'appelle Lucrezia. Lucrezia dei Cornazani.

LORENZO. — C'est un nom qui s'accorde bien avec vous. Un nom frais et soyeux comme un sable d'été sous les pieds nus de la mémoire.

LUCRÈCE. — Chez nous, on disait quelquefois : Lucrèce.

LORENZO. — Lucrèce ?...

LUCRÈCE. — Comme en France.

LORENZO. — Lucrèce.

LUCRÈCE. — Oui. Ainsi. Je ne sais pourquoi. Car les miens sont de Florence. Mais je les ai perdus. Moi aussi, seigneur, je suis orpheline.

LORENZO. — Personne ne vous demeure ?

LUCRÈCE. — Personne. Ma dernière parente était abbesse dans ce couvent, où elle m'a élevée. On l'a assassinée cette nuit. (Un temps.) J'ai dix-sept ans.

LORENZO. — Donnez-moi votre main. (Elle la lui donne.) Je ne sais ce qui se passe. Je vous regarde. Si je ferme les yeux, je ne vois plus que vous. Je les rouvre, c'est vous seule que je retrouve. Vous me parlez avec votre voix douce. Et, dans la lumière laiteuse de ce jour qui paraît, je me sens tout à coup plongé au cœur d'un immense apaisement...

LUCRÈCE. — Oui... Je l'éprouve aussi... Comme une tiédeur qu'on respire...

LORENZO. — Comme un brusque relâchement des nerfs et de l'âme...

LUCRÈCE. — Comme une joie de vivre. Malgré tout. De vivre encore un peu.

LORENZO. — C'est, sans doute, qu'aux pires heures il est de ces instants fragiles où tout semble soudain se dénouer, se détendre, devenir la mélodie muette que compose la complicité du silence avec la solitude...

LUCRÈCE. — Et l'oubli.

LORENZO. — Et l'espoir.

LUCRÈCE. — Ah ! monseigneur, ce doit être un présage heureux.

LORENZO. — Ou l'ultime rémission du destin avant que de frapper plus fort.

LUCRÈCE. — Non. Ne rompez pas le charme.

LORENZO. — Hélas ! je crois qu'il s'est rompu tout seul. La minute qu'on nous avait accordée a pris fin. Quoi qu'il advienne, désormais, nous aurons au moins vécu ensemble cette minute-là. Mais c'est très peu, une minute.

LUCRÈCE. — Pas si peu.

LORENZO. — J'aurais voulu pouvoir vous dire tant de choses... vous parler... je ne sais pas... de notre belle fauconnerie, par exemple... de nos chevaux... de nos lévriers à collier rouge, dont on lavait les pieds dans le vin chaud, au retour de la chasse... de l'appartement de nos nains, qui est plus drôle encore, paraît-il, que celui de Mantoue... Nous en aurions ri tous les deux...

LUCRÈCE. — Je veux bien rire avec vous...

LORENZO. — C'est difficile de rire... C'est difficile au moment que reparaît cette puanteur horrible ; au moment que montent de nouveau, par essaims, ces mouches monstrueuses qui vont se déployer sur la ville comme un second drapeau noir ; au moment, juste au moment où l'on sent, malgré sa jeunesse, qu'on n'a plus le droit de projeter que dans ses souvenirs. (On entend brusquement s'élever comme une vaste rumeur.) Qu'est-ce que c'est ? Qu'y a-t-il ?

LUCRÈCE. — Je ne sais.

LORENZO. — Vous entendez ce bruit ?

LUCRÈCE. — Oui.

LORENZO. — Pourquoi pousse-t-on ces cris ? Est-ce l'assaut ? (Il grimpe en courant sur le rempart.) Ah ! je distingue mal... Il y a une vapeur qui monte de la plaine... Il me semble qu'on se bat, là, pourtant, aux retranchements milanais...

LUCRÈCE. — On se bat ?

LORENZO. — Oui, je crois. Que se passe-t-il ?

LUCRÈCE, oppressée. — Mon Dieu ! serait-ce la fin, déjà ?

LORENZO. — Que fait donc Marcantonio ? Pourquoi n'est-il pas ici ? Est-ce que vous percevez ce qu'ils disent ? Ils hurlent.

La rumeur n'a pas cessé de croître et de se rapprocher. On entend confusément : « *Montemagno ! Montemagno !* »

LUCRÈCE. — Ils hurlent : « Montemagno ! »

LORENZO. — Montemagno ? Non. Ce n'est pas possible.

LUCRÈCE. — Pourquoi ? Qu'est-ce que cela veut dire ?

LORENZO. — C'est notre cri de victoire.

LUCRÈCE. — De victoire ?

Entre en courant le Veilleur, suivi de près par l'Aragonais.

LE VEILLEUR. — Où est monseigneur le Bâtard ? Il est déjà au château ?

LORENZO. — Non. Ici. Qu'arrive-t-il ?

LE VEILLEUR. — Ah ! monseigneur... monseigneur...

LORENZO, descendant du rempart. — Quoi ? Parle.

LE VEILLEUR. — C'est Monseigneur Lionel...

L'ARAGONAIS. — Si. Si, monseigneur. Lui-même. Son Altesse votre frère.

LE VEILLEUR. — Avec toute son armée !

L'ARAGONAIS. — Et son artillerie !

LORENZO. — Vous rêvez, tous les deux ?

L'ARAGONAIS. — Il leur est tombé dessus !...

LORENZO. — Ce n'est pas vrai !

LE VEILLEUR. — Il va les enfoncer !...

L'ARAGONAIS. — Si ce n'est déjà fait ! (Coups de bombardes, au loin.) Tenez ! Il les bombarde !

LORENZO. — Lionel !

LE FOSSOYEUR, entrant. — Où est monseigneur Lorenzo ? Nous sommes sauvés, monseigneur ! Nous sommes tous sauvés ! Les vivants et les morts !

LA FEMME, entrant. — Vous l'avais-je pas dit ?

LE VEILLEUR. — Oui, femme.

LA FEMME. — Et mon mari est encore vivant. Et il ne mourra point. Ni lui ni plus personne. Vous m'entendez ? Plus personne.

Cris de la foule, au loin : « *Montemagno ! Montemagno !* »

LORENZO, au Fossoyeur, lui désignant Lucrèce. — Gregorio, je te la confie. Tu l'accompagneras au palais.

LUCRÈCE. — Pourquoi ? Où allez-vous, seigneur ?

LORENZO. — Vous me le demandez, madame ? Je vais me battre.

LUCRÈCE. — Vous battre ?

LORENZO. — Croyez-vous que je resterais derrière ces remparts lorsque mon frère est là ?

LUCRÈCE. — Lorenzo...

LORENZO. — Ah ! oui... Redites-moi mon nom. Oui. Que je voie encore une fois mon nom se former sur vos lèvres.

LUCRÈCE. — Lorenzo...

LORENZO. — Ce sera mon viatique.

Entrent le Flamand et la Petite Fille. Celle-ci, aussitôt, se précipite sur Lucrèce et lui prend la main.

LA PETITE FILLE, tout heureuse. — Ah ! Tu es encore là...

LORENZO, ton du commandement. — Miguel ! Et toi, Marcantonio ! (Au Flamand :) Et toi ! Vous me joignez sur l'heure à la porte Antonine. Vous veillez à ce que tout homme valide se saisisse d'une arme et vous suive. C'est dit ? (A Lucrèce :) Adieu !

Il sort.

LUCRÈCE. — Seigneur ! Protégez-le !

L'ARAGONAIS, au Flamand. — Allons, vite !

LE VEILLEUR, de même. — Qu'est-ce que tu attends ?

LE FLAMAND, qui tient à peine debout. — Moi, rien.

L'ARAGONAIS. — Alors, passe devant.

LE VEILLEUR. — Pour une fois, tu te battras, j'espère ?

LE FLAMAND, hagard. — Oui... oui... (Il s'écroule sur le sol.) Qu'est-ce que j'ai ? Ce n'est rien !...

L'ARAGONAIS. — C'est la peur !

LE FLAMAND. — Ça... Ça va passer... Ça passe...

Il retombe, mort. Le Veilleur le prend par la casaque pour le remettre debout. Puis il le laisse retomber.

LE VEILLEUR. — C'est complètement passé. (A l'Aragonais :) Viens !

Il sort avec lui.

LA PETITE FILLE. — Oh ! Regardez. Regardez. Il est mort. Lui aussi...

Un temps. La Femme regarde le cadavre, puis :

LA FEMME. — Ce sera le dernier.

Elle sort rapidement. La Petite Fille s'approche lentement du cadavre, le pousse du talon avec dégoût, puis, le visage illuminé de ferveur et d'espoir :

LA PETITE FILLE. — Le dernier...

RIDEAU

ACTE II

C'est le début de l'après-midi du même jour.
Une sorte de vestibule ou de pavillon à colonnes, attenant au palais, mais ouvrant largement sur l'extérieur.

Au lever du rideau, Lionel sort brusquement du palais, suivi de Lucrèce.

LIONEL. — Venez, madame. Venez, je vous en prie. On étouffe dans ces salles. Je n'y puis plus tenir.

LUCRÈCE. — Comme il vous plaira, monseigneur.

LIONEL. — Peut-être y aura-t-il un souffle d'air, dehors.

LUCRÈCE. — Peut-être, oui.

LIONEL. — Cette épaisseur d'étuve, là-dedans ! Et ces gens ! Oui, ces gens. Toutes ces poitrines qui se gonflent d'une joie agressive !...

LUCRÈCE. — Elles ne respiraient plus guère.

LIONEL. — Ces regards luisant d'un bonheur qui me fait mal !...

LUCRÈCE. — Ils ont failli s'éteindre.

LIONEL. — Hé ! oui. Je sais ! Je sais ! Pensez-vous me l'apprendre ? (Voix dans le palais.) Me direz-vous aussi qu'ils ont besoin de bruit ?

LUCRÈCE, regardant vers l'intérieur. — Vos compagnons d'armes, Votre Grâce.

LIONEL, brusquement alerté. — Mes compagnons ? Je n'en ai qu'un. C'est Lorenzo. Il est là ?

LUCRÈCE, avec tristesse. — Non.

LIONEL, retombant. — Ah ! (Un temps.) Alors, pourquoi ce tintamarre autour des autres ?

LUCRÈCE. — On les entoure, on les fête, monseigneur. C'est naturel.

LIONEL. — Non, ce n'est pas naturel. C'est trop vite. C'est trop tôt. Nous n'en avons pas encore fini avec le deuil.

LUCRÈCE. — Votre victoire est un peu la leur.

LIONEL. — Sans doute. Mais je leur refuse le droit d'en oublier le prix. Déjà !

LUCRÈCE. — Pour un instant !

LIONEL. — Croyez-vous que ce soit seulement pour un instant ?

LUCRÈCE. — Oui. Pour un instant, ils l'oublient et se reposent sur vous des décisions à prendre.

LIONEL. — En loyaux et dévoués *compagnons*, n'est-il pas vrai ?

LUCRÈCE. — Mais comment voulez-vous qu'ils se dérobent à ceux qui les accueillent ? Et surtout à toutes celles qui sont là et qui leur doivent la certitude de vivre ?

LIONEL. — La *certitude* de vivre ?

LUCRÈCE. — Je veux dire cette sorte de certitude aléatoire, mais quotidienne de vivre, ou, mieux, ce renouveau du goût de vivre qui reste en nous si profond, si violent, en dépit de tout. Et plus encore chez les femmes, je pense, qui s'emparent toujours du présent avec avidité.

LIONEL. — Quelle expérience !

LUCRÈCE, souriant. — Oh ! Elle est toute récente. Elle date de cette nuit. Je m'y suis sentie femme pour la première fois.

LIONEL. — Vous voici en progrès : vous vous mettez à la place des autres.

LUCRÈCE. — Un tout petit peu, monseigneur. Oui... Si loin d'elles que je sois.

LIONEL. — Vraiment si loin ?

LUCRÈCE. — Elles ont bu et mangé d'abord, comme il se devait. Mais, aussitôt après, elles ont su d'instinct que la meilleure façon d'honorer ceux qui les avaient délivrées était de se parer pour eux. Elles ont exhumé leurs plus brillants atours et les ont revêtus. Elles ont fardé leurs joues et leurs lèvres exsangues. Et elles sourient d'entendre enfin sortir de bouche d'homme des paroles humaines.

LIONEL. — Je me blâme, à présent, de vous avoir privée de cette noble assemblée.

LUCRÈCE. — Vous auriez tort, monseigneur. Je n'y saurais que faire.

LIONEL. — Cela cesserait vite.

LUCRÈCE. — Vous oubliez que je ne suis pas à ce monde.

LIONEL, légère ironie. — C'est juste : le cœur n'y serait pas !

LUCRÈCE. — Mon cœur, en effet, ne se soucie que de votre anxiété.

LIONEL. — Disons : de la vôtre. Ce sera plus exact.

LUCRÈCE. — N'est-ce donc pas la même ?

LIONEL. — Pas tout à fait, madame. Il n'est pas que la disparition de Lorenzo qui m'étreigne.

LUCRÈCE, suppliante. — Non. Pas : la disparition, Votre Grâce. Pas ce mot.

LIONEL. — Lequel, alors ?

LUCRÈCE. — Son absence ! Son absence ! Si insolite soit-elle.

LIONEL. — En sommes-nous encore à une question de mots ?

LUCRÈCE. — Oui. Parce qu'ils expriment notre foi. Et je suis sûre que le seigneur Lorenzo va revenir.

LIONEL. — Sûre ? Pourquoi ?

LUCRÈCE, à voix plus altérée. — Au moins dans la mesure où cela dépend de lui.

LIONEL. — C'est toute la question.

LUCRÈCE. — Alors, avec l'aide de Dieu.

LIONEL. — Petite nonne !...

LUCRÈCE. — Pourquoi me réserver tant de brusquerie, monseigneur ? Vous méfiez-vous de moi ?

LIONEL. — Non, madame. Je ne me méfie pas de vous. Au contraire. Je puise une espèce de réconfort à voir votre inquiétude s'ajouter à la mienne. Mais je suis hors de moi et j'ai peine à me dominer. Veuillez m'en excuser. (Rires dans le palais.) Que parliez-vous de sourires tout à l'heure ? Ils rient maintenant !

LUCRÈCE. — Oui...

LIONEL. — Ils osent rire ! Qu'aucun d'entre eux, même ma mère, ne s'alarme au sujet de Lorenzo et ne se penche sur mon tourment, je puis encore l'admettre : nul n'est tenu de se mettre au diapason des sentiments d'autrui. D'ailleurs, ma mère... Pour ce qui est de ses sentiments à l'égard de Lorenzo !... Mais vous m'affirmiez aussi qu'ils m'avaient tous abandonné la charge des décisions à prendre ? C'est trop facile ! Par le Christ ! est-ce qu'ils riraient encore s'ils les connaissaient ?

LUCRÈCE. — C'est vous qu'ils connaissent. Ils savent qu'elles ne peuvent être que bonnes.

Nouveaux rires.

LIONEL, exaspéré. — Si cela continue, je vais les leur découvrir. Alors, ils se tairont, peut-être !

LUCRÈCE. — Mais pourquoi, monseigneur ?

LIONEL. — Tenez, madame. Tenez. Ecoutez de ce côté-ci. Ecoutez la ville.

LUCRÈCE. — La ville ?

LIONEL. — Est-ce que vous entendez quelque chose ?

LUCRÈCE. — Non.

LIONEL. — Elle est muette, n'est-ce pas ?

LUCRÈCE. — C'est surprenant...

LIONEL. — Croyez-vous ? Elle est muette parce qu'elle n'a plus la force de crier. Elle est muette d'horreur.

LUCRÈCE. — Mais, vous lui avez apporté la fin de l'horreur !

LIONEL. — Non, pas encore, hélas ! et qu'elle m'en absolve !

LUCRÈCE. — Je ne vous comprends pas.

LIONEL. — Il y a déjà longtemps que j'aurais dû parcourir les rues de Montemagno, me montrer, expliquer à tous et à chacun pourquoi j'ai pris cette résolution terrible...

LUCRÈCE. — Quelle résolution ?

LIONEL. — Mais je comptais le faire avec Lorenzo...

LUCRÈCE. — Quelle résolution, monseigneur ?

Court silence, puis :

LIONEL. — En ce moment même, partout, madame, on achève les malades et on les brûle.

LUCRÈCE. — On achève les malades ?

LIONEL. — Oui. On les assassine.

LUCRÈCE, épouvantée. — Mais ce n'est pas possible !

LIONEL. — Si. Une centurie de Stradiotes, qui sont hommes à ne jamais répugner devant rien, s'est chargée de la besogne. Elle est conduite par Christofore, mon exécuteur, mon garde-du-corps, mon homme-lige, appelons-le comme il vous plaira, peu importe ! un automate de la fidélité, en tout cas, une machine à obéir, pour qui mes ordres, quels qu'ils soient, valent les commandements du Ciel. Il n'en réchappera pas un.

LUCRÈCE, écrasée. — Ah !...

LIONEL. — Ai-je besoin d'ajouter que c'était nécessaire, qu'il fallait aller vite, et que je n'avais pas le choix ?

LUCRÈCE. — C'est abominable.

LIONEL. — Abominable et nécessaire. La nécessité est toujours abominable. Auriez-vous admis que tout ce qui demeurait de sain dans Montemagno — outre ce qui y est entré derrière moi ce matin — se contaminât et pourrît à son tour ? Non, n'est-ce pas ? C'est le cours même des choses. Celui, du moins, que nous avons engendré, mais qui n'en est pas, pour autant, moins redoutable et moins impératif qu'un phénomène naturel. On ne peut plus s'en défendre que par des palliatifs. Car, si l'on n'a pas su prévoir et tarir à la source le mal qui doit en découler, il ne nous reste plus à lutter contre lui qu'avec des moyens d'infortune.

LUCRÈCE. — Même par un autre mal ?

LIONEL. — Même par un autre mal. (Un temps.) Mais il y faut être bien sûr de soi, madame...

LUCRÈCE. — Oui...

LIONEL. — Il ne faut pas que s'y mêle une angoisse d'ordre personnel, comme la mienne, en cet instant, qui me déchire, vous entendez, qui me corrode et m'obsède et m'empêche de me consacrer à ma tâche, qui serait à présent d'apaiser, de guérir. Si j'avais Lorenzo ici, si son sort ne me torturait point, je sais que je rendrais mon peuple maître de sa souffrance. Mais je ne peux vraiment m'attacher à rien d'autre qu'à mon frère. Les êtres qu'on aime vous sont toujours une prison. Pourtant, l'on n'échangerait pas sa geôle contre tous les jardins du Paradis terrestre, contre toutes les avenues de la mer... Pour l'heure, je me laisse envahir par des idées insensées. Je voudrais écarter ces murs — ces murs-ci, oui — les abattre, simplement parce qu'ils me donnent l'impression absurde qu'ils vont m'arrêter de le voir s'il arrive, me retenir de l'entendre s'il m'appelle, ou m'obstruer vers lui le passage si on le ramène blessé.

LUCRÈCE. — Blessé ? Vous croyez qu'il pourrait être blessé ?

LIONEL. — Et que supposez-vous qu'il soit d'autre, pour n'être pas près de moi, plus de cinq heures après la déroute de l'ennemi ?

LUCRÈCE. — Je n'ose plus rien supposer.

LIONEL. — A quoi s'attarderait-il ? A le poursuivre afin d'achever sa défaite, aidé de quelques hommes qui, eux non plus, paraît-il, ne sont pas rentrés de la bataille ? Peut-être, oui. C'est mon seul espoir. Sinon, quoi ? Prisonnier ? Sûrement pas.

LUCRÈCE. — Pourquoi donc ?

LIONEL. — Parce que ces canailles ont eu bien trop à s'occuper d'elles-mêmes pour s'encombrer de prisonniers, fussent-ils de rançon, comme lui. Alors, quoi ? Quoi ? Mort ?

LUCRÈCE. — Ah ! non, Votre Grâce ! Ne dites pas cela !

LIONEL. — Encore ! Toujours les mots ! Pourquoi ne le dirais-je pas, quand cette pensée ne cesse de me poindre ?

LUCRÈCE. — Vous allez lui porter malheur !

LIONEL. — Quoi ? Est-ce que vous déraisonnez ? Qu'est-ce que c'est que ces superstitions grossières dans un être de votre rang ?

LUCRÈCE. — Mais, monseigneur...

LIONEL. — La mort est un risque assez courant de la guerre, il me semble, et qui menace toujours les meilleurs, nous ne le savons que trop. Alors ? (Un temps.) Cependant, si cette guerre-ci, où j'ai commis la faute de me laisser entraîner, a pour conséquence finale, après la ruine et le supplice de ma ville, la mort de mon petit Lorenzo, je jure, oui, je jure de faire de moi-même mon propre justiciable.

LUCRÈCE. — Vous, Votre Altesse ?

LIONEL. — Oui, moi. Et même s'il ne revient que légèrement atteint. Même s'il revient indemne. La justice n'a pas à changer de face selon le destin de nos inclinations personnelles. Et je demeure responsable en tout état de cause. Mais chaque chose en son temps. D'abord, savoir. Savoir. Pourquoi ne me dépêche-t-on plus de courriers, comme je l'ai demandé ? (Il va rapidement vers l'Aragonais, qui passe au fond de la scène.) Fais dire immédiatement au capitaine dei Varanni de prendre trois escadrons de lances, s'il le faut, et de sarcler le champ de bataille, pouce par pouce. J'entends qu'il me tienne au courant des recherches, de quart d'heure en quart d'heure. As-tu compris ? Bien. Va ! (Revenant, plus calme soudain.) Qu'avez-vous ? Vous êtes livide.

LUCRÈCE. — Vous m'avez fait perdre ma confiance.

LIONEL. — Vous tremblez ?

LUCRÈCE. — Oui. Je tremble pour lui, maintenant.

LIONEL, très doucement. — Vous l'avez vu pour la première fois ce matin et déjà vous tremblez pour lui ?

LUCRÈCE. — Pardonnez-moi, Votre Altesse. Je suis épuisée de fatigue, aussi.

LIONEL, il la regarde profondément. — Oui... (Un temps.) C'est moi qui vous prie de me pardonner.

LUCRÈCE. — Et de quoi ?

LIONEL. — Je viens de faire preuve d'un bien grand égoïsme. J'ai aggravé votre appréhension et vos craintes. Je vous ai bouleversée. Ce n'est pas bien. Je m'en accuse.

LUCRÈCE. — Vous me gênez, monseigneur.

LIONEL. — Je ne veux pas que vous me preniez pour un tyran ou pour un frénétique. Je suis généralement un homme, au contraire, qui dose le contenu de ses paroles, qui évalue la portée de ses gestes. C'est là le résultat d'une longue discipline : je sais de quels emportements je puis être capable ! Mais, cette phrase d'un ancien, je l'ai faite mienne, qui disait : « Il faut mesurer l'importance du moindre de nos actes, car le poids d'un petit oiseau qui se pose suffit à déplacer la Terre. » Seulement, aujourd'hui, je vous demande de me comprendre. Je crois que j'ai des excuses.

LUCRÈCE. — Certes.

LIONEL. — Il y a près de vingt ans, madame, voyez-vous, que, moi, j'ai appris à trembler pour Lorenzo. Sans compter ces semaines atroces de séparation pendant lesquelles, à chaque minute, je me suis senti mourir de sa mort, à lui, que je me représentais. (Un temps.) Il est un autre moi-même, plus beau, plus pur, plus achevé que moi. Il est ce que j'aurais désiré d'être, ce que je n'ai pu atteindre qu'en lui, à force de veilles et de soins. Il est mon miroir idéal, concevez-vous cela ? Sans répit, j'ai tendu à ce que rien jamais ne le fêle, à ce que rien même ne le ternisse. J'ai voulu, toujours, que s'y reflète seul ce qui pouvait être grand ou noble en moi et dans le monde. C'est en lui que je confronte l'image que je connais de moi à celle qu'il s'en est formée, et que je modèle l'une sur l'autre. Sans lui, je ne suis rien, car c'est par lui que je me prouve. (Un temps.) Je disais comme vous : trembler pour Lorenzo... Mais je n'ai pas uniquement tremblé pour sa vie ou pour sa santé. Il fallait qu'il devînt un exemple de ce qu'on peut réussir avec une pâte d'homme. Si j'y suis parvenu, c'est après quels tourments !... L'appréhension affreuse que l'âme d'un enfant vous échappe sans cesse !... La tragédie de miser ce qui nous reste d'espoir sur un être qui s'élabore à nos côtés de substances obscures, sur quoi l'on a si peu de prise !... On a bien fait de sanctifier Christophe : le poids de ce qu'il portait a dû lui écraser le cœur.

LUCRÈCE. — Ou le lui dilater.

LIONEL. — Plus tard. Oui. Le bonheur vient ensuite. C'est vrai.

LUCRÈCE. — Comme il y a de la tendresse en vous, monseigneur !... Je ne l'avais pas devinée.

LIONEL. — Ne vous occupez plus de moi, madame. C'est de Lorenzo qu'il faut me parler. J'en ai besoin. Comment était-il ?

LUCRÈCE. — Très doux. Très triste. Très seul. Seul comme un enfant perdu.

LIONEL. — Alors, il est allé vers vous ?

LUCRÈCE. — Peut-être a-t-il senti à quel point j'étais seule aussi. Et plus perdue que lui.

LIONEL. — Ne l'avez-vous pas trouvé trop épuisé par cette longue détresse ?

LUCRÈCE. — Il espérait et désespérait tour à tour.

LIONEL. — Je veux dire : physiquement ?

LUCRÈCE. — Il ne m'a pas semblé. Pourtant, il était très pâle.

LIONEL. — Très pâle ? Ah ! vous auriez dû vous accrocher à lui, l'empêcher d'aller se battre ! Est-ce qu'on se rend au combat dans un pareil état de faiblesse !...

LUCRÈCE. — Je n'ai pas eu cette audace, monseigneur.

LIONEL. — Lui toujours si coloré, il n'avait plus de sang sous la peau !...

LUCRÈCE. — Oh ! si, il rougissait... (Sur un regard de Lionel, embarrassée.) Il rougissait quelquefois lorsqu'il me regardait... ou qu'il avait cessé de parler... Je crois que je rougissais aussi...

LIONEL, souriant. — Comme maintenant ?

LUCRÈCE. — Je ne sais pas pourquoi...

LIONEL, de même. — On se le demande, en effet ! (Silence, de gêne chez Lucrèce, de curiosité et de sympathie chez Lionel. Brusquement.) Il est merveilleux, n'est-ce pas ?

LUCRÈCE. — Oui...

LIONEL. — J'ai le droit d'être fier ? Raison de tout lui consacrer ?

LUCRÈCE. — Cela, il vous le retourne, monseigneur.

LIONEL. — Il vous a parlé de moi ?

LUCRÈCE. — De son amour et de son admiration pour vous. De votre œuvre et de votre caractère.

LIONEL. — Merci. Vous me faites du bien. De quoi vous a-t-il entretenue encore ?

LUCRÈCE. — De ses rêves, qu'il voyait ruinés avec le reste.

LIONEL. — Et puis, un peu de vous, je suppose ?

LUCRÈCE. — Un tout petit peu de moi.

LIONEL. — Et de vous et de lui, ensemble ?

LUCRÈCE, vivement. — Oh ! non, Votre Altesse ! Non !

LIONEL. — Lui, si sensible à toute beauté au monde, fût-elle la plus subtile, la plus secrète, il n'a pas pu ne pas être frappé de la vôtre, qui est rare.

LUCRÈCE. — On m'a enseigné dès l'enfance à ne l'estimer guère, monseigneur. Laissez-moi l'illusion de croire que je vaux un peu davantage.

LIONEL. — J'en suis certain aussi. C'est une raison majeure pour qu'il ait partagé avec vous le trouble de cette rencontre. Mieux que le trouble, dans des circonstances aussi tragiques : sa gravité. Pour qu'elle lui ait peut-être donné à oublier tout le reste, tous les autres, moi-même... (Il s'arrête comme frappé de ce coup, mais il se reprend tout de suite, et souriant.) Non. Pas moi. Cela ne se peut. Si cela se pouvait, j'eusse senti d'emblée qu'il me faudrait vous haïr. Or, j'ai éprouvé de l'amitié pour vous.

LUCRÈCE. — Cela se peut d'autant moins que vous vous trompez, Votre Altesse. Il ne s'est rien produit de ce genre entre nous, je vous le jure.

LIONEL. — Ne jurez pas, petite nonne ! Ne vous mentez pas à vous-même ! Petite nonne qui ne le sera pas toujours...

LUCRÈCE. — Mais, sûrement si, Votre Grâce ! Qu'allez-vous imaginer ?

LIONEL. — A quoi serviraient les cardinaux, fils de pape, s'ils ne pouvaient relever une novice de ses vœux ?...

LUCRÈCE. — Jamais je ne ferai cela...

LIONEL. — Qu'il revienne seulement !... (Un temps.) Ecoutez-moi, madame. J'ai encore quelque chose à vous apprendre. Vous a-t-il dit quelques mots au sujet de sa mère ?

LUCRÈCE. — Oui, monseigneur. Et au sujet aussi de ce chagrin qui fut jadis le vôtre, à cause d'elle. Je n'aurais pas pris sur moi de vous en parler la première.

LIONEL. — Vous a-t-il dit que ce chagrin, comme vous l'appelez, a marqué toute ma vie ?

LUCRÈCE. — Non.

LIONEL. — Il l'a marquée, madame. Et toute la sienne. Et celle de ma ville. Tout est sorti de là. Lorsque j'ai rencontré Isotta da Camerino je n'étais pas l'homme que je suis devenu. J'étais un jeune garçon de dix-huit ans, et j'avais grandi auprès de mon père, dans la terreur qu'il inspirait à tous.

LUCRÈCE. — Je sais.

LIONEL. — Je commandais pour lui une armée de pillage et n'y trouvais rien à redire. Elle, elle avait quinze ans. Orpheline, comme vous. Elle incarna soudain pour moi ce que le monde pouvait m'offrir de plus harmonieux. Ce fut comme un sortilège, comme un enchantement, comme si nous avions bu un philtre...

LUCRÈCE. — Oui...

LIONEL. — A petites journées, je la conduisis à la cour de mon père pour qu'il me permît de l'épouser. Je me rappellerai toujours ce voyage. Elle montait une haquenée blanche et noire, et mon cheval marchait à son amble. Derrière nous retentissaient les fifres. Mon armée ne semblait plus qu'un cortège de noces. Il faisait un mois d'octobre si doux, si tiède que l'été avait l'air de se regretter lui-même et de s'attarder partout, sur les champs, sur les bois, à des adieux sans fin. Ainsi, nous arrivâmes à Montemagno... (Il rêve un court instant, puis :) Je la présentai à mon père. Ce qui se passa au fond de lui, je ne le décelai point, car il parut acquiescer. Mais le soir même de mon retour, il m'envoyait guerroyer de nouveau. Très loin.

LUCRÈCE. — Le soir même !

LIONEL. — On ne résistait pas à ses volontés. Je partis. Pendant des mois. Et, pendant des mois, madame, je restai sans nouvelles. Les courriers que j'expédiais ne revenaient jamais. J'appris plus tard qu'on les jetait dans des culs de basse-fosse, où on les laissait crever. C'était si simple. Enfin, j'envoyai Christofore, qui se dissimula dans la ville et échappa aux espions. Par lui, je sus ce que le mal et l'injustice m'avaient tenu en réserve. Je sus de quelles violences et de quelles ruses mon père avait peu à peu accablé Isotta pour parvenir à ses fins, comment il intercepta ses messages ainsi qu'il supprimait mes courriers, de quels mensonges il usa patiemment sa répugnance, lui affirmant que j'ambitionnais un mariage politique et que je la trahissais, comment il mit à profit sa révolte et son indignation. Je sus l'exil et l'incarcération de ma mère au château de Pesaro. Je sus qu'Isotta portait un enfant... (Un temps.) Je ne l'ai plus revue. Sinon dans ma mémoire qu'elle n'a pas quittée. Et en Lorenzo, qui est son portrait vivant. (Un temps.) Je présume qu'elle mourut de poison... Sa faveur avait suscité des haines d'autant plus féroces qu'elles étaient... légitimes. Et l'on avait dû garder des complicités à la cour... Mais je ne veux pas réveiller ce procès. A quoi bon ? C'est si loin.

LUCRÈCE. — Vous n'avez plus jamais aimé personne ?

LIONEL. — Je vous l'ai dit : je me suis entièrement voué à ce qu'elle me léguait d'elle-même en ce monde : à Lorenzo.

LUCRÈCE. — Il y a pourtant eu d'autres femmes, seigneur, dans votre vie ?

LIONEL. — Non.

LUCRÈCE. — Aucune ?

LIONEL. — Aucune. C'est risible, n'est-ce pas ?

LUCRÈCE. — Non. Non, certes.

LIONEL. — Au demeurant, il n'importe. Si je vous ai fait ces confidences, madame, bien que j'en sois communément peu prodigue, ce n'est pas pour vous apitoyer sur mon compte. Encore moins pour vous en étonner. C'était tout simplement afin d'en arriver à ceci : pour mon malheur, je n'ai pas possédé ce qui m'aurait donné la vraie joie de mes jours. Je suis bien résolu, en revanche, à ne jamais faillir au bonheur de Lorenzo. Alors si, comme je crois l'avoir deviné, c'est vous qui devez être son bonheur, près de moi, avec moi, vous serez le mien aussi. (Elle va pour parler.) Non. Ne dites plus rien. Qu'il revienne seulement !... (Un temps. Ils se regardent. Entre rapidement Christofore, par le fond.) Qu'est-ce que c'est ? Ah ! Christofore... Eh bien ?

CHRISTOFORE. — J'ai fait ce que tu m'as dit, seigneur.

LIONEL, sourdement. — Tout ?

CHRISTOFORE. — On allume les bûchers. (Un temps.) Ils sont nombreux.

LIONEL. — Ah ! (Un temps.) Les meubles, les vêtements, les bijoux personnels ?

CHRISTOFORE. — On les y a portés.

LIONEL. — Tes hommes ne pilleront pas ?

CHRISTOFORE. — Ils sont prévenus de ce qu'il leur en coûterait. Du reste, on les surveille.

LIONEL. — Bien. Tu as laissé des troupes ?

CHRISTOFORE. — Oui. Mais c'était inutile.

LIONEL. — Pourquoi ?

CHRISTOFORE. — Hors les soldats, il n'y a pas âme qui vive aux alentours des bûchers.

LIONEL. — Quoi ! Pas un parent ? Pas un ami ? Pas un curieux ?

CHRISTOFORE. — Non.

LUCRÈCE. — Pas un prêtre ?

CHRISTOFORE. — Les prêtres sont aux églises. J'ai demandé des messes.

LIONEL. — Et les autres ? Où sont tous les autres? Dans les églises aussi ?

CHRISTOFORE. — Quelques-uns seulement. Des femmes. Très peu.

LIONEL. — Alors, où ?

CHRISTOFORE. — Dans les rues. Sur les places. Au seuil des portes, des échoppes. Debout, appuyés aux façades. Assis par terre. Seuls, ou par petits groupes de trois, de quatre. Figés. Silencieux. Un silence... Excuse-moi, maître... tu me connais... je ne m'impressionne pas facilement... Un silence... effrayant !

LIONEL. — Oui... Je sais.

CHRISTOFORE. — Quand l'eau a été rendue, ils ont bu avec avidité... Certains même en sont morts. Ils ont mangé. Par endroits, on a commencé à chanter des cantiques. Cela n'a pas duré... Tout d'un coup, ils se sont tus.

LIONEL, à mi-voix. — Ils avaient appris l'ordre...

CHRISTOFORE. — Non. Avant. Bien avant.

LIONEL. — Avant ?

CHRISTOFORE. — C'est ce qu'il y a d'étrange. C'est ce qui m'a saisi tout de suite. Et, quand j'ai expliqué ta décision, quand j'ai dit qu'on sorte des maisons, qu'on s'en écarte, leurs yeux se sont comme pétrifiés, mais leurs lèvres sont restées muettes. Ils n'ont pas poussé un cri. Ils n'ont pas proféré une plainte. Ils se sont éloignés... comme ça. Il y en a qui ont titubé un peu. C'est tout. Maintenant, ils sont immobiles. On dirait qu'ils font corps avec les pierres, et qu'ils attendent.

LIONEL. — Qu'ils attendent quoi ?

LUCRÈCE. — Lorenzo ?

CHRISTOFORE. — Je ne crois pas, bien qu'on l'aime beaucoup. Non. C'est autre chose. Mais je n'ai pas pu le découvrir. Peut-être qu'ils ne le connaissent pas eux-mêmes. Si on les interroge, ils se contentent de hocher la tête. Et puis ils se détournent. On dirait... on dirait... qu'ils attendent une chose... qui leur manque... pour revivre !...

LIONEL. — Oui... C'est cela... (A Lucrèce :) Je vous le disais tout à l'heure.

CHRISTOFORE. — Et que... pourtant... ils savent d'avance qu'elle ne viendra pas, qu'elle ne *pourra* pas venir...

LIONEL. — Il faudra bien, cependant. Dussé-je l'inventer !

CHRISTOFORE. — Et leur visage...

LIONEL. — Oui ?

CHRISTOFORE. — Leur visage... dans ce... silence !... Leur visage... qui exprime cela justement... et qui... a l'air... d'être le même... pour tous ! Tu comprends, maître ? Est-ce que tu comprends ? Un visage qui est devenu le même pour tous les habitants de la ville, tellement qu'on ne les distingue plus les uns des autres, qu'on ne les reconnaît plus ! Cela... Ne m'en veuille pas de te le redire... Cela... fait peur.

LIONEL. — Non, Christofore. Cela fait mal.

Entre, venant du palais, Madonna Bianca.

MADONNA BIANCA. — Ah ! Lionel, vous êtes là !

LIONEL. — Oui, mère. Qu'y a-t-il ?

MADONNA BIANCA. — Je vous cherche partout.

LIONEL. — Vous avez reçu de mauvaises nouvelles ?

MADONNA BIANCA. — Non. Pas précisément mauvaises. Mais...

LIONEL, brutal. — Pourquoi hésitez-vous ? Il s'agit de Lorenzo ? Parlez ! Allons, parlez, madame ! Qu'avez-vous appris de Lorenzo que vous hésitiez à me dire ?

MADONNA BIANCA. — Que vous êtes violent, mon fils !

LIONEL. — Laissons là mon caractère, voulez-vous !

MADONNA BIANCA. — Il ne s'agit pas de Lorenzo.

LIONEL. — Vous ne m'abusez point ?

MADONNA BIANCA. — Je vous l'affirme.

LIONEL. — Ah !... Bien !... Vous m'avez brusquement... (à voix basse.) ... écartelé !... (Léger temps.) Il est vrai que j'aurais dû vous mieux considérer. S'il était arrivé malheur à Lorenzo, vous n'auriez pas pu déguiser un certain petit air de vous que je connais si bien.

MADONNA BIANCA. — De quoi parlez-vous ?

LIONEL. — Celui que vous avez eu, tenez ! quand vous avez obtenu de moi que j'entre dans cette guerre.

MADONNA BIANCA. — Je ne vous entends pas.

LIONEL. — Un petit air de triomphe.

MADONNA BIANCA. — Si vous continuez sur ce ton, Lionel, je quitterai la place. Je n'ai aucune envie de recommencer à me disputer avec vous au sujet du Bâtard.

LIONEL, comme s'il avait mal entendu. — Du Bâ-tard ?

MADONNA BIANCA. — Oui.

LIONEL, furieux. — Lorenzo s'appelle Lorenzo. Il est prince de Camerino. Donnez-lui de son prénom ou de son titre, à votre choix. Mais pas : le Bâtard, vous entendez ? Pas : le Bâtard !

MADONNA BIANCA. — Le peuple ne le désigne pas autrement. C'est son surnom.

LIONEL. — Dans la bouche de mon peuple, ce n'est, en effet, rien d'autre qu'un surnom. Pas dans la vôtre.

MADONNA BIANCA. — Excusez-moi. J'avais un peu perdu de vue votre délicatesse à cet égard.

LIONEL. — Vous m'étonnez, car vous avez une mémoire implacable. C'est sur elle que je compte désormais pour que vous veuilliez bien ne plus jamais cesser d'y prendre garde.

Un temps.

LUCRÈCE, gênée par l'âpreté de la discussion. — Permettez-moi de me retirer, Votre Altesse.

LIONEL. — Non. Restez. Vous n'êtes pas de trop.

Un temps.

MADONNA BIANCA. — Me laisserez-vous enfin vous dire ce qui m'amène ici, et causer avec vous comme s'il n'y avait pas que Lorenzo dans le monde ?

LIONEL. — Il y a *d'abord* Lorenzo.

MADONNA BIANCA, exaspérée. — C'est entendu ! (Un temps. Autre ton.) Mais il y a également votre ville, qui est pour le moins aussi intéressante que lui, et dont il serait temps que vous vous avisiez. Vous a-t-on mis au courant de ce qui s'y passait ?

LIONEL. — Christofore, oui. A l'instant.

MADONNA BIANCA. — Vous a-t-il rapporté que la population ne se conduit pas ainsi qu'elle le devrait?

LIONEL. — Pourquoi ? Que fait-elle ?

MADONNA BIANCA. — Rien, justement ! Elle est triste.

LIONEL. — Eh bien ?

MADONNA BIANCA. — C'est anormal.

LIONEL. — Je ne trouve pas.

MADONNA BIANCA. — C'est suspect.

LIONEL. — Mais non.

MADONNA BIANCA, s'exclamant. — Une ville délivrée !

LIONEL. — Pas encore.

MADONNA BIANCA. — Quoi ?

LIONEL. — Vous comprendrez plus tard.

MADONNA BIANCA. — Les premières manifestations de joie...

LIONEL. — Pitoyables !

MADONNA BIANCA. — Pitoyables, d'ailleurs, comme vous dites ! ont cessé brusquement...

LIONEL. — Oui.

MADONNA BIANCA. — Les gens, au lieu de chanter et de rire, de mettre en perce sur les places vos barriques de vin, de danser aux carrefours dans leurs habits de fête, de suspendre aux fenêtres leurs tapis ou leurs tissus de couleur, après avoir paru d'abord comme saisis d'hébétude, s'en vont à présent de porte en porte, tiennent des conciliabules insolites, forment des groupes, y parlent à voix basse, se taisent quand un soldat s'approche, refusent de répondre quand il les questionne et se dispersent quand il a le mauvais goût d'insister. Savez-vous bien ce que cela présage ?

LIONEL. — Je le saurai bientôt.

MADONNA BIANCA. — En effet, car je vais vous le dire, si vous ne le soupçonnez point. Vous avez pris une mesure extrême...

LIONEL. — Indispensable.

MADONNA BIANCA. — Certes. Et dont je vous félicite hautement...

LIONEL. — De grâce !

MADONNA BIANCA. — Je l'aurais d'ailleurs prise moi-même depuis longtemps déjà, et entre beaucoup d'autres, si vous aviez seulement songé à me laisser quelque pouvoir ici, en votre absence...

LIONEL. — Je n'en doute pas une seconde.

MADONNA BIANCA. — Et nous n'en serions pas là.

LIONEL. — C'est exact. Nous serions aux mains des Milanais.

MADONNA BIANCA. — Comment ?

LIONEL. — Vous auriez pactisé avec eux dès le début du siège.

MADONNA BIANCA. — Moi ?

LIONEL. — Ce que vous avez essayé de faire, malgré tout. Poussée, une fois de plus, par votre ami le cardinal Jérôme, qui, une fois de plus, ne songeait qu'à tirer du jeu l'épingle du Saint-Siège, c'est-à-dire la sienne, c'est-à-dire la vôtre.

MADONNA BIANCA. — Je ne m'abaisserai pas à réfuter une calomnie pareille.

LIONEL. — Et ce sera fort bien fait. Car j'ai reçu à temps sur vos agissements des informations singulières, qui m'ont permis de les déjouer : vous avez pu vous en apercevoir ! (Un temps.) Si Montemagno a résisté d'aussi brave façon, si Montemagno a tenu le temps qu'il me fallait, nous ne le devons à personne d'autre qu'à Lorenzo.

MADONNA BIANCA. — Nous y voilà derechef !

LIONEL. — A qui la faute ? (Un silence.) Passons ! Où vouliez-vous en venir ?

MADONNA BIANCA. — A ceci. De toute évidence, la ville n'accepte pas le sacrifice supplémentaire que vous lui avez imposé. Elle n'en a pas discerné le mobile ni le but. Elle n'y a vu, à tort, qu'une boucherie inutile et, qui sait ? peut-être une offense aux desseins mêmes de Dieu. Elle l'a d'abord subi avec passivité. Maintenant, elle s'en révolte. En bref, tout, dans ces manigances, transpire un émeute prochaine, sinon la sédition.

LIONEL. — Vous n'y êtes pas. Christofore a noté que l'attitude de la ville est antérieure à mes ordres.

MADONNA BIANCA. — Il en est sûr ?

CHRISTOFORE. — J'en ai été frappé, madame.

MADONNA BIANCA. — Dans ce cas, c'est encore plus grave.

LIONEL. — Là, vous avez raison. C'est très grave, en effet. Mais pas comme vous l'entendez. Cela serre le cœur, voilà tout.

MADONNA BIANCA. — Le cœur ? A quoi rêvez-vous ?

LIONEL. — Pardon. J'oubliais que ce mot vous demeure lettre morte.

MADONNA BIANCA. — Lorsqu'on en abuse, sûrement. Et je vois que cela se gagne, car votre frère aussi a perpétuellement son cœur sur la main. Le résultat en est qu'on a perdu l'habitude de la rigueur, ici. En cinq mois de siège, on n'a pas prononcé une seule condamnation, on n'a pas fait un exemple...

LIONEL. — N'en appelez pas tant au bras de ma justice, madame ! Il s'abattra assez tôt où vous ne l'attendez guère.

MADONNA BIANCA. — Qu'est-ce que cela signifie ?

LIONEL. — Rassurez-vous. Vous n'êtes pas en cause. Son Eminence non plus.

MADONNA BIANCA. — J'ignore donc à quoi vous faites allusion, et cela vous regarde. Mais ce que je sais, en tout cas, c'est que si vous voulez que votre fief vous demeure, il faut y rétablir sur l'heure la discipline. Pour commencer, puisque votre peuple refuse de se réjouir comme il en a le devoir, remettez-le sans tarder au travail, de gré ou de force. Sinon...

LIONEL. — Comme c'est simple ! Vous croyez-vous encore au temps de mon père ?

MADONNA BIANCA. — Plût à Dieu ! car je n'ai jamais approuvé vos méthodes. Votre père, en dépit du tort qu'il nous a causé et qui, du reste, n'est pas ici en question, possédait un sens politique plus délié que le vôtre.

LIONEL. — Plus délié du bien, je vous le concède.

MADONNA BIANCA. — Le bien, en politique, consiste à mettre les épaules d'autrui à niveau et à s'élever dessus.

LIONEL. — Non.

MADONNA BIANCA. — C'est ce qu'a fait votre père, grâce à qui vous régnez. Et je l'y ai aidé, car il ne dédaignait pas, *lui*, de prendre mon conseil et de le suivre.

Un temps.

LIONEL. — Je regrette, madame ma mère. Mais, *moi*, je n'ai pas confiance en vous.

Entre, par le palais, le cardinal Jérôme.

LE CARDINAL. — Madonna Bianca vous a-t-elle fait part de nos mauvais pressentiments, monseigneur ?

MADONNA BIANCA. — Il les récuse.

LE CARDINAL. — Hélas ! j'eusse été bien heureux de vous rendre les armes, Votre Altesse...

LIONEL. — Mais ?...

LE CARDINAL. — Mais... l'archidiacre de la cathédrale me quitte à la minute. Sans que rien pût le laisser prévoir, une foule, indistinctement composée de peuple gras et menu, a envahi le sanctuaire, exigé qu'on lui remît les reliques de Saint Jacques. Comme on les lui refusait, elle a forcé la porte du Trésor et s'est emparé de la châsse.

CHRISTOFORE, se signant — Les reliques de Saint Jacques !...

Tous l'imitent successivement, sauf Lionel.

LE CARDINAL, qui se signe le dernier. — Oui.

LIONEL. — Dans quelle intention ?

LE CARDINAL. — On ne sait. Les reliques ne sont jamais sorties de l'église. Même pour les processions. D'ailleurs, il ne s'agit pas de procession. Depuis un grand moment déjà, on vide les maisons, on entasse sur des tombereaux, sur des fardiers, sur des civières, et jusque dans des hottes tout ce qui est transportable. Pour aller plus vite, il en est qui jettent leurs effets des fenêtres. Des vieillards, des infirmes, qui ne sortaient plus de leur chambre ou de leur grabat, sont maintenant dans les rues et retrouvent des forces pour pousser au charroi.

LIONEL. — Ce ne sont pas là des symptômes d'émeute.

MADONNA BIANCA. — Non. Ce sont des symptômes d'exode.

LIONEL. — D'exode ?

LUCRÈCE. — D'exode !...

MADONNA BIANCA. — Voyez-vous pas qu'ils n'agiraient pas autrement s'ils avaient résolu de déserter la place devant un ennemi ?

LIONEL. — Mais quel ennemi ?... (Réfléchissant.) A moins... oui... c'est cela... Tout décidément le confirme... A moins que ce ne soit celui qu'ils portent au dedans d'eux-mêmes et dont ils n'ont pas discerné que je suis seul à les pouvoir sauver. Aussi.

LE CARDINAL. — Que voulez-vous dire, Votre Grâce ?

LIONEL. — Je veux dire...

Il est interrompu par l'Aragonais qui entre rapidement par le fond.

L'ARAGONAIS. — Monseigneur ! Monseigneur !... La ville, Votre Altesse... le peuple... tout le peuple...

LIONEL. — Oui ? Eh bien ?

L'ARAGONAIS. — Se masse devant le palais... sur la place...

MADONNA BIANCA. — Faites donner vos arquebuses ! Il n'y a plus une seconde à perdre.

LIONEL, à sa mère, violemment. — Je vous en prie, madame ! (A l'Aragonais :) Ils sont armés ?

L'ARAGONAIS. — Non, Votre Seigneurie.

LIONEL. — Hostiles ?

L'ARAGONAIS. — Oh ! non, Votre Seigneurie. Ils sont à genoux.

LUCRÈCE. — A genoux ?

MADONNA BIANCA. — Qu'est-ce qu'il chante, celui-là ?

L'ARAGONAIS. — Oui. Tous à genoux et tête nue.

LIONEL. — Pourquoi ? Que demandent-ils ?

L'ARAGONAIS. — Ils demandent votre bénédiction, seigneur, avant de s'en aller.

LE CARDINAL. — Ils veulent s'en aller ? Où cela ?

L'ARAGONAIS. — Ils ne savent. Ils veulent s'en aller. Rien d'autre.

LIONEL. — Abandonner Montemagno ?

L'ARAGONAIS. — Oui.

MADONNA BIANCA. — Ils sont fous ? (A Lionel :) Me croirez-vous désormais !

LIONEL. — Et vous-même, désirez-vous toujours que je fasse arquebuser un peuple de suppliants ?

MADONNA BIANCA. — Quelques bons coups de verges y suffiront, je pense. (Lionel hausse les épaules.) Avec votre bénédiction, bien sûr ! Puisqu'ils y tiennent !

LE CARDINAL. — Je puis y ajouter la mienne.

LIONEL, avec un dédain supérieur. — Je n'ai pas l'impression que nous soyons beaucoup plus dignes l'un que l'autre de ce qu'ils sollicitent ainsi, Votre Grandeur.

MADONNA BIANCA. — Où allez-vous ?

LIONEL. — Je vais leur parler, d'abord. Pour m'assurer de ce que je crois déjà savoir. Je déciderai ensuite. Suis-moi, Christofore.

MADONNA BIANCA, avec mépris. — Leur parler !

Lionel se dirige vers le fond lorsque, soudain, entre Lorenzo, en courant.

LORENZO. — Lionel !...

LIONEL, dans un soupir de joie et de délivrance. — Ah !...

LUCRÈCE. — Lorenzo !

Les deux frères s'étreignent, longuement. Puis Lionel éloigne un peu Lorenzo de lui, sans le lâcher, le tenant aux épaules à bout de bras, le regarde. Puis il le serre de nouveau contre sa poitrine.

LIONEL. — Toi !... (Il lui prend la tête entre les deux mains, le regarde encore.) C'est vrai que tu es pâle...

Lorenzo se dégage doucement, met un genou à terre, puis, inclinant le front sur la main de Lionel :

LORENZO. — Accordez-moi merci de ce retard, mon frère. J'en ai souffert autant que vous.

LIONEL. — Ce n'est plus rien. Tu es là.

LORENZO. — Nous nous sommes laissé entraîner à poursuivre l'ennemi un peu loin.

LIONEL. — Je le pensais. Relève-toi.

LORENZO. — En rentrant par la porte de l'Ouest, j'ai découvert mon vieux Gregorio, le fossoyeur, vous vous le rappelez ? qui gisait sur le sol parmi d'autres

blessés, frappé à mort d'une flèche. J'ai voulu l'assister dans ses derniers moments et lui fermer les yeux. Il m'aimait bien.

LIONEL. — Relève-toi, voyons !

LORENZO, se redressant. — Et puis, j'ai pénétré dans la ville et je me suis heurté à cette démence collective qui s'en est comme saisie, et dont vous êtes informé, n'est-ce pas ?

LIONEL. — Nous allons l'en guérir.

LORENZO. — Il n'est que vous pour y réussir. Pour moi, j'en désespère. Car j'ai tout essayé. En vain. Tout promis. De guerre lasse j'ai pris sur moi de disposer une partie des troupes autour de l'enceinte. Nul n'a le droit de sortir sans un sauf-conduit de votre main.

LIONEL, à sa mère. — Vous voici un peu rassurée, j'imagine ?

MADONNA BIANCA. — Oui. (A LORENZO :) Vous avez excellemment agi.

LORENZO. — Vous me comblez, madame. Mais je ne le mérite point. (A LIONEL :) C'est alors qu'ils se sont tous rassemblés, là, devant le château. J'en ai pris deux ou trois au hasard et les ai amenés. Peut-être leur arracherez-vous quelques explications.

LIONEL, à CHRISTOFORE. — Va les chercher.

CHRISTOFORE sort.

LORENZO. — Ce ne sont point ces âmes-là que j'espérais de vous rendre.

LIONEL. — Tu n'y es pour rien.

LORENZO, au Cardinal. — Je m'excuse de ne vous avoir pas salué dès l'abord, Votre Grandeur. (A MADONNA BIANCA :) Ainsi que vous, madame.

LE CARDINAL. — Nous sommes heureux de vous revoir enfin, mon jeune seigneur. (A MADONNA BIANCA :) N'est-il pas vrai ?

MADONNA BIANCA. — Très heureux.

LORENZO, ironie très discrète. — J'en suis certain. (Il aperçoit Lucrèce. Il va vers elle, lui prend la main, qu'il presse contre lui.) Je vous retrouve aussi, madame.

LUCRÈCE. — Votre absence nous a fait bien du mal, monseigneur.

LORENZO. — Oubliez-le, je vous prie.

Poussés par Christofore, entrent timidement Maria Calderini, la Femme, Rafaëla, la Petite Fille, qu'on a vues au premier acte, et Braccio Petrucci, le cardeur de laine. Dès qu'ils se trouvent en présence de Lionel, ils se laissent tomber à genoux.

LIONEL, allant vers eux. — Ne restez pas ainsi. (Il les relève.) Je vous reconnais très bien. Toi, tu es Braccio Petrucci, le cardeur de laine, près le Marché-aux-Herbes.

LE CARDEUR DE LAINE. — Oui, Altesse.

LIONEL. — Il me souvient qu'un jour on construisit devant ta cahute une haute bâtisse qui t'enlevait l'air et la lumière. J'ai jugé qu'on n'en avait pas le droit et je l'ai fait abattre.

LE CARDEUR DE LAINE. — Oui, Altesse. C'est la maison où sont nés tous les miens. (A voix plus basse :) Où ils sont morts, maintenant. A ce moment-là je n'aurais pu vivre ailleurs.

LIONEL. — Cela t'honore. (A la Femme :) Toi, j'ai oublié ton nom, mais tu es la femme du forgeron que j'ai établi de mes deniers parce qu'il était un adroit compagnon, et aussi parce que tes parents estimaient qu'il était trop pauvre pour toi.

LA FEMME. — Oui, monseigneur.

LIONEL, à la Petite Fille. — Et toi... Mais oui !... tu es la petite Rafaëla... Comme tu as grandi !... Ton père est mon ami. Autrefois, de concert, nous déchiffrions les manuscrits anciens qu'on m'achetait à Byzance. Je t'apportais des poupées. Où sont tes parents ?

LA PETITE FILLE. — Ils sont morts du mal noir.

LIONEL, frappé. — Ah ! (Un temps.) Pourquoi te peins-tu ainsi les yeux et les lèvres ? Tu n'as pas l'âge encore. Ce n'est pas bien.

MADONNA BIANCA, méchamment. — Elle a fait la vie avec les soldats pendant le siège. C'est une fille perdue.

LIONEL, à Lorenzo. — Tu as consenti à cela, Lorenzo ?

LORENZO. — Hélas ! je l'ai ignoré, mon frère.

LIONEL, tristement. — Les enfants... Les enfants eux-mêmes... (Un temps. Brusquement :) Pourquoi voulez-vous partir ? (Silence.) Vous avez supporté toutes les souffrances et tout le désespoir quand il n'y avait autour de vous que les souffrances et que le désespoir. Et c'est maintenant, lorsque l'espoir renaît, lorsque les souffrances s'apaisent, que vous avez peur ? De quoi ? Qui vous fait fuir, ainsi ? Est-ce moi ? Est-ce parce que j'ai sacrifié — pour vous sauvegarder — des malades condamnés à mourir tôt ou tard ? On m'affirme que non. Alors ? (Silence.) Allons ! répondez-moi. Toi, Braccio. Toi qui ne voulais même pas quitter ta pauvre maison. Tu sais bien qu'on peut toujours tout me dire et que je m'efforce toujours de comprendre, au delà même de ce que l'on me dit. (Silence.) Aie confiance. Tu n'as rien à craindre de personne ici. Je te le jure.

LE CARDEUR DE LAINE. — C'est... difficile... C'est... difficile... Ça m'a pris tout d'un coup. Je regardais mes écheveaux... Je me suis assis devant... Et puis là, tout d'un coup, j'ai senti que je n'y tiendrais plus... Et les autres, vous voyez, ça les a pris comme moi... Je ne sais pas ce qu'ils ont pensé, eux, les autres... ni ce qu'ils pensent encore à présent... Mais, moi, j'ai senti qu'il manquait quelque chose... quelque chose qui était ici... avant... qui est parti... et qu'on ne remplacera plus... plus jamais... Ç'a été... terrible. (Un temps.) On en a trop supporté, aussi !... Non, ce n'est pas ça... Ce qui est affreux, c'est qu'on l'a supporté... c'est que nous sommes encore là... que je suis là, moi qui vous parle... Les idées que j'ai eues, monseigneur !... Les choses que j'ai faites, en secret !... Les sentiments qui m'ont mené !... (A voix plus basse :) ... Ce qu'on a découvert qu'on était... sans s'en douter !... qu'on serait encore, si on restait !... (Un temps.) Les autres, ceux que le mal noir a enlevés, ils n'ont pas supporté. Ils n'ont pas voulu, ou ils n'ont pas pu. Ils sont morts parce qu'ils méritaient de vivre. Nous, on n'était pas assez purs, vous comprenez. Alors, il y a des morceaux de nous qui se sont entendus avec la saleté... ou qui y ont consenti. Maintenant, on en a l'habitude. On est comme une coquille. Ça a l'air rugueux et solide. Mais il y a le ver dedans. Il a tout dévoré. On nous a fait mourir là-dedans. On n'a plus de force pour Montemagno.

LA FEMME, avec âpreté. — Moi, ce n'est pas ça. Moi, ce n'est pas ça, mais ça revient au même. Moi, c'est parce que vous deviez sauver mon mari. Au moment de votre retour, un soldat est tombé devant nous, du mal noir. Il fallait que ce fût le dernier. C'était une chose convenue. Comme un pacte. C'était Montemagno qui le criait par ma bouche : le dernier ! le dernier !... Et puis, mon homme a rendu le souffle. Vous l'auriez fait égorger, encore ! J'aurais hurlé comme une bête. Mais je crois que j'aurais compris. Là, non. Il est mort de lui-même. D'abord, je n'ai pas voulu y croire. Je me suis étendue contre lui, pour le réchauffer. Je lui ai crié, crié, que vous étiez là, que la vie était là de nouveau. Il était mort. Et pas comme le dit celui-ci, pas de l'intérieur seulement. Il était mort tout entier. Alors, quoi ? La ville a menti. Je n'ai plus rien de commun avec elle. Je n'ai plus rien à y faire. Je n'ai plus rien.

LA PETITE FILLE. — Ils sont morts, tous ceux qui allaient avec moi. Vous comprenez ? Ils disparaissaient. Je ne les revoyais plus. C'est ça que j'aimais. Parce que j'en avais horreur. Quand j'en prenais un de plus, j'espérais toujours qu'il serait différent, qu'il me dirait : « Au lieu de *ça*, on va se promener tous les deux comme des amis et je te ferai ton cadeau quand même. » Jamais un seul ne me l'a dit. Jamais. Je me disais aussi : quand ils seront tous morts, quand il n'y en aura plus, alors ce sera fini pour moi, je me reposerai. Et voilà maintenant qu'il n'y aura plus que des vivants ! qu'il n'y aura plus de fin ! Je ne peux plus. Je suis trop petite.

Un silence.

MADONNA BIANCA. — Allons ! C'est moins sérieux que je ne le craignais !

LORENZO. — Vous trouvez, madame ?

MADONNA BIANCA. — Oui. Les verges à ceux de la place, pour l'exemple, au hasard. Quant à ceux-ci, qu'on enferme la folle et la petite salope, et qu'on renvoie le nigaud à ses laines après quelques volées d'étrivières.

Un silence.

LIONEL. — Vous n'avez pas honte ?

MADONNA BIANCA. — Comment ?

LIONEL. — Je vous dis : est-ce que vous n'avez pas honte ? (Un temps.) L'âme de ces malheureux, l'âme de mon pauvre peuple, est malade, malade à crier, malade à se damner, et vous voulez qu'on la soigne avec un fouet ?

Tout le monde ici a compris. Lorenzo, bien sûr. Cette jeune fille. Christofore. Le Ciel me pardonne ! Le cardinal lui-même a compris, s'il n'en est guère troublé. Et vous seule...

Mais qu'avez-vous donc dans le sang ? Comment pouvons-nous avoir le même dans les veines ?

Faudra-t-il que, pour vous seule, j'explique ce qui est aussi clair et cruel qu'une épée nue ? N'avez-vous pas senti, là, à la seconde, que la guerre n'était pas terminée ; qu'elle persiste et plus dure ; que ces gens, qui continuent comme je vous le disais tout à l'heure, de se battre contre eux-mêmes, sont innocents, que mon peuple est innocent? Seulement, voilà ! madame : ils ont usé toutes leurs forces de résistance contre les flèches, les boulets, les assauts, la misère, l'infection : tout ce qui les attaquait du dehors. Ils n'ont eu ni l'énergie ni le temps de se défendre contre le mal qui les attaquait du dedans. D'ailleurs, l'eussent-ils voulu, qu'ils ne l'auraient pas pu. Pour vous, le vainqueur arrive, n'est-ce pas ? écrase l'assiégeant, alors on oublie les morts, les torturés, la vie recommence et on se remet à chanter. Voilà ce que c'est, pour vous, une guerre !

Madonna Bianca va pour parler.

Ne m'interrompez pas, Mort-Dieu ! Vous en appeliez à la discipline. Elle emporte hiérarchie. J'entends qu'on se taise quand je parle et qu'on obéisse quand je commande. Même vous. Et qu'il vous souvienne que mes colères sont assez redoutables. Ne m'y faites pas entrer ! Je ne suis pas un saint.

Lorenzo pose sa main sur le bras de son frère. Lionel se calme aussitôt.

Oui... (Un temps.) Pour moi aussi, c'est difficile. Moi, la guerre, madame, je la hais. Elle est la forme la plus monstrueuse de l'iniquité de Dieu. (Mouvement du cardinal.) Du péché originel de Dieu, monsieur le cardinal, dont on se garde bien de nous parler jamais.

La guerre ! Depuis vingt ans, j'apprends à mon peuple à en mépriser d'avance les avantages toujours illusoires. Je lui ai enseigné qu'une tuerie ne trouve son excuse que lorsqu'on se défend. Et il s'en est trouvé transformé.

Or, j'ai déclaré cette guerre. Et puisque c'est ici un abcès que l'on vide. Puisque c'est un procès et qu'il doit avoir des témoins. Puisque nous sommes au cœur d'une confession publique, il faut que je vous y mêle, Madame, et vous, Votre Eminence.

LE CARDINAL. — Nous, monseigneur ?

LIONEL. — Cette guerre, je l'ai déclarée *à votre instigation*. Pour m'amener à vos voies, qui sont tortueuses, vous avez eu le front de vous servir de mon idéal de justice. Vous vous êtes servi de mon respect — religieux ! — des droits de chacun, que je mets au-dessus de tout. Vous m'avez remontré qu'il n'était pas digne de moi de laisser dépouiller de ses biens le jeune prince orphelin de Faënza, un enfant de huit ans, sur qui s'était jetée la vipère milanaise. Vous m'avez diaboliquement tenté en me passant aux doigts les gants d'un redresseur de torts. Vous m'avez cloué devant les yeux un miroir truqué où je me suis vu en chevalier errant, en Saint Michel Archange.

Ridicule ! Et odieux !

Et pourquoi ces manœuvres ? Dans quel but ? Le plus sordide. Celui de mettre la main sur la principauté de Faënza au bénéfice du Pape — en fait, à votre bénéfice, monsieur le cardinal, car vous en convoitiez la tutelle.

MADONNA BIANCA. — En avez-vous terminé ?

LIONEL. — Pas encore.

Le plus tragique de l'affaire n'est pas dans vos intrigues. Car j'en ai l'habitude. Le plus tragique est que je les avais percées à jour dès le début et que j'en ai repoussé au fond de moi la pensée, que j'en ai négligé plus ou moins volontairement les conséquences, que j'ai accepté — moi ! — de les farder aux couleurs que vous aviez choisies et que je les ai présentées sous ce masque à mon peuple.

C'est un atroce abus de confiance.

On prétend que nos actes nous suivent. C'est une erreur. Ils nous précèdent, et l'avenir nous ressemble.

Le peuple m'a épaulé dans un élan de foi qu'il ne m'a jamais marchandé. Mais le trouble s'est emparé de lui. (La main sur l'épaule du Cardeur de laine.) Il l'a très bien dit, ce vieux bonhomme. Il a senti d'abord qu'il ne méritait pas ses souffrances. Alors il s'est conduit de façon à les mériter. Il m'a rejoint, sans le savoir. C'est logique. Mais, ce faisant, et comme tout cela lui demeurait obscur, il a perdu sa raison de vivre. Alors, maintenant, il s'accuse, le malheureux. Il se veut coupable. Il cherche à expier une faute dont il n'est pas responsable. Et ils sont tous comme lui.

Il n'y a qu'un coupable.

C'est moi.

Et je vais me punir.

LORENZO. — Vous, mon frère ? Jamais.

LIONEL. — Si, Lorenzo.

LORENZO. — S'il faut punir quelqu'un ici, frappez-moi. Vous m'avez remis en dépôt un Montemagno intact, corps et âme.

LIONEL. — Je viens de te prouver le contraire.

LORENZO. — Si l'âme s'est pourrie, c'est ma faute.

LIONEL. — Non.

LORENZO. — Vous l'avez bien senti tout à l'heure, à propos de cette enfant. Je n'ai pas fait ce qu'il eût fallu faire. Je n'ai pas fait ce que vous auriez fait à ma place. Je ne me suis pas montré à la hauteur de ma tâche. Et encore moins à la vôtre.

LIONEL. — Il n'y a qu'un coupable, Lorenzo. Et ce coupable, c'est moi. Et je vais me punir. La loi de Montemagno est formelle : « Quiconque a compromis le salut de la ville, en tout ou en partie, aura le poing gauche tranché. »

LUCRÈCE, épouvantée. — Ah !

LORENZO. — Qu'est-ce que vous dites ?

MADONNA BIANCA. — Orgueil ! Orgueil !

LIONEL. — C'est le nom qu'on donne à la conscience.

MADONNA BIANCA. — Orgueil, toujours ! Et rien que de l'orgueil !

LIONEL. — Si vous saviez comme je suis humble en ce moment...

MADONNA BIANCA. — Vous y mettez votre gloire ! Je ne supporterai pas plus longtemps une crise de démence pareille. Allez-vous le laisser aller à cette frénésie ? Vous, Jérôme ?

LE CARDINAL. — Madame...

MADONNA BIANCA, sortant. — Ah ! vous êtes tous des lâches !

LE CARDINAL, qui va pour la suivre. — Madame...

LIONEL, violemment, au Cardinal. — Non. Laissez-la. Restez. Soyez un homme et soyez un prêtre, pour une fois. A ce double titre, vous pouvez assister à une exécution, il me semble.

LORENZO. — Personne n'y assistera, Lionel, car je saurai bien vous protéger de vous-même. Moi, je ne suis pas un lâche.

LIONEL. — J'ai prononcé, Lorenzo. Et tu t'inclineras comme les autres. — Christofore, c'est à toi que je me livre.

CHRISTOFORE. — Par pitié, monseigneur !

LIONEL. — Permettras-tu au bourreau de toucher à ton maître, mon vieux frère d'armes ?

CHRISTOFORE. — Non.

LIONEL. — Alors ?

LORENZO. — Je ne veux, je ne puis me dresser contre votre autorité, mon frère. Mais, si vous faites cela, je me tuerai. (Lucrèce tombe d'une masse, sur le sol, évanouie. Lorenzo, se précipitant vers elle :) Lucrèce !...

Un temps.

LIONEL, regardant Lorenzo et Lucrèce. — Mais non, tu ne te tueras point.

Il commence à déganter sa main gauche. Le Cardeur de laine, la Femme, la Petite Fille tombent à genoux. Christofore porte la main à son épée.

RIDEAU

ACTE III

PREMIER TABLEAU

Huit ou dix semaines plus tard.
Le jardin intérieur du château. Amorce du palais donnant sur une terrasse.
Onze heures du soir environ. Atmosphère de fête.
Musique de danse qui vient du palais.
Clair de lune. Une admirable nuit de septembre.

Au lever du rideau, Lucrèce, assise sur le banc, et Christofore, debout.

LUCRÈCE, stupéfaite. — Vous l'avez surpris qui pleurait ?... Monseigneur Lionel !...

CHRISTOFORE. — La nuit dernière.

LUCRÈCE. — La nuit dernière ?... Mais il est venu nous rejoindre, Lorenzo et moi, sur la terrasse du donjon et il est resté très tard avec nous. Il paraissait très gai.

CHRISTOFORE. — C'est peu de temps après. Au moment que j'entre chez lui, chaque soir, pour l'aider à se dévêtir.

LUCRÈCE. — Vous ne l'avez pas interrogé ?

CHRISTOFORE. — Je suis demeuré trop interdit, d'abord. Ensuite, je n'ai plus osé. (Pause.) Je ne l'avais jamais vu pleurer.

LUCRÈCE. — Même quand Monna Isotta est morte ?

CHRISTOFORE. — Même quand je suis revenu vers lui, quelques mois auparavant, et que je lui ai rapporté la traîtrise de son père. Oui. Même ce jour-là : il a pris la figure d'un crucifié, mais il a gardé les yeux secs. Il s'est enfoncé dans la guerre, que nous faisions alors au royaume de Naples, comme dans une folie. On aurait cru que le sang lui devenait un breuvage, où il oubliait tout, et la douleur d'autrui un baume... Et puis les fièvres des marais se sont emparées de lui. Mais, même dans le délire, même dans la faiblesse de sa relevaille, jamais il n'a versé une larme.

Un temps.

LUCRÈCE. — Et, il ne vous a rien dit ? Hier soir, oui ?

CHRISTOFORE. — Il n'a pas desserré les lèvres. Il avait étalé sur sa table toutes les mains postiches dont il se sert. Celle d'argent ciselé que lui a donnée le peuple. Celle d'or incrusté que lui ont offerte les dames de la cour. Celles de bois ganté qu'il a fait faire lui-même et qu'il préfère aux autres parce qu'elles sont plus légères. Toutes. Et jusqu'au poignet de cuir qu'il peut lacer tout seul. L'avant-veille, déjà, je l'avais trouvé assis là-devant, son moignon découvert, à nu, dont il palpait la cicatrice. Et, cette fois-là, il avait parlé. Il m'avait dit : « Tu vois, mon vieux Christofore, j'admire ma collection ! » Mais, hier, il était debout, loin de la table. Il avait exhumé d'un réduit, où on l'avait enfoui depuis des années, le portrait de son père. Il l'avait posé sur un meuble, contre le mur. Et il le contemplait. Je me suis approché. Il s'est retourné brusquement, tout d'une pièce, comme saisi. Je tenais un candélabre. La lumière l'a frappé en plein. Il pleurait.

Un temps.

LUCRÈCE. — Je suis étonnée. Je ne comprends pas. Depuis qu'il est guéri de sa blessure, il n'arrête pas de rire avec nous.

CHRISTOFORE. — Je n'aime pas ce rire-là.

LUCRÈCE. — Il lui va pourtant bien, son rire. Il le rend beaucoup plus jeune.

CHRISTOFORE. — Il y a sa voix, aussi. Et son regard.

LUCRÈCE. — Précisément. On dirait que toute une part de jeunesse inemployée lui a sauté au visage.

CHRISTOFORE. — Le visage qu'il montre aux autres.

LUCRÈCE. — Et pas à vous ?

CHRISTOFORE. — Moi, je regarde toujours ce qu'il y a sous la peau d'un visage.

LUCRÈCE. — Il faut admettre, en effet, que mon apprentissage du monde est bien médiocre que je ne sache pas encore en percer l'apparence. Mais Lorenzo non plus, alors ? Car il ne se doute de rien.

CHRISTOFORE. — Sire Lorenzo s'est surtout occupé de vos sentiments, comme il est naturel. Et c'est peut-être là justement... (Léger temps.) Vous savez ce qu'est le seigneur Lorenzo pour notre maître, et...

LUCRÈCE. — Non. Vous vous méprenez, messire. Grâce au Ciel ! J'ai la certitude de n'avoir jamais tiré Lorenzo hors du climat de cette vie fraternelle, et même de n'en avoir rien modifié.

CHRISTOFORE. — Cela n'est malheureusement pas possible, madonna. Réfléchissez.

LUCRÈCE. — Mais si, Christofore, je m'y suis, d'emblée, trouvée à l'aise. Et Lionel l'a bien senti, qui, le premier des deux, m'y a comme adoptée. Rappelez-vous. Tant qu'il est demeuré dolent de sa blessure, il aurait pu ne recevoir que son frère auprès de lui ? Tout de suite, au contraire, il a consenti, mieux : il a souhaité qu'avec Lorenzo je ne l'abandonne pas d'une heure et que nous nous relayions à son chevet, quand de force ou de hasard nous n'y restions pas ensemble. Et personne, à aucun moment, ne nous a suppléés dans les soins que son état réclamait. Personne. Même pas vous. Vous en avez été jaloux !

CHRISTOFORE. — Ne plaisantez pas, maîtresse. C'est moi qui avais porté le coup et l'on me refusait le droit de panser la plaie. Ç'a été lourd. Ç'a été dur.

Un temps. Lucrèce pose affectueusement la main sur celle de Christofore.

LUCRÈCE, *souriant.* — Je vous détestais...

CHRISTOFORE. — Moins que je ne me détestais moi-même. (*Pause.*) Laissons cela. Vous l'en avez sauvé. Le reste ne compte plus.

LUCRÈCE. — Oui. Nous l'en avons sauvé. Merci à Dieu ! Et, depuis, vous l'avez vu, messire, je n'invente rien, vous l'avez vu comme nous. Ce ne peut être mon mariage qui le trouble ainsi, ni la crainte d'y perdre peu à peu l'amour de son frère : il a mis au service de notre bonheur comme l'entêtement d'une passion !

CHRISTOFORE. — Ou d'un devoir.

LUCRÈCE. — D'un devoir ? Oh ! non. On eût juré qu'il s'agissait de son propre bonheur, tant il y apportait de désir. Au surplus, il n'a fallu rien moins que son autorité, que sa douce insistance pour m'amener à renoncer les vœux qui me liaient à Dieu. Lorenzo seul ne l'aurait peut-être pas obtenu, car je m'en suis fait une grande violence.

CHRISTOFORE. — Mais ensuite ?

LUCRÈCE. — Ensuite, messire, Lionel ne s'est pas plus exilé de notre vie que je ne l'en ai proscrit. Loin de là. Bien plutôt, j'ai eu deux cavaliers servants. Ma parole, deux fiancés ! Elle était ignorante de votre existence profane, la « petite nonne »... Ils ont rivalisé pour m'en découvrir les secrets et les charmes. C'était à qui d'entre eux m'initierait à la danse, à la peinture ou à l'astronomie, à Pétrarque, à Platon. A peine s'ils vous ont confié le soin de m'enseigner les chevaux et la chasse. Comme des enfants, ils n'ont cessé de se quereller sur le choix de mes robes, de mes parures, de mes parfums, de mes coiffures. La vie s'est faite un jeu perpétuel. Tenez ! il me souvient encore de cet après-dîner où chacun d'eux m'ayant, à l'insu de l'autre, commandé une chaîne d'or, l'occurrence a voulu qu'ils me les offrissent ensemble... (*Elle rit.*) Quelle scène !... Pour obtenir mon congé, j'ai dû leur promettre de les porter toutes deux, alternativement ! Ce soir, j'ai celle de Lionel. Ce matin, pendant la cérémonie nuptiale, je portais celle de Lorenzo. Ainsi de tout. Et plus encore : il n'y a pas eu de jour, il n'y a pas eu de minute que le duc ne nous comblât de ses grâces, je ne vous l'apprends pas. Mais elles sont singulières en ceci justement qu'elles outrepassent la générosité, Christofore. Elles prouvent, dans le détail de leur recherche, dans la rareté de leur délicatesse, une communion constante à notre joie. Vous voyez. Je cherche. Mais j'aurais beau creuser toutes ces heures de délices que nous venons de traverser, je n'y saurais distinguer aucune ombre sur Lionel. Aucune. Au moins, par notre faute.

CHRISTOFORE. — Et ces jours-ci ? Et aujourd'hui ? Vous n'avez rien remarqué ?

LUCRÈCE. — Tous ces temps — aujourd'hui surtout — il y avait un peu d'étrangeté en lui, c'est vrai... Mais je l'ai attribuée à cette sorte de représentation publique, où nous étions plus ou moins tenus... où l'abandon n'était guère de mise...

Un temps.

CHRISTOFORE. — Peut-être... Oui...

LUCRÈCE. — Est-ce que je vous ai convaincu, messire ?

CHRISTOFORE. — Tant mieux si je me suis trompé.

LUCRÈCE. — Est-il possible que vous n'ayez eu que cette idée là-dessus ? que ce soupçon ? et rien d'autre ?

CHRISTOFORE. — Il y a la ville et la déception qu'elle lui apporte. Mais je ne pensais pas qu'il en serait frappé à ce point.

LUCRÈCE. — La ville ?

CHRISTOFORE. — Vous n'êtes pas au fait ?

LUCRÈCE. — Ma foi, non. Je me suis instruite en bien des matières, ces dernières semaines, mais point aux affaires d'Etat, qui ne me retiennent guère. Je sais que Lorenzo m'a quittée tous ces soirs pour fixer avec Son Altesse les conditions de la trêve qui se conclut prochainement à Mantoue. Je sais qu'en ce moment même ils sont à les remettre à leur ambassadeur, messire Contarini et qu'ils lui donnent leurs instructions définitives avec l'adieu de l'étrier. Mais c'est tout. Pourquoi ? Que se passe-t-il dans Montemagno ?

CHRISTOFORE. — Il s'y passe que notre maître est allé trop loin et qu'on ne pouvait pas le suivre.

LUCRÈCE. — Il n'est pas allé trop loin. Il est allé très haut.

CHRISTOFORE. — Trop haut, alors. Le peuple, qui a goûté du mal, se lasse vite d'avoir un saint pour chef. Généralement vient le jour où il le brûle. Quitte à lui élever plus tard des monuments posthumes.

LUCRÈCE. — Mais, aussi bien, Christofore, les êtres qui se sacrifient pour autrui, ce n'est point dans la gratitude qu'ils trouvent leur récompense : c'est dans un absolu qui leur est nécessaire.

CHRISTOFORE. — Si le Sauveur avait deviné ce que les humains, ensuite, feraient de son exemple, peut-être qu'il aurait pleuré, lui aussi, sur l'inutilité de son sacrifice. Encore était-il Dieu. Ce que n'est point notre duc, pour rare qu'il puisse être.

LUCRÈCE. — L'inutilité ! Personne n'aurait donc compris ?

CHRISTOFORE. — Tout le monde a compris. Les docteurs n'ont pas eu de mots assez longs, de paroles assez savantes pour expliquer, louer, célébrer par delà les cieux la grandeur du prince. Cette belle main que j'ai dû séparer du poignet de mon maître, les bourgeois l'ont fait embaumer pour la joindre au Trésor de Saint-Jacques. Le populaire lui a cherché un sobriquet digne de retentir dans la postérité. Comme il ne l'a pas trouvé, il s'est contenté

de le surnommer le Juste. On a organisé des cérémonies grandioses, aussi. Des fêtes comme toutes les fêtes, quoi ! Vous étiez au chevet de Son Altesse, vous n'y avez pas assisté. Pour la première fois depuis la guerre, les gens pouvaient avaler leur content et boire plus que leur soûl. C'était bon. Mettez-vous à leur place. Il y a eu des ivrognes et des couples dans tous les coins. C'était si bon qu'ils ont continué. Et ils ne se sont pas aperçu que le mal noir aussi poursuivait sa besogne.

LUCRÈCE. — Le mal noir ? Les mesures prises l'ont arrêté aussitôt !...

CHRISTOFORE. — Non point. Naguère, le ventre gonflait, la peau devenait brune, le corps dégageait une odeur de pourri. Aujourd'hui, ce sont les pires instincts qui gonflent, les pensées qui sont noires, et les âmes qui puent. Vous souvient-il, madonna, de cette femme qui voulait quitter la ville parce que son mari était mort ?

LUCRÈCE. — Oui.

CHRISTOFORE. — Elle disait naïvement que Montemagno avait menti parce qu'il avait clamé par sa propre voix que notre duc pourrait tout et que son seul retour rétablirait la vie du corps et la santé de l'âme. Et elle prétendait de partir pour une ville qui ne mente pas. Quand, devant elle, monseigneur Lionel décida de se châtier à la place de tous, elle y crut de nouveau, au miracle. Au miracle, il faut bien l'avouer, sur lequel notre maître comptait lui-même. Elle, elle avait compris. Elle était prête. Il s'agissait, dans un élan de foi, dans une volonté unanime d'exigence envers soi, de se mutiler aussi. De se mutiler de la vilenie, de la bassesse, et de s'en purifier avec des sentiments propres. Elle seule avait compris. Elle est partie il y a huit jours.

LUCRÈCE. — Elle est partie !...

CHRISTOFORE. — Elle est partie. Le lit de l'ordure était fait. On est au chaud dedans. « Alors, pourquoi coucher ailleurs ? ont-ils dit. A quoi bon les vertus tâtonnantes, dont on nous affirme à tort qu'elles composent la solidité du monde ? Est-ce que toutes les petites victoires de chaque jour, qu'il fallait, à renfort de deuil, arracher jadis au malheur, ne nous ont pas conduits à une grande défaite ? Si ! Alors ? A quoi bon ? Il y a plus amusant à faire : on dort, on se soûle, on joue, on trafique, on ribaude, on se ment, on se vend, on se vole. » Du coup, la simonie se répand comme une inondation d'eau sale. Les magistrats s'achètent aussi couramment que les prêtres. Les sentences ont leur prix, comme les indulgences. *Tout* a un prix. Comme il faut bien le payer, on se le procure. Les rues, où pendant la nuit l'on circulait autrefois sans péril, se transforment en coupe-gorges. Si l'on tombe sur une patrouille du guet qui se bat avec des truands, ce n'est point qu'elle les veuille enchaîner, mais qu'elle leur dispute le produit des rapines. « Nous ne sommes pas responsables, disent-ils. C'est la vie que l'on nous a faite. » — Vous rappelez-vous aussi, madonna, Braccio Petrucci, le vieux cardeur de laine ?

LUCRÈCE. — Oui. Un brave homme, celui-là, et scrupuleux.

CHRISTOFORE. — Un brave homme, en effet. Il a vendu la maison où Son Altesse lui avait redonné de l'air et de la lumière. Et il commerce de tout : d'objets de recel, de faux bijoux, de témoignages, de signatures, de dénonciations. Et, lorsque je lui ai dit : « Que feras-tu quand monseigneur Lionel te demandera des comptes ? », il m'a répondu : « Il se gardera bien de me demander quelque chose. C'est lui le coupable. Ce n'est pas nous. » Et il a ajouté : « D'ailleurs, si ça ne lui plaît pas, il aura toujours la ressource de se faire couper la main droite ! » Et ceux qui étaient autour de lui ont ri. (Un silence.) Il y a longtemps que je n'avais pas éprouvé une telle envie de tuer.

Silence, de nouveau.

LUCRÈCE. — Le duc sait tout cela ?

CHRISTOFORE. — Il le sait.

LUCRÈCE. — Il n'a pas réagi ?

CHRISTOFORE. — Apparemment, non. Là non plus, je ne le reconnais pas. (Un temps.) De toute façon, madonna, je vous demande, puisque vous vous en allez sur l'heure, de ne pas trop prolonger votre absence. Cela ne dépendra que de vous. Sire Lorenzo fera à votre gré. Oui. Dans la limite des convenances, et non de votre plaisir, abrégez votre séjour à Camérino. Ce sera bien.

LUCRÈCE. — Le mieux serait de ne pas partir du tout, messire. Outre que nous n'y tenons pas, car nous avons déjà prié Son Altesse...

CHRISTOFORE, l'interrompant. — Vous ne sauriez : monseigneur... (Il s'arrête brusquement. Et à voix basse :) Prenez garde, je vous prie.

Entrent Lionel et Lorenzo, qui se donnent le bras. Au poignet gauche de Lionel est ajustée une main en or incrusté de pierreries. Pendant toute la scène, on sentira chez Lionel un trouble moral indéfinissable qu'il dominera d'un effort constant sur lui-même, mais qui percera de temps en temps dans le timbre de sa voix et de son rire ou dans certaines nuances de son comportement.

LIONEL, riant. — Fiez-vous donc aux femmes ! Vous les laissez un quart d'heure et vous les surprenez qui conspirent avec votre écuyer !

LORENZO, de même. — Dans l'ombre des bosquets, s'il vous plaît ! ou presque.

LUCRÈCE, à Lionel. — Mais, seigneur duc, vous entraînez mon époux, le soir même des noces, à me tromper avec la politique, qui est bien plus femme que moi : cela requiert consolation !

LIONEL. — Bien répliqué, ma sœur !... Ah ! c'est la première fois que je vous appelle ainsi...

LUCRÈCE. — Oui.

LIONEL. — J'y trouve bien du charme. Si vous aviez suivi votre vocation religieuse, n'importe qui vous aurait donné de ce nom à tout propos. Voici que je suis seul à le pouvoir, dorénavant.

LUCRÈCE. — De cet angle, je gagne au change.

LORENZO. — De cet angle seulement ?

LIONEL, poussant doucement Lorenzo vers Lucrèce. — Ah ! mon Dieu, vite ! reprenez-le, madame. Il est déjà inquiet. Je vous rends votre bien. Et ne lui en veuillez plus de sa désertion : je suis témoin qu'il se mourait d'être éloigné de vous. Même en ma compagnie.

LUCRÈCE, à Lorenzo. — Est-ce vrai, cher seigneur ?

LIONEL. — Il faut d'ailleurs que vous vous pressiez

de retourner au bal. La fête touche à sa fin et vous devez y figurer jusqu'au bout.

LUCRÈCE. — Pourquoi ne resterions-nous pas avec vous jusqu'à l'instant de partir, Votre Grâce ? Nous ne nous sommes guère appartenu de tout ce jour...

LIONEL. — Parce que vous ne sauriez décemment prendre congé qu'on ne vous ait revus d'abord danser ensemble. Je reconnais qu'une journée de noces, quand on est princes, vous impose de rudes épreuves, y compris celle de danser avec son époux, mais qu'y faire ? Honneur oblige !

LORENZO, à Lucrèce. — Est-il possible qu'on me consente enfin la faveur de danser avec vous ?

LIONEL. — Pourquoi ? On te l'a déniée ?

LORENZO. — Inexorablement ! Il y a là, sans doute, une sorte de convention secrète, qui remonte au plus lointain des âges et à laquelle on ne déroge point, mais un mari tout frais émoulu ne doit pas, sous peine de messéance, danser avec son épousée ! Ce sont les autres qui en ont le droit. Tous les autres. Les adolescents. Les vieillards. Surtout les vieillards. Et, parmi eux, singulièrement les difformes.

LUCRÈCE, riant. — Oui ! Les bancroches, de préférence !

LIONEL, montrant son bras gauche. — Et les infirmes.

LORENZO, bouleversé. — Oh ! Lionel !

LUCRÈCE. — Comment osez-vous penser une chose pareille, Votre Altesse ?

LIONEL. — Mais parce que vous m'avez fait plusieurs fois la grâce de danser avec moi.

LUCRÈCE. — Chaque fois, c'était ma récompense, seigneur.

LIONEL. — Et puis parce qu'il est bon, de temps en temps, de se rappeler à quelque humilité. (A Lorenzo :) L'affaire, en tout cas, présentait un avantage : tu ne pouvais être jaloux d'aucun.

LUCRÈCE, par jeu. — Hé ! Sait-on jamais !...

LIONEL. — Attention ! Vous allez encore lui donner à trembler !

LORENZO. — Oh ! je vous permets de vous moquer : je le mérite. Mais il ne m'en faudrait pas beaucoup plus, en effet.

LUCRÈCE. — Lorenzo !

LORENZO. — Voulez-vous en connaître la raison ? C'est que je n'arrive point à croire en cette chance que je vous dois à tous deux, voilà le vrai. Depuis que vous êtes sur pied, mon frère, je doute si je ne suis pas le jouet d'un songe du Paradis, si je n'avance pas sur un courant magique...

LUCRÈCE. — Que n'aurais-je point à dire moi-même à ce sujet !

LORENZO. — Non pas. Est-ce que vous concevez bien, l'un et l'autre, qu'en une infime brièveté de temps il y a eu pour moi l'arrachement brutal à mes livres, la guerre, le siège, la peste et l'hécatombe, ces horreurs !... votre... votre abnégation, Lionel...

Et, d'un élan spontané, il se penche soudain vers celui-ci et lui baise dévotieusement le poignet gauche.

LIONEL. — Voyons ! Voyons, mon petit...

LORENZO, enchaînant. — L'angoisse et le chagrin qui en sont issus, et puis que, brusquement, il y a eu... *cela*. Cette chose-là. Toute belle. Toute bête. Toute grande. Toute donnée. J'incline souvent à rêver, c'est exact. Mais comment la supposer réelle ? Vous avouerai-je que de notre hyménée, ce midi, je n'ai rien vu, rien entendu ?...

LUCRÈCE. — C'est dommage.

LORENZO. — J'en ai honte. Mais je n'écoutais que le mouvement confus de mon sang, je n'avais de regards que pour l'imaginaire. Oui. Comme un cerveau affaibli, je dénombrais, je dénombrais sans trêve toutes les malencontres qui risquaient encore de vous séparer de moi...

LIONEL. — Lesquelles ?

LORENZO. — Un tremblement de terre, la foudre, une syncope mortelle...

LUCRÈCE. — Rien de plus ?

LORENZO. — Je vous fais grâce du reste : il ne vaut pas davantage !

LIONEL, riant. — Je tiens une gageure : c'est que tu n'y avais pas prévu les vieillards ?

LORENZO, de même. — Et vous avez gagné !

LUCRÈCE. — Vous êtes d'une enfance...

LORENZO. — Absurde, n'est-ce pas ?

LUCRÈCE. — Non. Pas absurde, mais...

LIONEL. — Qui ne la lui envierait, madame ? Que n'abandonnerais-je pas pour retrouver la mienne ? Allez ! croyez-moi : on ne vit bien que de sa folie.

LORENZO. — Au moins, devrais-je la contrôler un peu plus. Lucrèce a raison. D'ordinaire, c'est à elle que je me livre. Mais est-ce ma faute si l'on ne nous a pas laissé le loisir d'échanger deux syllabes de toute la soirée ?

LIONEL. — Vous vous en rattraperez bientôt, à présent. Dans une heure, au plus tard, vous aurez franchi les portes. Vous serez libres.

LUCRÈCE. — Dans une heure, déjà, nous serons séparés de vous ?

LIONEL. — Mais oui, vous serez enfin délivrés de ce grand frère fastidieux, perpétuellement entre vous comme un chien trop fidèle.

LUCRÈCE. — Avez-vous résolu, ce soir, de nous faire de la peine ?

LORENZO. — Oui, Lionel ? Qu'avez-vous ? Croyez-vous que c'est de gaîté de cœur que nous allons mettre entre nous une si longue distance ?

LIONEL. — Bah ! Je sais ce que je dis !

LORENZO. — Je m'en voudrais de revenir sur ce sujet...

LIONEL. — Moi aussi. Je t'en prie.

LUCRÈCE. — Une dernière fois, cependant, Votre Grâce. Ouvrez-nous votre vigne de Grimano, où nous avons si souvent goûté de concert. Elle n'est qu'à deux ou trois milles de Montemagno. D'un galop, chaque jour, lorsque le soleil baisse, vous viendriez nous rejoindre. Sous les tonnelles, nous boirions, en devisant, du vin de votre treille. Nous serions bien mieux qu'à Camerino.

LIONEL. — N'insistez pas, vous me désobligeriez.

LORENZO. — Mais pourquoi ?

LIONEL. — Je vous l'ai déjà expliqué. Désormais, Camerino est votre fief. Il convient que vous en preniez possession.

LORENZO. — Rien ne presse.

LIONEL, avec une dureté brusque. — Si. Je l'exige. (Un temps. Autre ton.) Du reste, je ne tarderai pas à

vous rappeler : je ne saurais me passer de vous très longtemps. Et puis, vous verrez, Lucrèce. C'est une jolie cité que votre Camerino, et vous aurez du mal à vous en arracher. L'eau y coule d'abondance, qui vient des sources de la montagne et chante dans les fontaines. Et il n'y a pas que la mélodie de l'eau. Son peuple aussi est féru de chansons. Isotta les savait presque toutes. Elle me les chantait. Il en est une, je me rappelle, qui me touchait plus que les autres :

Si j'ai eu du mal ou du bien
Par oubli ou par souvenir,
Je ne veux pas m'en plaindre en rien :
J'espère mieux en l'avenir.
Mais je vous prie de retenir
Désormais en votre pensée
Qu'amitié qui se peut finir
Ne fut jamais bien commencée. (1)

Je ne puis que vous la réciter : ma voix a très peu d'agrément. Mais l'air en est d'une mélancolie prenante. Vous vous la ferez chanter pour l'amour de moi, s'il vous plaît.

LUCRÈCE. — C'est promis, monseigneur.

LIONEL. — Pour l'amour de moi, et... en mémoire également de celle qui aurait dû être là ce matin pour conduire Lorenzo à l'autel. A ce propos, j'aimerais qu'avant de revenir me dire adieu, tout à l'heure, vous entriez ensemble dans sa chapelle et que vous vous y recueilliez un instant au pied de son monument.

LORENZO. — Je l'avais déjà projeté, mon frère.

LIONEL. — C'est bien. Je t'en remercie. Ainsi emporterez-vous mieux son image par devers vous, et son ombre légère se mêlera-t-elle de meilleur cœur à votre voyage. Pour ma part, j'ai veillé à ce que vous y accompagne le reflet ou l'écho de ce qui fut notre couple... (avec un rire cassé) un peu trop éphémère. Je vous ai donné une haquenée blanche et noire, Lucrèce, semblable à celle qu'elle montait lorsqu'elle vint avec moi jusqu'ici. Vous suivrez, en sens inverse, la même route que nous. Un conseil : à quelques centaines de toises de Fabriano, vous passerez devant un calvaire. Vous le reconnaîtrez aisément : il se trouve au centre d'un carrefour planté de très hauts peupliers. Isotta s'y est jetée à genoux, dans la poussière. Elle prétendait que cet acte de dévotion nous porterait bonheur. Ne vous avisez pas de l'imiter, petite nonne : cela ne nous a rien valu ! (Appelant.) Christofore !

CHRISTOFORE. — Monseigneur ?

LIONEL. — As-tu inspecté l'escorte ?

CHRISTOFORE. — Pas encore. Non.

LIONEL. — Alors, va ! Et que rien n'y manque, ni personne ! (Sort Christofore. A Lorenzo et à Lucrèce :) Vous avez cent hommes d'armes. Dei Varanni les commande. Sous tes ordres, naturellement.

LUCRÈCE. — Cent hommes d'armes ? Partons-nous pour une conquête ?

LIONEL. — Ne l'avez-vous pas compris ? Pour la plus difficile de toutes : celle du lendemain. Quand on est deux, c'est miracle que d'y réussir. Il est vrai qu'il y faut obtenir la complicité du destin. Sans elle, tous les guerriers du monde ne vous suffiraient pas. Moi, j'avais la meilleure armée d'Italie, et je n'ai plus retrouvé que mon passé devant moi.

LORENZO. — Vous êtes triste, Lionel. Qu'avez-vous ?

LIONEL. — Bah ! un peu de mélancolie, peut-être. Oui. Ou de lassitude, tout simplement. N'oubliez pas que je suis encore convalescent. En fait, voyez-vous, je crois que j'ai besoin de rester seul un moment. Cela me fera du bien. (Ils vont pour sortir. Il les rappelle.) Ah ! Ne changez point de costume avant de quitter le palais. Je préfère qu'au traverser de la ville, on vous admire encore dans vos atours. Lucrèce pourra se vêtir dans sa litière, et Lorenzo à la Porte de l'Ouest, dans le poste de garde.

LUCRÈCE, sortant, à Lorenzo. — Venez, cher seigneur.

LORENZO, à voix basse. — Mais qu'y a-t-il, Lucrèce ? Le savez-vous ?

LUCRÈCE. — Je vous dirai. Venez.

Ils sont sortis. Un assez long silence, puis :

LIONEL, seul. — L'été, à la campagne, toutes fenêtres ouvertes sur le silence des plantes, il arrive parfois qu'un cri de bête, au dehors, vous tire brusquement du sommeil. C'est un étrange cri de détresse, jailli droit du cœur de l'animal, comme l'appel au secours atrocement réel que lancerait une âme en péril ou comme le gémissement d'une désolation inguérissable. On se rendort, voici qu'il troue l'imagerie de nos rêves et qu'il retentit comme un tocsin perpétuel dans l'épaisseur de notre animation ténébreuse. Ainsi, du regret.

Parce que c'est tenace, tu sais, Lorenzo, un regret. Cela a la vie dure : comme la vie ! On croit l'arracher avec ce qu'on détruit, l'étouffer avec ce qu'on élève, l'effacer avec ce qu'on réussit... Mais à quoi parvient-on jamais qui soit un peu solide ? Tout se dénoue. Tout vous déserte. Sauf cela, justement, qui a cheminé son existence d'herbe mauvaise, sauf cela, vois-tu : le regret de la chose que l'on n'a pas faite, de l'être que l'on n'a pas eu. Alors, c'est la solitude, le cri de la bête qui souffre dans la solitude du milieu du jour et du milieu de la nuit. Une solitude glacée.

Triste, dis-tu ? Oui, Lorenzo. Triste. Triste à mourir. Triste à échanger ma vie contre n'importe laquelle. Taraudé de tristesse, Lorenzo. Labouré de tristesse. Tous ceux qui ont approché peu ou prou de la vérité d'ici-bas n'ont rien compris à son essence, sinon qu'elle était triste. Parce qu'ils en ont rapporté la certitude que l'amour n'est pas de ce monde et que, lorsqu'il s'y risque, il est toujours perdant.

Ce n'est pas juste ? Bien sûr, ce n'est pas juste. Mais qu'est-ce qui est juste ? Et, surtout, de quelle façon doit-on être juste ? Et pour qui ? Pour les hommes ? Ou pour soi ? Tu les as vus, les hommes. Ils fuyaient devant leur compte à régler. Je l'ai soldé pour eux. Ils se sont empressés de ramasser la quittance et de contracter d'autres dettes. Est-ce que c'est juste ? Non. Alors ? Je n'y puis rien.

Voilà ce que j'ai, Lorenzo. Voilà ce qu'il y a, mon petit bonhomme. Il y a qu'un jour tout éclate brusquement au cœur de l'homme qui se croyait fort. Sans crier gare. Comme une étoile dans un coin du ciel par une nuit du mois d'août. Elle luisait là depuis

(1) Chanson de Gardane.

toujours. On se repaissait, oui, c'est le mot, on se repaissait de sa lumière. Et puis, voilà ! tout d'un coup, elle a sa vie à vivre, même si cela la déchire, elle saute, elle explose en morceaux de feu. Le temps de baisser les paupières, le temps qu'on vous coupe une main, ç'en est fini d'un monde ou d'une âme humaine, ç'en est fini d'une clarté qui, après tout, s'est révélée comme absolument superflue.

Ce que j'ai, Lorenzo ? J'ai que je m'éparpille en morceaux qui vont aller brûler tout ce qu'ils rencontreront.

Ce n'est pas juste ? Peut-être. Qu'est-ce qui est juste ? Est-ce que c'est juste que je te donne un bonheur qu'on m'a volé ? Cette nuit de noces, que tu possèdes, elle est à moi. Je l'ai rêvée mille et dix mille fois. Je te l'ai faite comme je l'ai rêvée. Et, maintenant qu'elle est là, c'est toi qui la vis ?... Et, avant toi, mon père ?... Mon père !... Hier soir, j'ai pris son portrait. Son portrait quand il avait mon âge. Celui qu'il avait commandé au Pisanello et qu'il avait offert à Isotta. Sur la toile peinte, je lui ai crevé les yeux, parce que ce sont ces yeux-là qui ont vu se fermer ceux d'Isotta sous des caresses qui n'étaient pas les miennes.

As-tu déjà pensé à cela ? Une femme qui vous aime — qui vous aime, entends-tu ? — et qui se laisse toucher par un autre ?... Si toutes les femmes se ressemblaient, par hasard, et si Lucrèce... Hein ?...

Ce devait être dans ce jardin... Ce devait être sur ce banc... A la fin d'une fête, peut-être... Un soir comme celui-ci... Le départ des convives... Le bruit qui décroît... Le silence... Les lumières qui s'éteignent... L'ombre... La lune sur l'épaule d'une statue... L'odeur de l'herbe...

Que lui a-t-il dit pour qu'elle accepte ? Que lui a-t-elle murmuré pour qu'il la sente prête ?...

Et il n'y aurait pas de sanction ? Il n'y en aurait jamais ? Il faudrait continuer de se satisfaire avec sa seule noblesse ? Ou faut-il, au contraire, se décider à penser qu'on ne conduit les autres vers ses propres fins et qu'on ne dote leur vie d'une valeur véritable que si on leur fait du mal ?... Qu'est-ce qui est juste ?... Si le diable existait, je lui vendrais mon âme au prix de cette réponse.

Un silence. Entrent, venant du jardin, Madonna Bianca et le Cardinal.

MADONNA BIANCA. — Vous vous êtes écarté de la fête, Lionel ?

LIONEL. — Je me suis accordé un instant de répit. Oui, madame.

MADONNA BIANCA. — Vous avez donné son exeat à votre ambassadeur ?

LIONEL. — Il serait vain de vous le dissimuler. Est-ce qu'on peut vous cacher quelque chose ? — Mais vous-même, ma mère ? Et vous, monsieur le cardinal ? Pourquoi déserter ces réjouissances ? Vous conspiriez dans les charmilles ?

MADONNA BIANCA. — Nous ? Conspirer ? Et contre qui, grands dieux ! A quel sujet ? Est-ce que je m'intéresse encore à la politique ! Vous m'en avez trop bien sermonnée.

LIONEL. — Je ne vous savais pas si docile.

MADONNA BIANCA. — Ah ! inclinez-vous au moins là-devant, Lionel : je ne me mêle plus de rien. Où sont nos jeunes princes ?

LIONEL. — Ils dansent. (Profond soupir du Cardinal.) Pourquoi soupirez-vous ainsi, Excellence ?

LE CARDINAL. — Mais... pour rien, Votre Altesse. La chaleur, peut-être...

MADONNA BIANCA, riant. — Non... Non... C'est à cause de ce mot que vous venez de prononcer.

LIONEL. — Quel mot ?

MADONNA BIANCA. — Danse. Danser. Il n'y a pas plus friand de danse que notre cher Jérôme, voyons ! et il me reproche de l'en avoir malicieusement privé avec ma promenade.

LIONEL. — Quoi ! Vous aimez à ce point les divertissements du siècle, Votre Grandeur ? Je ne l'aurais jamais cru de vous.

LE CARDINAL. — Mais, l'Eglise ne honnit pas plus la danse que la musique. N'est-ce pas Saint Basile qui affirme que l'unique occupation des anges dans le ciel est de danser et que bienheureux sont ceux qui les peuvent imiter sur la terre ?

MADONNA BIANCA. — Oh ! ne vous imaginez pas que vous le prendrez de court ! Il a toujours les meilleures références à son service.

LE CARDINAL. — Il s'est même trouvé des philosophes qui prétendent que ces intelligences célestes ne disposent pas d'autres moyens de s'exprimer que par des signes ou des mouvements concertés, en forme de danses.

MADONNA BIANCA, se moquant. — Oui : comme les fourmis !

LIONEL, au Cardinal. — Il y a un moment que je me demande, en effet, par quelle métamorphose vous êtes en train de passer. J'y suis, à présent : c'est l'ange qui apparaît en vous ! Outre ce costume, bien entendu, qui fait heureusement oublier l'austérité de votre saint ministère.

LE CARDINAL. — Il ne serait point décent d'en imposer l'image au milieu des plaisirs. Quand les Souverains Pontifes vont à la chasse, ils mettent un pourpoint de velours. J'ai toujours estimé qu'il fallait rendre la religion aimable. Chacun y gagne. Et renouer, si possible, avec l'enjouement des premiers âges chrétiens, où l'on voyait, par exemple, des réunions d'hommes et de femmes s'en aller au désert pour y danser ensemble.

MADONNA BIANCA, à Lionel. — Ah ! Nous y revoilà !

LIONEL, à Madonna Bianca. — Oui, nous nous égarions ! (Au Cardinal :) Mais pourquoi dans le désert ?

LE CARDINAL. — Parce que c'était une manière, pensaient-ils, d'y faire leur salut.

LIONEL. — Leur salut ? Alors, ne tardez plus, Votre Eminence. Allez vite aider à celui de quelques jolies pécheresses. Je garderai madame ma mère auprès de moi, si toutefois elle y consent.

MADONNA BIANCA, étonnée. — Vous désirez que je vous tienne compagnie, Lionel ?

LIONEL. — Oui. Dépêchez-vous, monsieur le cardinal. Le Ciel n'aime pas qu'on le lanterne.

LE CARDINAL. — Merci, Votre Altesse. (Il va pour sortir. A l'instant de le faire, il se retourne, un peu inquiet, vers Madonna Bianca.) Vous... vous me viendrez retrouver, Madonna ?

LIONEL. — Mais oui. Mais oui. Ne vous alarmez point, je prends tout sur moi. On ne vous cherchera

pas chicane. (Le Cardinal sort. A Madonna Bianca :) N'est-ce pas ?

MADONNA BIANCA. — Ce serait de mauvaise tactique. Mais il est homme à tenir en lisières. Il faut sans cesse avoir l'œil sur lui.

LIONEL. — Je me fie à vous là-dessus.

MADONNA BIANCA. — Il est d'une telle frivolité...

Un temps. Elle observe Lionel.

LIONEL. — Ça ! ma mère, faisons la paix, voulez-vous.

MADONNA BIANCA. — Ma parole ! mais vous avouez donc que nous sommes en état de guerre, tous les deux !

LIONEL. — Il y a un peu de cela entre nous, oui. Et depuis bien longtemps. Trop longtemps, à mon gré.

MADONNA BIANCA. — A votre gré, dites-vous ?

LIONEL. — Oui.

MADONNA BIANCA. — A votre gré d'aujourd'hui, alors : vous en avez changé.

LIONEL. — Sans doute.

MADONNA BIANCA. — C'est un retournement brusque.

LIONEL. — Un lent cheminement, plutôt. Voici des semaines que j'y songe.

MADONNA BIANCA. — Dans ce cas, vous en avez bien jalousement gardé le secret. Car je n'ai pas perçu la moindre variation dans votre attitude envers moi.

LIONEL. — D'où la preuve que je n'en machinais aucune et que je vous présente celle-ci comme elle s'est composée d'elle-même : sans détours, toute simple.

MADONNA BIANCA. — Il y a des stratégies soudaines.

LIONEL. — Il y a surtout beaucoup d'obscur dans nos démarches intérieures, madame. A peine si je me rendais compte de celles que je suivais.

MADONNA BIANCA. — Ah ! bah ? Je vous tenais, jusqu'ici, pour un esprit lucide.

LIONEL. — Que connaît-on jamais des dessous d'un esprit, si lucide qu'il paraisse ?

MADONNA BIANCA. — Trop ou pas assez, je vous le concède.

LIONEL. — Je vous supplie de vous détendre, ma mère. Que craignez-vous ? Est-ce un piège que vous appréhendez ?

MADONNA BIANCA. — J'appréhende toujours tout.

LIONEL. — De moi aussi ?

MADONNA BIANCA. — De tous. Et pourquoi pas de vous ? Vous m'avez tant déçue, tant humiliée !... Que me voulez-vous ?

LIONEL. — Rien autre que vous-même.

MADONNA BIANCA. — Auriez-vous besoin de moi ?

LIONEL. — Certes pas comme vous l'entendez. Mais besoin sûrement.

MADONNA BIANCA. — Bref, vous désirez une trêve?

LIONEL. — Mieux. Une compréhension. Une entente.

MADONNA BIANCA. — Oh ! oh !

LIONEL. — Sans conditions. Sans exigences. Je vous mets bas les armes.

MADONNA BIANCA. — Vous ?

LIONEL. — Moi. Oui. Moi. Cessez enfin de vous méfier, ma mère, s'il vous plaît.

MADONNA BIANCA. — C'est difficile.

LIONEL. — Pourquoi ? Est-ce que je ne suis pas votre enfant, après tout ?

MADONNA BIANCA. — Vous vous êtes arrangé de telle sorte que vous l'êtes devenu *après tout*, en effet.

LIONEL. — Sommes-nous définitivement si loin l'un de l'autre que vous me soupçonniez de traquenard lorsque j'en appelle aux sentiments les plus élémentaires ?

MADONNA BIANCA. — Quoi ? Vous parleriez franchement ?

LIONEL. — A cœur ouvert. Je vous le jure.

MADONNA BIANCA. — Que vous est-il donc advenu?

LIONEL. — Ce qu'il advient à nombre d'hommes, je suppose, vers certain tournant de leur âge : qu'ils se sentent assez seuls pour souffrir de leur isolement et pour s'efforcer d'en sortir.

MADONNA BIANCA. — Ah ! C'est cela ?...

LIONEL. — Ils ne le peuvent pas sans aide. Sans un jour extérieur qui les vienne éclairer sur leurs ombres.

MADONNA BIANCA. — Je me félicite que vous vous adressiez à moi pour cet office, mais...

LIONEL. — Non, pas de mais, madame. Pas d'ironie non plus. Et pas de scepticisme. Je viens de vous l'exprimer sous une autre forme : on tend toujours spontanément à associer l'image de sa mère à celle d'un refuge. Moi, je suis las de m'en défendre. Vous étiez mon cher asile, autrefois, lorsqu'il arrivait à mon père de m'effrayer plus que de coutume. Je courais vers vous et vous me rassuriez. Votre expérience me guidait aussi.

MADONNA BIANCA. — Vous vous en souvenez...

LIONEL. — Cela ne me semble pas si vieux. L'important est que cette tendresse me manque et que je vous le confesse.

MADONNA BIANCA. — Est-ce là ce besoin de moi auquel vous faisiez allusion tout à l'heure ?

LIONEL. — Veuillez n'en plus douter. De grâce ! Je mets dans ce que je vous dis un accent qui ne risque pas de tromper.

MADONNA BIANCA. — Oui. Je vous sens sincère. Cela me touche.

LIONEL. — Peut-être alors dites-vous juste vous-même et n'avez-vous pris que l'apparence de m'enlever votre affection ? Le fond peut reparaître.

MADONNA BIANCA. — Croyez-vous qu'on ne pâtisse point à se retrancher de son fils et que le cœur y souscrive jamais ?

LIONEL. — Si je l'avais cru, je ne vous aurais pas jeté cet appel, et nous ne serions pas ici comme nous sommes.

MADONNA BIANCA. — Il est vrai que vous devez côtoyer d'assez près ce sentiment le soir où Lorenzo, qui est comme votre enfant, devient le mari de sa femme.

LIONEL. — Oh ! ce n'est pas cela. Vous n'ignorez point que ce mariage n'a dépendu que de ma décision.

MADONNA BIANCA. — Hé ! oui. Mais, qu'on le favorise ou non, un mariage est d'abord un divorce d'avec ce qui le précède. En dépit qu'on en ait.

LIONEL. — Pas le sien.

MADONNA BIANCA. — Comme vous aimez de vous aveugler ! Heureusement, votre instinct est là, qui, de temps en temps, se manifeste.

LIONEL. — Mon instinct ?

MADONNA BIANCA. — C'est lui qui vous pousse vers moi. C'est lui qui a pressenti, ne fût-ce que confusément, que Lorenzo vous sera bientôt moins proche, si déjà il ne l'est.

LIONEL. — Le moyen n'est pas heureux, ma mère, pour alléger ma solitude, que d'essayer de jeter le discrédit sur l'unique fidélité dont je sois sûr.

MADONNA BIANCA. — Je n'emploie aucun moyen : je ne poursuis pas de but. Mais, puisque vous me conviez à causer avec vous de bonne amitié et que j'accepte de le faire, je ne connais pas de meilleure façon que de vous dire ce que je pense. Or, je pense que vous devez d'abord vous nettoyer de vos illusions. Dans ces sortes de malaises, c'est une mesure primordiale. Sinon, vous en serez infecté.

LIONEL. — N'accorderez-vous donc de rôle à la tendresse que si elle est bourrue ?

MADONNA BIANCA. — Vous n'attendez pas de moi de l'alanguissement, j'imagine. Tout de même pas.

LIONEL. — Je ne sais...

MADONNA BIANCA. — Cela nous irait aussi mal à l'un qu'à l'autre.

LIONEL. — J'espérais que j'ouvrirais en vous une porte... (Pause.) Enfin, soit !... (Un temps. Il secoue les épaules.) Lorenzo, une illusion !...

MADONNA BIANCA. — Mais oui, Lionel. Mais oui. La plus enracinée de toutes.

LIONEL. — Vous lui avez toujours voué une animosité...

MADONNA BIANCA. — Quelle folie ! Il m'a toujours importunée. Cela, oui. Mais rien autre. Et encore ! A cause de vous ! De l'importance que vous lui avez donnée ! Des précautions ridicules dont vous l'avez entouré contre moi ! Sa présence, partout où il n'a que faire, m'agace comme celle de ces moucherons, insupportables à force d'être lancinants, qui vous obsèdent sur les chemins...

LIONEL. — Regardez comme vous le diminuez !

MADONNA BIANCA. — Moi ? Il y suffit tout seul ! (Réaction de Lionel.) Non qu'il ne soit plaisant. Certes non. Il est beau. Son esprit, s'il est dépourvu d'authenticité, montre de l'ouverture. Et il a du courage. Vous voyez que je suis impartiale. Pardieu ! on pouvait se contenter de cela ! Quelle rage vous a pris ?... Il a fallu que vous en fissiez le reflet d'une fausse image de vous-même que vous aviez taillée dans l'étoffe de vos théories morales. Heureusement pour vous, cette image artificielle ne tient pas — soit dit sans vous flatter — devant l'original, qui est mouvant et imprévu comme tout ce qui vit. Mais que penser alors de la copie ! (Elle rit.) Et c'est ce fantôme d'effigie que vous m'avez préféré pour commander Montemagno en votre absence !... Ce serait risible, si ce n'était devenu dramatique.

LIONEL. — Nous nous sommes déjà expliqués à ce sujet.

MADONNA BIANCA. — Mal. Très mal. Dans la colère. Dans la violence. (Sur un mouvement de Lionel.) Oui. Je sais. Je sais. J'aurais livré la ville à l'ennemi... Mais, bien sûr ! Et après ?

LIONEL. — Vous l'avouez enfin !

MADONNA BIANCA. — C'eût été agir avec discernement. Aurait-ce été la première fois que Montemagno succombait ? Avez-vous oublié que, du temps de votre père, la ville a été dix fois prise, ou livrée, ou vendue, et dix fois regagnée après qu'on l'eût perdue? Cela n'aurait fait qu'une fois de plus. Elle n'aurait pas connu les atrocités d'un siège inutilement prolongé ni ce qui en est sorti. Et vous auriez reconquis une place intacte, presque sans coup férir, parce que nous eussions été vos complices, de l'intérieur, et tout le peuple avec nous. Seulement, Lorenzo était là, qui a fait *héroïquement* bon marché des ruines à venir et vous a *glorieusement* rendu des vestiges. Est-ce que je parle vrai ou non ?

LIONEL. — Ah ! je ne vois plus, ce soir, où est la vérité !...

MADONNA BIANCA. — Il n'est de vérité que celle du réel. Et la réalité d'aujourd'hui, par chance, est que Lorenzo se marie. Il part, le jeune mâle, il part avec sa mignonne femelle. Ils vont aller fabriquer leur petit. Un second le suivra. D'autres après, sans doute. Et tous, outre sa femme, l'occuperont assez pour vous libérer d'autant, pour que vous vous retrouviez enfin tel que vous devez être.

LIONEL. — Ni Lucrèce, ni ses enfants, ni quiconque, ni rien, je vous le répète, ne me sépareront de Lorenzo.

MADONNA BIANCA. — Oh ! vous aurez le choix, en effet ! C'est exact. Il ne dépendra que de vous de prendre tout doucettement la figure de l'oncle débonnaire qui mène ses petits neveux visiter les oubliettes et qui les en menace lorsqu'ils ne sont pas sages !

LIONEL. — Moi ?

MADONNA BIANCA. — C'est ce qu'on appelle les joies de la famille, mon cher. Bel idéal pour un prince qui prétend à la grandeur ! Elles naissent, ces joies-là, des vertus les plus négatives du monde : le goût du sacrifice, l'amour du renoncement, que vous avez mises en pratiques avec l'acharnement d'un maniaque et dont la plus récente manifestation n'est autre que ce mariage, justement.

LIONEL. — Pas du tout. Vous n'y êtes pas. J'y ai mis de l'égoïsme, au contraire, et comme une espèce de superstition. J'ai voulu que le bonheur de Lorenzo me fût une revanche de celui que je n'avais pas eu.

MADONNA BIANCA. — Ah ! oui ? Alors, vous êtes heureux, ce soir ?

Un temps.

LIONEL, à voix étouffée. — Non.

MADONNA BIANCA. — C'est un succès ! (Pause.) Quoi qu'il en soit, puisque le divorce était inévitable avec le passé, c'est dire avec Lorenzo, mieux valait que la rupture vînt de vous et que vous en tiriez profit d'une manière un peu plus directe.

LIONEL. — Quel profit ?

MADONNA BIANCA. — Pardieu ! votre propre bonheur. Pour la première fois depuis longtemps, vous en teniez les éléments en main. — C'est un être de qualité que cette petite Lucrèce...

LIONEL. — Eh bien ?

MADONNA BIANCA. — Eh bien, quoi ? c'est de vous qu'elle est amoureuse. Ce n'est pas de votre frère. Cela crève les yeux.

LIONEL. — Qu'allez-vous supposer là, maintenant?

MADONNA BIANCA. — Oh ! elle ne s'en doute pas encore. Elle confond encore le mannequin avec le modèle, l'écho avec la voix. Et vous avez involontairement fait, en vivant sans cesse avèc eux, tout ce qu'il fallait pour qu'elle continuât de s'en abuser. Mais tout déjà la trahit dans son comportement. Un jour, elle s'apercevra de la bévue, et, ce jour-là...

LIONEL. — Allons ! allons ! Lucrèce a aimé Lorenzo de la première minute où elle l'a rencontré. Et nul ne peut mieux la comprendre que moi sur ce point.

MADONNA BIANCA. — Je ne suis ni comme lui ni comme vous : je ne me perds pas dans les rêvasseries. Cependant, je me suis plu à imaginer, figurez-vous, l'arrivée de cette fille si noble, si fière, si digne de vous, en un mot, mais suppliante et terrorisée, pendant la nuit tragique où l'on brûlait son couvent, et l'accueil, très différent de celui de Lorenzo, que lui aurait réservé un autre homme, fort et dominateur, celui-là, qui vous ressemblât, tenez ! et à qui elle aurait voué sa faiblesse. Croyez-vous que, si elle avait connu Lorenzo après cet homme-là, elle aurait éprouvé pour lui un autre sentiment que de la sympathie ? Je ne le crois pas, moi.

LIONEL. — Vous oubliez que j'ai près de quarante ans, madame, et qu'elle en a dix-sept.

MADONNA BIANCA. — Vous en avez trente-huit. Ne me vieillissez pas. Et quand bien même ! Personne n'est aussi séduisant qu'un homme de votre âge pour une fille du sien, surtout lorsqu'il y joint comme vous l'éclat et le talent. Il lui apporte à la fois ce qu'un jeune coq n'est pas seul à lui pouvoir donner et tout ce dont celui-ci est parfaitement incapable. Lieu commun, d'ailleurs, évidence première, que vous devriez nier moins que quiconque, il me semble, car vous les avez jadis cruellement appris à vos dépens...

LIONEL. — C'est à mon père et à Isotta que vous faites allusion ?

MADONNA BIANCA. — Et à qui voulez-vous que ce soit ? Les affaires galantes ne sont pas si nombreuses dans votre vie, que je sache. Et c'est assez navrant quand on songe à toutes celles qui s'offrent et que vous négligez !...

LIONEL. — Je vous défends de toucher à ce souvenir.

MADONNA BIANCA. — Vous ne désirez que cela, au contraire. Il est votre tourment. Depuis cette fâcheuse histoire, vous êtes hanté de questions auxquelles vous refusez toute solution raisonnable. Que votre amour-propre y ait trouvé son compte ; qu'il ait posé, comme un baume sur sa blessure, l'image d'une Isotta victime, j'y ai consenti volontiers. Que même j'en aie, par mon silence, respecté sur vous jusqu'ici les effets bienfaisants, vous y verrez, je vous prie, que je ne manque ni d'humanité ni de sens maternel autant qu'on le veut dire. Au reste, de quoi avons-nous jamais parlé, depuis lors, qui ne fût pour opposer nos principes et nous y retrancher l'un de l'autre ? Mais la cicatrice est assez solide aujourd'hui, je pense, pour qu'on la manipule sans vous faire crier. Et la religion d'Isotta l'Innocente, voulez-vous mon avis, a suffisamment duré comme cela.

LIONEL. — Isotta n'aimait pas mon père. Elle ne l'a jamais aimé.

MADONNA BIANCA. — Que diantre ! il ne l'a pourtant pas violée ! Il aurait pu le faire. Il l'a fait avec d'autres. Il ne l'a pas fait avec elle.

LIONEL. — Il l'a séduite avec des mensonges, avec des menaces, avec des infamies. Cela revient au même. C'était encore une enfant.

MADONNA BIANCA. — Tt ! Tt ! Déjà très femme ! Et... séduite, voilà le mot. Séduite, tout uniment. Votre père était un homme superbe, mon cher. Vous auriez tort de négliger cet aspect du problème. Il y avait dans sa sauvagerie une force et une souplesse ensemble qui prenaient un ascendant immédiat sur les femmes... Moi-même... Moi-même... Et si votre Isotta n'a pas aimé votre père, avouez alors qu'elle a montré dans toute cette aventure une résignation quelque peu singulière.

LIONEL. — Qu'aurait-elle pu faire? Se supprimer? On s'en est chargé pour elle.

MADONNA BIANCA. — Au bout d'un an seulement, s'il est vrai qu'on l'ait empoisonnée, ce que rien ne prouve.

LIONEL. — Vous devez bien avoir quelque lumière là-dessus ?

MADONNA BIANCA. — Oui. Encore un de ces crimes que vous n'hésitez pas à m'imputer, n'est-ce pas ? Et si je vous disais que, moi, j'ai cru pendant longtemps que c'était vous qui l'aviez ordonné !

LIONEL. — Vous perdez le sens, madame.

MADONNA BIANCA. — Pourquoi ? Je croupissais en prison, à Pesaro, sans la moindre possibilité de communication extérieure. Vous, vous aviez les coudées franches. C'était une vengeance normale, satisfaisante, libératrice. J'y aurais reconnu le sang de votre père et le mien. Non ! vous avez choisi de devenir un apôtre et de transcender par votre exemple la condition humaine. Jusqu'à l'écœurement. Je parle de *mon* écœurement. Non du vôtre, hélas ! Car, si le bonheur voulait que vous fussiez aussi dégoûté que moi de votre apostolat, l'espoir serait de nouveau permis, vous commenceriez enfin de remonter la pente.

LIONEL. — Suis-je tombé si bas ?

MADONNA BIANCA. — Assez bas. Oui, Lionel.

LIONEL. — Aux yeux de qui ? Aux vôtres ?

MADONNA BIANCA. — A tous.

LIONEL. — Pas aux miens. Cela me suffit.

MADONNA BIANCA. — Je n'en suis pas si sûre. Seriez-vous descendu à moi si vous vous sentiez aussi ferme sur votre piédestal ? Par le Christ ! êtes-vous un philosophe qui a le loisir de se complaire à la contemplation de soi-même ou un homme d'action ?

LIONEL. — Je suis un homme d'action-philosophe qui a soumis son action à sa philosophie.

MADONNA BIANCA, *cinglante.* — Le résultat en est que vous avez pris figure de vaincu.

LIONEL, *frémissant.* — Ma mère !...

MADONNA BIANCA. — Et dans tous les domaines.

LIONEL. — Madame !...

MADONNA BIANCA. — Il n'est que de voir votre vie d'homme, de chef et de politique. La conclusion s'impose. Vous êtes un vaincu.

Un temps.

LIONEL. — Prenons garde aux mots que nous prononçons, madame, et au timbre dont nous les soute-

nons. Je suis passablement à vif. Et nous nous heurterions encore.

MADONNA BIANCA, souriant. — Oui. Vous avez raison. Les mauvaises habitudes nous ressaisissent malgré nous. Je vous prie de m'en excuser. (Pause.) Vous devez être sensible, cependant, à ce que je ne ruse point avec vous. Je pourrais insinuer, suggérer, sous-entendre. Je vous traite de plein fouet : c'est marque de loyauté, d'estime, non désir de blesser. Et si j'accentue de quelque vigueur la fameuse tendresse que vous réclamez de moi, c'est que je la juge nécessaire pour que vous vous dégagiez de vos méandres. De la mollesse vous y renfoncerait.

LIONEL. — Alors, je vous répondrai avec calme que la pureté de caractère est toujours suspecte aux hommes, parce qu'ils la jaugent à leurs pauvres mesures.

MADONNA BIANCA. — Hé ! Que vous occupez-vous de les hausser au lieu de les dominer ! Ils ne comprennent que ce qui est tyrannique. Le climat des nuances leur est irrespirable.

LIONEL. — Le pouvoir de tout faire n'en donne pas le droit.

MADONNA BIANCA. — Réussissez. Personne ne vous en demandera compte. Et l'on n'échoue jamais lorsqu'on sait se contredire à temps. La belle fiche de consolation, dites-moi, que de se répéter qu'on est grand, qu'on est pur, si c'est dans la défaite, si c'est dans la déroute ? Est-ce qu'on n'en demeure pas moins un vaincu ? Un déchu ? Un déchet ? Auréolé de tout le mépris qui s'y rattache.

LIONEL. — Ou de tout le respect.

MADONNA BIANCA. — Témoin celui que vous avez suscité en vous faisant couper le poing, peut-être ?

LIONEL. — Si c'était à refaire, je recommencerais.

MADONNA BIANCA. — Mais ce n'était pas à faire, tout simplement ! Demandez ce qu'il en pense à un être comme Christofore, tenez ! qui vous est pourtant dévoué, corps et âme !... Et, d'ailleurs, vous vous mentez à vous-même, en ce moment. Parce que ce mot de vaincu vous fouaille, à juste titre, et que vous en repoussez la vérité comme une pointe.

Un temps.

LIONEL. — C'est une représentation de moi qu'en effet je ne supporterai pas.

MADONNA BIANCA. — Nous voici donc sur le bon chemin. Je ne vous énumérerai pas ce qui se passe dans la ville. Vous ne l'ignorez point. Mais connaissez-vous la dernière histoire qui court tout Montemagno avant d'aller plus loin contribuer à votre légende ? J'en doute, car elle date d'hier. L'héroïne en est Rafaëla...

LIONEL. — Rafaëla ?

MADONNA BIANCA. — Oui, cette roulure de onze ou douze ans, qui a traîné dans tous les ruisseaux pendant le siège. J'avais prescrit qu'on l'enfermât. Vous avez mieux aimé la confier au prieur des orfèvres, messire Niccolini, un prud'homme, ma foi ! riche et considéré, mais veuf et de sang chaud, qui s'est naturellement empressé de la mettre dans son lit. Du coup, elle le mène au tambour, l'imbécile ! et elle le dépouille. Ce qui ne serait que banal. Mais il a une fille, messire Niccolini, du même âge que Rafaëla. Je lui ai parlé naguère : une véritable enfant, celle-là, toute fraîche et pudique. Qu'a fait la petite truie ? Elle s'en est arrangée de telle sorte qu'elle l'a amenée à se prostituer comme elle, et qu'elle l'a plus ou moins vendue, avec le consentement du père, à des marchands de Florence. Vous entendez ce que je vous dis : avec le consentement du père !

LIONEL. — Ah ! c'est trop fort, à la fin !

MADONNA BIANCA. — Oui !

LIONEL. — Niccolini !

MADONNA BIANCA. — Oui !

LIONEL. — Un des plus hauts magistrats de la cité !

MADONNA BIANCA. — Oui ! Illustration admirable du respect qu'on vous porte depuis votre mutilation !

Un temps.

LIONEL. — Je sévirai brutalement, madame.

MADONNA BIANCA. — Il est tard pour vous y décider.

LIONEL. — J'espérais encore.

MADONNA BIANCA. — En politique, l'espérance est le plus lourd des péchés. Les pessimistes seuls y sont de bons oracles. Qu'est-ce que vous espériez ?... que les hommes de chez nous cessent d'être des hommes ?... qu'ils rompent avec leurs appétits, leurs intérêts, leurs vices, parce que vous aviez fait un geste irréfléchi ?... ou qu'on leur trouve une exception, comme dans les anciennes villes maudites ? Eh bien ! on n'en a pas trouvé. Il n'y en a pas une dans Montemagno. Il n'y a qu'un manchot de plus. (Mouvement instinctif de Lionel vers son poignet gauche. Elle le voit.) C'est cela... Cherchez l'absente, maintenant. Touchez l'absence. Elle est irrémédiable. Moi, je ne voudrais pas être à votre place, la nuit, quand vous êtes seul dans votre chambre.

Un silence.

LIONEL, lentement, sourdement. — Vous êtes... d'une clairvoyance... déchirante, madame.

MADONNA BIANCA, petit rire satisfait. — Oui. Votre père disait : la clairvoyance du diable. Il est certain que je me trompe sur les humains aussi rarement que lui.

LIONEL. — Mon père vous disait cela ?

MADONNA BIANCA. — Et quant à être déchirante, ma lucidité ne déchire que ce qui mérite de l'être. C'est pourquoi votre père finissait toujours par m'écouter. (Un temps.) Si vous l'imitez, Lionel, nous parvenons à tout. Le but en vaut la peine.

LIONEL. — La peine des autres, surtout !

MADONNA BIANCA. — Quoi ! Encore ? Encore les autres ?

LIONEL. — Non. Dernier sursaut du vieil homme, ma mère. Ne vous en souciez pas.

MADONNA BIANCA. — Ah ! Dieu fasse qu'il y ait là quelque véracité ! Dieu fasse que vous changiez de peau !

LIONEL. — Dieu ?

MADONNA BIANCA. — Qui vous voudrez... pourvu que vous vous affirmiez. Alors, je fais de vous le duc des Romagnes, Lionel, le premier prince de l'Italie. Alors Jérôme monte sur le premier trône de Saint Pierre. Je tiens Rome et les Etats de l'Eglise. Et nul ne peut plus rien contre nous.

LIONEL. — Vous brûlez les relais.

MADONNA BIANCA. — En aucune manière. Le Pape est à bout de souffle. Vous, vous disposez dans les jours à venir d'une occasion qui ne se représentera peut-être jamais.

LIONEL. — Laquelle ?

MADONNA BIANCA. — Faënza, — autour de quoi s'est déclarée la guerre que nous avons gagnée. Qu'allez-vous exiger aux pourparlers de Mantoue ? La régence de la Princesse Mère ?

LIONEL. — Oui.

MADONNA BIANCA. — Je l'aurais gagé : la faiblesse d'une minorité sans contre-partie protectrice ! Vous jouez le jeu de Venise, qui ne craint à Faënza qu'une seule éventualité : la suzeraineté du pape à notre bénéfice par l'entremise de la tutelle de Jérôme. Je vous le démontrerai tout au long. C'est clair comme le soleil. Vous y perdriez le gain de nos armes. Au surplus, vous avez commis une faute insigne dans le choix de votre ambassadeur, Jacopo Contarini.

LIONEL. — Pourquoi ? Il me doit tout.

MADONNA BIANCA. — Première raison pour vous manquer ! Seconde, troisième et quatrième raisons moins discutables : il a des alliances vénitiennes dans sa famille — il aime l'argent — et Venise est riche. D'ailleurs, Arnoldo Zevio, le peintre de Murano, l'a vu plusieurs fois seul à seul. Je le sais. J'ai ma police.

Un temps.

LIONEL. — Ainsi, la défection, de nouveau ! La trahison, partout ! Le vide ! Le vide, et il n'y a plus qu'à se jeter dedans ! qu'à se noyer dans ce dégorgement de vulgarité, de vulgarité d'âme ! C'est à cela qu'il faut se résoudre ! C'est le salaire du Bien !

MADONNA BIANCA. — Du nôtre.

LIONEL. — Oh ! je ferai le leur malgré eux. J'ai voulu que les moyens fussent aussi bons que la fin. Il faut en déchanter. Vous me l'avez confirmé. Mais vous venez de montrer à mon égard, madame, une intelligence encore plus subtile qu'à l'habitude. Le doute me dévorait. Sur tout et sur chacun. Et sur moi-même. Et vous l'avez deviné.

MADONNA BIANCA. — Je ne me suis livrée à aucun calcul.

LIONEL. — J'aime à le croire. Je suivrai donc vos voies désormais. J'agirai selon les meilleurs exemples. Même si nos visées diffèrent. Mais ne vous méprenez pas. Vous avez parlé de Lucifer tout à l'heure. Vous écoutant, c'est bizarre, je ne cessais d'y penser. Souhaitons que vous ne possédiez pas que sa divination, que vous ayez pu me communiquer aussi un peu de son intransigeance. Car je suis orgueilleux comme lui. Et si je suis allé, comme lui, trop avant dans le Bien, j'irai, comme lui, à l'extrême du Mal.

MADONNA BIANCA. — Je serai la dernière à m'en plaindre. Je vous en fais serment.

LIONEL. — Puissé-je y repuiser le goût de la vie, de *ma* vie. C'est la seule chance que je garde. Car, perdant tout le reste, au moins m'y sauverai-je. Et il faut, n'est-ce pas, il faut que je me sauve. Sinon... Mais quel tribut ! Quel tribut pour son salut terrestre ! Allons, je vous verrai demain. Auparavant — je ne vous prends pas en traître — je désire tenter une dernière épreuve. Tout encore dépend d'elle. Ce sera mon suprême effort. Je vais y être mon propre assassin. D'ailleurs, c'est toujours soi qu'on tue, et tantôt c'est la plus mauvaise part que l'on tue, et tantôt la meilleure. Mais, si vous vous êtes fourvoyée, si vous m'avez fourvoyé, comme je vous exécrerai, madame ! Comme vous payerez cher, à votre tour !

MADONNA BIANCA. — C'est un danger que je ne risque point.

LIONEL. — Alors, je vous le dis aussi froidement que je le pense : tant pis !

MADONNA BIANCA. — Vous me permettrez de penser et de dire le contraire !... (Un temps.) Ne descendrez-vous pas dans la ville avec la cour pour vous mêler aux liesses populaires ?

LIONEL. — Peut-être vous y rejoindrai-je. Mais si vous ne m'y voyez pas, qu'on ne vienne me déranger, ici ou dans mon appartement, sous aucune espèce de prétexte. Allez-y, vous, madame ! Monsieur le Cardinal aussi. Avec nos hôtes. Emmenez-les. Et veillez à ce que la crapule se divertisse bien cette nuit. Qu'elle mette les bouchées doubles. Qu'on n'y épargne rien. La pénitence commencera à l'aube.

MADONNA BIANCA. — Voilà comme je vous aime, mon fils.

LIONEL. — Voilà comme il va falloir que je m'aime, ma mère. Je vous verrai demain. L'air du matin sera froid pour quelques-uns. (Elle sort. Il fait quelques pas, en réfléchissant. Puis il se décide, et appelle :) Christofore ! (Il va pour le chercher.) Christofore ! Entrent Lorenzo et Lucrèce.) Ah !... j'appelais justement Christofore pour qu'il vous prie de venir. Mais où est-il ? Vous ne l'avez pas aperçu ?

LORENZO. — Non. Pourquoi ?

LIONEL. — Il faut qu'il soit là aussi. Tout de suite.

LORENZO. — Vous avez l'air bouleversé, Lionel ?

LIONEL. — Je le suis. (Appelant. :) Christofore !

LORENZO. — Je vais aller vous le chercher.

LIONEL. — Non. Reste. (Appelant :) Christofore ! Pourquoi n'est-il pas à portée de voix, comme à l'accoutumée ? Où se tient-il, Sang-Dieu !

LORENZO. — Mais que se passe-t-il ? mon frère, vous m'effrayez.

LIONEL. — La corruption gagne de proche en proche avec une rapidité hallucinante, Lorenzo. Je me charge d'y porter le fer rouge, dès demain. Mais ce que je viens d'apprendre... (Entre Christofore.) Ah ! enfin. Allons, vite !

CHRISTOFORE. — Qu'est-ce que tu as appris, monseigneur ?

LIONEL. — Une mauvaise nouvelle. Très, très mauvaise. Pour moi. (A Lorenzo et à Lucrèce :) Et pour vous. Oui, pour vous, mes aimés, car je vais devoir vous séparer.

LUCRÈCE. — Nous séparer ?

LORENZO. — Mais ce n'est pas possible, mon frère !

LUCRÈCE. — Nous séparer !... Quand cela ?

LIONEL. — Sur-le-champ.

LUCRÈCE. — Sur-le-champ !...

LORENZO. — Que dites-vous là, Lionel ? Ce serait inhumain.

LIONEL. — Ce n'est même pas qualifiable. Je le sais. J'en suis au désespoir. Pourtant, je n'y puis rien. Personne n'y peut plus rien. L'événement me presse. Il n'a pas d'autre issue.

LORENZO. — Quel événement ? Il n'en est pas dont nous soyons l'enjeu !

LIONEL. — Ce n'est pas aussi simple, bien sûr.

LORENZO. — Qu'est-il donc arrivé ?

LIONEL. — Nous sommes trahis, Lorenzo. Et de la manière la plus abjecte. Contarini s'est vendu à Venise.

LORENZO, révolté. — Oh !... Vous en avez la preuve ?

LIONEL. — Formelle. Tout est donc compromis, efforts et résultats, si je n'arrête pas Contarini sur la route de Mantoue et si je ne le remplace aux conseils de la trêve...

LORENZO. — Oui...

LIONEL. — Or, pour ce faire, je ne saurais me fier qu'à deux êtres qui me soient aveuglément fidèles, à deux autres moi-même. (A Christofore et à Lorenzo :) Je n'ai que vous. Voilà. (Court silence.) Il y a déjà près de deux heures que Contarini a quitté Montemagno. Qu'il se soit attardé à vos noces, c'est encore une chance. Vous n'avez, vous n'aurez pas une minute à perdre. Prenez l'escorte qui est toute prête. Dussiez-vous crever les chevaux, il faut que vous vous assuriez de sa personne. Christofore le ramènera immédiatement. (A Christofore :) Tu en réponds sur ta tête. Dei Varanni restera ici : je puis en avoir besoin. Toi, Lorenzo, tu poursuivras à bride abattue sur Mantoue et tu m'y représenteras aux délibérations. Mais souviens-toi que rien ne vaut plus de ce que nous avions résolu ensemble. Il serait trop long de t'exposer pourquoi. Je t'enverrai des courriers. En les attendant, tergiverse et ne te découvre pas. Est-ce clair ?

CHRISTOFORE. — Oui, seigneur.

Un temps.

LIONEL, à Lorenzo et à Lucrèce. — Ces ordres me coûtent à vous donner davantage peut-être qu'à vous d'y obéir. C'est dire le mal qu'ils me font. Je vous demande de me les pardonner. A vous surtout, Lucrèce. Lorenzo, lui, est figé de chagrin, de stupeur, sous le coup que je lui assène. Je le vois, je le comprends. Je le connais assez, néanmoins, pour sentir que la gravité des circonstances ne lui échappe point, qu'il va, de bon vouloir, en assumer les conséquences, y trouver la force de surmonter sa déception. Mais vous !...

LUCRÈCE. — Pourquoi me diminuer, Votre Seigneurie ? Vos soucis sont les miens.

LIONEL. — Il n'en est pas moins vrai que, pour une question d'ordre politique dont rien ne vous prépare à mesurer l'importance, je foule aux pieds vos joies les plus légitimes au moment qu'elles naissent. L'injure que mon père me fit autrefois pour des motifs inavouables, voici que la force des choses m'impose de vous l'infliger aujourd'hui, voici que c'est moi qui vous arrache ce qui vous appartient. Et ce soir, mon Dieu ! ce soir même... C'est là le plus affreux.

LUCRÈCE. — Lorenzo ne m'appartient qu'après vous, Votre Altesse. Vous lui êtes plus que moi. Vous m'êtes presque autant que lui.

Un temps.

LIONEL. — Et toi, Lorenzo ? Tu ne dis rien ?

LORENZO. — Qu'ai-je à dire ? Vous auriez, par sentiment, reculé devant cette décision que je vous aurais persuadé de la prendre. J'ai le cœur transpercé, c'est évident, je ne pourrais le nier, mais je suis déjà parti, mon frère.

LIONEL, il les regarde. — Vous êtes braves. (Un temps.) Je vous laisse seuls pour que vous vous donniez votre adieu. Hélas ! vous n'avez que quelques secondes. (A Christofore, dont il prend le bras et qu'il emmène :) Viens, toi !

Ils sortent. Un temps, puis :

LORENZO. — Quelques secondes de mariage... On a rarement fait moins, je suppose.

LUCRÈCE. — Non. Non. Ce n'est point cela qu'il faut penser. Il faut penser : quelques semaines, en plus, de fiançailles. Elles étaient douces, nos fiançailles.

LORENZO. — Dans la présence.

LUCRÈCE. — A nous de les rendre douces malgré l'absence. Jouons-en. Jouons de l'absence. Nous avons encore l'âge de jouer.

LORENZO, rectifiant. — L'âge seulement. Comment jouer de ce qui nous point ?

LUCRÈCE. — Mais si. Ecoutez-moi.

LORENZO. — Je vous admire, vraiment.

LUCRÈCE. — Ecoutez-moi. Si nous n'habitions pas la même ville et que nos parents nous eussent accordés l'un à l'autre au hasard d'un de vos voyages, vous repartiriez pour votre patrie, tout heureux de cette promesse, — moi, tout heureuse, j'attendrais votre prochain retour. Elle est quotidienne, cette histoire. Elle pourrait être nôtre.

LORENZO. — Tout heureux. Tout heureuse. Quels mots pour un adieu !

LUCRÈCE. — Ce n'en est pas un, Lorenzo. C'est un bref ajournement du bonheur. Songez aux vrais adieux. Songez à celui que nous avons échangé, la nuit où nous nous sommes connus, quand vous alliez vous battre, à celui que vous m'auriez adressé, si le mal noir m'avait prise. ou si j'avais refusé de me délier de Dieu, ou si l'on vous avait imposé une alliance politique...

LORENZO. — Quoi ? c'est vous maintenant qui inventez les malheurs !

LUCRÈCE, souriant. — Ils ont cet avantage sur les vôtres de n'être plus à craindre.

LORENZO. — Oui... Je croyais avoir tout calculé...

LUCRÈCE, se forçant à rire. — On n'a jamais assez d'imagination !

LORENZO. — Vous riez !...

LUCRÈCE, plus grave. — Je veux bien que les larmes m'enlaidissent quand je serai seule avec elles. J'ai le temps, pour les larmes. J'ai le temps, toute seule, de redevenir une faible petite fille.

Un temps.

LORENZO. — Alors, mon amour, pendant que vous êtes encore une femme...

LUCRÈCE. — Oui, Lorenzo ?...

LORENZO. — Et puisque, cette femme, je ne l'ai jamais encore serrée dans mes bras...

LUCRÈCE. — Oui, Lorenzo... Il faut se hâter de le faire...

Long baiser. Rentre Lionel. Ils se détachent.

LIONEL. — Il est merveilleux, n'est-ce pas, le premier baiser d'amants que se donnent deux époux ? Vous avez plus de chance que moi. Je ne l'ai jamais su. (Sur un autre ton.) Je plaisante. Je plaisante. Il en est toujours ainsi lorsqu'on éprouve la gêne du coupable. Et je me sens si coupable envers vous que je me demande, à présent, si je ne vais pas attendre jusqu'à demain, si je ne vais pas vous laisser cette nuit, *votre* nuit...

LORENZO. — Ne me tentez pas, mon frère. J'ai besoin de courage. Et il n'est pas question que je demeure.

Un temps.

LIONEL. — Alors, va !

LORENZO, montrant Lucrèce. — Aimez-la bien, je vous prie.

Ils s'étreignent. Lorenzo part en courant. Lucrèce remonte rapidement au fond de la scène, le suit des yeux, fait un signe de la main, regarde encore, puis revient. Court silence.

LUCRÈCE, petit sourire triste. — Je ne vous étonnerai pas si je vous avoue que je ressens comme un peu de vertige... Tout a si brutalement chaviré... Ne m'en veuillez pas, monseigneur...

LIONEL. — Ne vous excusez pas, vous alourdiriez mes remords.

Un temps.

LUCRÈCE. — Quand pensez-vous qu'il sera rendu à Mantoue ?

LIONEL. — J'espère : demain soir. S'il ne se produit pas d'anicroches. Mais il faut toujours compter avec les incidents de voyage.

LUCRÈCE. — De quelles sortes ?

LIONEL. — Vous savez bien. Le cheval qui bronche et qui s'abat. L'orage de montagne qui défonce les sentiers et coupe le passage. Les gardes vétilleux qui refusent la porte de la ville et vous obligent à des palabres. Oh ! rien de grave.

LUCRÈCE. — Rien de plus grave, vraiment ?

LIONEL. — Non. Pourquoi ?

LUCRÈCE. — Vous n'envisagez pas que l'escorte risque d'être attaquée.

LIONEL. — Jamais de la vie. Quelle idée ! Et par qui ? Elle est bien trop imposante pour que quiconque s'y hasarde.

LUCRÈCE. — Même aux marches de Modène ? Il paraît que les compagnies d'aventures ravagent le pays et qu'elles sont prêtes à tout.

LIONEL. — Pas à tout. Non. Pas à une entreprise aussi aléatoire que le serait celle-ci, en tout cas. Elles y auraient trop à perdre. (Un temps.) Vous pouvez m'en croire sur parole.

LUCRÈCE. — Je vous crois.

LIONEL. — Vous êtes rassurée ?

LUCRÈCE. — Oui. (Souriant.) Vous me rendez toujours confiance.

LIONEL. — Alors, profitons-en, et donnons-nous vite l'apparence de penser à autre chose. Ce sera un excellent remède à votre désarroi. Voyons ! De quoi avez-vous envie ? Que puis-je faire pour vous ? Avez-vous faim, ou soif ?

LUCRÈCE. — Pas la moindre. Non. Merci, Votre Altesse. Et vous ?

LIONEL. — Je souperai plus tard. Ou mieux : *nous* souperons. Je demanderai un médianoche et nous nous attablerons de compagnie. Voulez-vous ? (Signe d'assentiment de Lucrèce.) A moins que vous ne vous sentiez lasse, déjà ? ce qui serait bien naturel.

LUCRÈCE. — Ma foi ! si je le suis, je ne m'en aperçois point. L'idée de la fatigue ne m'a pas encore effleurée.

LIONEL. — Ah ! Tant mieux ! J'eusse été bien déçu si vous aviez décidé de vous retirer chez vous tout de suite. Je me vois d'ici, marchant de long en large dans mon cabinet de travail, jusqu'à l'aube peut-être, y ruminant la pâture que m'ont réservée les hommes... Méchante perspective !

LUCRÈCE. — Celle des pensées qui m'attendent là-haut n'est pas beaucoup plus aimable.

LIONEL. — Certes.

LUCRÈCE. — Malheureusement, nous aurons beau en repousser l'éventualité aussi loin que possible...

LIONEL. — Pardon ! nous aurons pris davantage notre parti des conjonctures, nous leur opposerons plus de sérénité, le bénéfice sera considérable. (Pause.) Vous ne vous ennuierez pas avec moi ?

LUCRÈCE. — Moi ? M'ennuyer ? Avec vous ?

LIONEL. — Pourquoi non ? Je ne suis qu'un médiocre remplaçant.

LUCRÈCE. — C'est vous, hélas ! qui vous ennuierez vite. Cela est hors de doute.

LIONEL. — Je ne vous ai pourtant jamais donné cette impression, que je sache.

LUCRÈCE. — Nous sommes restés si rarement seuls ensemble, Votre Grâce ! Et de si courts moments !

LIONEL. — Me feriez-vous l'honneur de le regretter ?

LUCRÈCE. — Oh ! l'honneur...

LIONEL. — Est-ce que je me trompe ? Il y a du regret dans votre voix.

LUCRÈCE. — Il y en a, en effet. Notre absence d'intimité véritable m'était comme une petite pointe d'amertume. J'allais partir avec elle.

LIONEL. — Moi, j'en éprouve bien plus que du regret.

LUCRÈCE. — Ne vous moquez pas, je vous prie.

LIONEL. — En ai-je l'air ?

LUCRÈCE. — Il ne dépendait que de vous de les renouveler, ces moments. Je m'y serais prêtée avec joie.

LIONEL. — Ne me reprochez pas ma discrétion. Peut-être, un jour, comprendrez-vous même *à quel point* je la déplore.

LUCRÈCE. — Que voulez-vous dire ?

LIONEL. — Bah ! L'heure n'est pas venue de m'expliquer là-dessus, mais de me racheter. Pour l'instant, oublions que c'est le départ de Lorenzo qui nous a réunis. Supposons que nous avons l'habitude de descendre ici, à la veillée, pour le plaisir de nous y entretenir. Le cadre est propice aux causeries. Ce soir plus que jamais. Regardez ! La nuit exhale une tiédeur de juin. Et ce jardin est d'une telle harmonie que l'on croirait à quelque sortilège... Vous ne trouvez pas ?

LUCRÈCE. — Oui. On s'y sent comme isolés du monde...

LIONEL. — Nous le sommes. Il n'y a plus que nous au palais.

LUCRÈCE. — Ah ! C'est cela...

LIONEL. — C'est cela. La musique qui s'est tue. Le silence.

LUCRÈCE. — Les lumières qui s'éteignent une à une...

LIONEL. — Oui...

LUCRÈCE. — L'ombre...

LIONEL. — Oui... La lune sur l'épaule de ce marbre...

LUCRÈCE. — Et cette odeur aussi que je ne parviens pas à définir...

LIONEL. — Celle de l'herbe, je pense...

LUCRÈCE. — Comme elle est pénétrante... Il y a de la menthe sauvage dans son bouquet... J'en distingue l'arome... Pas vous ?

LIONEL. — Peut-être... Si. (Un temps.) Vous voyez. Tout nous compose une atmosphère de choix.

LUCRÈCE. — Un peu effrayante.

LIONEL. — En quoi ? Elle prête à l'abandon. C'est ce que nous désirons.

LUCRÈCE. — Oui, mais vous imaginiez à l'instant que nous en avions l'habitude. En fait, nous ne l'avons point : c'est bien *notre* première fois.

LIONEL. — Est-ce que je vous intimide encore ?

LUCRÈCE. — Oui.

LIONEL. — Vous me connaissez bien, pourtant ! Depuis des semaines et des semaines...

LUCRÈCE. — C'est moi que vous connaissez mal. Je me dis que le peu que je vaux, vous n'en avez même pas le soupçon. Et cela me paralyse.

LIONEL. — Quelle image croyez-vous donc que je me trace de vous ?

LUCRÈCE. — Trop flatteuse ou trop quelconque. L'une ou l'autre. Je préférerais qu'elle me fût ressemblante. A cesser d'en douter, je serais plus naturelle.

LIONEL. — Dessinons-la ensemble, alors. Nous comparerons ensuite.

LUCRÈCE. — C'est difficile. Chacun de nous a ses lignes d'ombre, et le relief, la vie d'un portrait ne relèvent que d'elles. Mais elles ne se laissent pas percevoir aussi vite. Deux êtres qui se rapprochent doivent les deviner peu à peu. Seulement, en avez-vous le désir ? Tout est là.

LIONEL. — Vous avez fait des pas de géant dans la coquetterie !

LUCRÈCE. — Si vous voyez juste, elle est bien innocente.

LIONEL. — Eh bien ! et vous, m'avez-vous entièrement deviné ?

LUCRÈCE. — Non. Vous me surprenez toujours. Mais il n'est rien de vous qui ne trouve en moi sa résonance.

LIONEL. — Vraiment ?

LUCRÈCE. — C'est que, moi, je vous admire. C'est que votre richesse d'âme exalte, si elle étonne. C'est que je voudrais devenir votre amie.

LIONEL. — Vous l'êtes déjà.

LUCRÈCE. — Ce n'est pas de cette façon-là que j'aimerais le rester.

LIONEL. — Ah ! non ?

LUCRÈCE. — Je suis exigeante, n'est-ce pas ?

LIONEL. — Vous en avez le droit. Mais quoi ? mon amitié ne vous paraît pas solide ?

LUCRÈCE. — Elle me paraît... pardonnez-moi, monseigneur... un peu... superficielle... Il y a... comment dirais-je ?... de la condescendance en elle. Si. Si. Je vous assure. Vous avez eu de la sympathie pour moi, du penchant, vous m'avez souri de bon cœur, vous m'avez appelée « petite nonne », puis, ajoutant aux élans de Lorenzo, vous m'avez choyée au delà de l'imaginable, vous m'avez offert tout ce qui vous était extérieur et dont vous disposiez, vous m'avez ouvert les portes d'un univers où je ne serais peut-être jamais entrée. C'est déjà très enviable, et j'aurais mauvaise grâce à me plaindre. Mais, comprenez-moi : le seul monde que j'aie l'ambition de conquérir, c'est celui que vous gardez en vous. Estimez-moi assez pour croire que je n'en suis pas indigne. Et ne me jugez pas vaine, surtout. J'ai conscience que, si vous m'en rendiez confidente, j'en aurais, aussi bien que Lorenzo, l'intuition et l'intelligence. Mon existence en serait baignée d'une douce lumière. Elle y trouverait son orientation véritable... Je ne sais comment j'ose vous parler ainsi. Ce sont pourtant des mots bien simples et bien purs. Je tremble à vous les dire.

LIONEL. — Mais c'est vrai. Vous tremblez réellement. (Un temps.) Est-ce ma chaîne que vous portez là ?

LUCRÈCE. — Vous ne l'aviez pas remarqué ?

LIONEL. — Non. Et je m'en veux. Le soir de votre mariage, quelle attention pour moi !... J'y suis profondément sensible.

LUCRÈCE. — C'était manière de vous emporter un peu avec nous.

LIONEL. — Vous avez décidément un sens très aigu de l'amitié.

LUCRÈCE. — Avant de vous rencontrer, je l'ignorais moi-même. (Pause.) Acceptez-vous de le partager avec moi, désormais ?

LIONEL. — Essayons.

LUCRÈCE. — Ah ! merci, Lionel.

LIONEL. — Et, puisqu'il s'agit d'un traité en bonne et due forme, il faut le sceller d'un gage.

LUCRÈCE. — Volontiers, si ce gage est une preuve de confiance. Mais c'est à vous de me le fournir.

LIONEL. — Comme vous allez vite !

LUCRÈCE. — Et vous, vous vous dérobez déjà ?

LIONEL. — Je balance toujours à me livrer.

LUCRÈCE. — Allons ! faites le premier pas. Vous verrez bien.

LIONEL. — Je verrai. Oui. Que désirez-vous savoir ?

LUCRÈCE. — Dites-moi... Dites-moi pourquoi vous pleuriez, la nuit dernière, seul, dans votre chambre ?

LIONEL. — Comment avez-vous appris cela ? Par qui ? Il n'y a que Christofore...

LUCRÈCE. — C'est par lui.

LIONEL. — Christofore m'espionne à votre compte ?

LUCRÈCE. — Oh ! monseigneur, n'employez pas des expressions pareilles. Ce n'est qu'à cause de son anxiété, ce n'est que par sollicitude à votre égard, qu'il m'en a informée.

LIONEL. — Il n'aurait pas dû. Je ne vous répondrai pas.

LUCRÈCE. — Est-ce d'une brûlure si secrète que vous souffrez ?

LIONEL. — Oui.

LUCRÈCE. — Ne puis-je rien pour elle ?

LIONEL. — Vous ne pouvez plus rien.

LUCRÈCE. — J'aurais donc pu quelque chose ?

LIONEL. — Il est trop tard.

LUCRÈCE. — Vous me désespérez.

LIONEL. — Oh ! n'exagérez point, je vous en supplie.

LUCRÈCE. — Quand vous gisiez dans votre lit de blessé, c'est de ma main seulement que vous acceptiez quelque boisson ou quelque nourriture, de ma main seulement que vous réclamiez de la fraîcheur à votre front. Je saurais peut-être apaiser cette douleur-là, aussi.

LIONEL. — Vous ne sauriez que l'aviver.

LUCRÈCE. — Pourquoi me regardez-vous ainsi ? Il y a dans votre regard... comme un arrière-fond... que je ne peux pas supporter.

LIONEL. — Que serait-ce des mots si vous ne supportez pas les regards ? (Pause.) Changeons de sujet, s'il vous plaît. Au demeurant, ce n'est point à un gage de cette sorte que je faisais allusion. Il est encore trop tôt. Je me dénouerai peu à peu près de vous. Je vous le promets. Mais ne me pressez pas. Tenez ! prenez cette bague. Voilà mon gage pour le moment.

LUCRÈCE. — Cette bague-ci, monseigneur ?

LIONEL. — Oui. Elle ira très bien à votre index. Ne me refusez pas. Vous me désobligeriez. Et ne me remerciez pas, surtout. Je ne fais plaisir qu'à moi-même.

LUCRÈCE. — Encore un cadeau... matériel, Votre Altesse. Et pour splendide que soit ce bijou...

LIONEL. — Je ne lui accorde qu'une valeur sentimentale. Je l'avais acheté à Naples autrefois, pour Isotta.

LUCRÈCE. — Pour Isotta ? Et vous vous en défaites ?

LIONEL. — Vous voyez. Je romps avec ce qui n'est plus.

LUCRÈCE. — Et c'est à moi que vous l'abandonnez ?

LIONEL. — Sans doute n'étais-je fidèle à mes souvenirs qu'en l'absence d'une tendresse féminine à côté de moi. On baptise souvent douleur ce qui n'est qu'une absence obstinée. Mais vous êtes là, maintenant.

LUCRÈCE. — Je reprendrai, à plus juste titre cette fois, ce que vous prétendiez si faussement de vous tout à l'heure : je suis une médiocre remplaçante.

LIONEL. — Non pas médiocre. Mais incomplète. Car la vie va se charger de rendre notre pacte bien provisoire.

LUCRÈCE. — Comment, la vie ?

LIONEL. — Notre vie, si vous préférez, telle que nous en avons disposé.

LUCRÈCE. — Pourquoi ?

LIONEL. — Parce qu'une amitié, comme vous la voulez — entre un homme et une femme, s'entend — se réclame des mêmes privilèges que l'amour. Ne vous en rendez-vous pas compte ?

LUCRÈCE. — Elle est moins trouble.

LIONEL. — Voire ! Elle en a la susceptibilité, la jalousie, le despotisme, la convoitise. Elle est l'amour privé de son lien le plus fort. Et ce n'est pas moi, hélas ! que vous aimez.

LUCRÈCE. — « Hélas ! » Mais, monseigneur...

LIONEL. — Oui : hélas ! Croyez-vous qu'il n'est pas enviable, l'homme que vous aimez ? Me tenez-vous pour aveugle ? Or, intérieurement, vous représentez ceci ou cela, aujourd'hui. Mais que serez-vous demain ?

LUCRÈCE. — Demain ?

LIONEL. — Demain, vous serez femme.

LUCRÈCE. — Eh bien ?

LIONEL. — Vous serez ce que l'amour vous aura faite, l'amour physique. L'amitié, si entière, si impérieuse qu'elle soit, n'y pourra rien. Mettez une vierge au lit d'un homme. Elle en sort une esclave ou un monstre. L'esclave ne se soucie plus que de son nouveau maître. Le monstre que de soi-même.

LUCRÈCE, à mi-voix. — Allons donc !

LIONEL. — Il n'y a pas d'autre alternative. Et je vous souhaite l'esclavage. (Pause.) Il n'est pas à dédaigner, vous savez, le sort de la femme qui appartient totalement à celui qui la domine.

LUCRÈCE. — Non...

LIONEL. — Vous y avez déjà rêvé ?... C'est le rêve de toutes les filles.

LUCRÈCE. — Oui...

LIONEL. — Mais, comme tous les rêves, il demande un peu de magie pour se réaliser. C'est affaire de l'homme. Et, malgré ma partialité en faveur de Lorenzo, je ne saurais vous affirmer qu'il possède toutes les vertus d'un amant. Je n'en ai pas d'indice.

LUCRÈCE. — Je n'entends rien à ces choses.

LIONEL. — S'il se révèle qu'il est celui qui vous correspond, celui que vous appelez : alors, Lucrèce, adieu l'amitié ! adieu Lionel !

LUCRÈCE. — Vous devez bien sentir que cela est impossible...

LIONEL. — Le baiser que vous avez échangé, était-ce bien le premier ?

LUCRÈCE. — Oui...

LIONEL. — N'y avez-vous pas aussitôt découvert que votre corps s'éveillait au plaisir ? qu'il fondait fibre à fibre ? qu'il y avait en lui déjà comme une mort délicieuse et comme une naissance ? On se livre dans un premier baiser. Tout y est en puissance.

LUCRÈCE. — C'était un baiser de tristesse et de renoncement.

LIONEL. — Le désir partagé ne renonce jamais rien. Il étouffe la tristesse. Il abolit la mémoire comme l'appréhension. Il flambe. Il dévore ce qui n'est pas lui. Il n'est que le présent, mais il est tout le présent. Ce baiser, il pouvait contenir toutes les voluptés. Vous les laisser en offrande. Vous dévoiler à vous-même. Dans sa violence et son raffinement, il pouvait vous causer glace et chaleur ensemble. Vous faire perdre conscience, ne fût-ce qu'une minute, et vous anéantir à force de bien-être.

LUCRÈCE. — Vous me gênez, monseigneur...

LIONEL. — Pourquoi ? Deux chairs qui se reconnaissent, se soudent, prolongent l'une dans l'autre leur propre frémissement, y concentrent et y doublent leur vie la plus profonde, la plus cachée, la plus féconde, y entraînent l'âme aussi, oui : l'âme elle-même et la métamorphosent, c'est notre miracle, à nous. C'est le miracle humain. (Un temps.) C'est celui qui nous attendait si je ne vous avais pas donnée à un autre.

LUCRÈCE, éperdue. — Mon Dieu ! qu'avez-vous dit ?...

LIONEL. — Je ne pouvais plus me taire.

LUCRÈCE. — Qu'avez-vous dit, seigneur ?...

LIONEL. — Je ne pouvais plus me taire.

LUCRÈCE. — Serait-il vrai que vous m'aimiez aussi ?...

LIONEL. — Vous vouliez apprendre la cause de mes larmes. Vous la connaissez, à présent.

LUCRÈCE. — Vous m'aimez...

LIONEL. — « Je l'aime et je la laisse à un autre. Je l'aime et je la laisse à un autre. » Depuis des jours, depuis des nuits, voilà les syllabes que je suis devenu. Elles me martèlent les tempes. Elles coulent avec mon sang. Dans la veille et dans le sommeil. Il était au-dessus de mes forces de ne pas les articuler, enfin !

LUCRÈCE. — Il ne fallait pas.

LIONEL. — Tant pis !

LUCRÈCE. — Il y a des mots qui ravagent.

LIONEL. — Moins que le silence.

LUCRÈCE. — Non. Le crime a pris forme maintenant. Et il n'y a plus que lui.

LIONEL. — Il n'y avait plus que lui, déjà, dans notre pensée. Je disais : Isotta, et je pensais : Lucrèce. Vous disiez : l'amitié, et vous pensiez : l'amour.

LUCRÈCE. — C'était notre sauvegarde. Moi, je me suis contrainte. Moi, je n'ai pas parlé. Et pourtant, j'ai vu clair en moi tout de suite.

LIONEL. — Vous n'avez pas aimé Lorenzo, d'abord ?

LUCRÈCE. — Dès que vous êtes venu, vous avez pris sa place.

LIONEL. — Alors, vous êtes responsable de tout.

LUCRÈCE. — Je croyais que je vous demeurais indifférente. Je l'ai cru jusqu'à cette minute.

LIONEL. — Juste avant ma mutilation, Lorenzo m'a menacé de se tuer. Vous vous êtes évanouie.

LUCRÈCE. — Pour vous. A la pensée du supplice que vous alliez subir.

LIONEL. — Vous avez consenti de renoncer à vos vœux.

LUCRÈCE. — Sur vos instances. Sur vos instances seules.

LIONEL. — Vous l'avez épousé, enfin.

LUCRÈCE. — Pour rester près de vous.

LIONEL. — Et cela vous suffisait ?

LUCRÈCE. — J'étais résignée, mais heureuse. Oui, heureuse, malgré tout.

LIONEL. — Et vous ne l'êtes pas davantage, maintenant ? *Malgré tout ?*

LUCRÈCE. — Il n'y a plus de bonheur possible. Adieu, monseigneur.

LIONEL. — Où voulez-vous aller ?

LUCRÈCE. — N'importe !

LIONEL. — Vous resterez.

LUCRÈCE. — Non. Non. Ne me retenez point.

LIONEL. — De force, si vous m'y obligez. Je vous retiendrai de force.

LUCRÈCE. — Laissez-moi. Je vous en conjure. Laissez-moi. De grâce, laissez-moi partir.

LIONEL. — Non.

LUCRÈCE. — Je retournerai dans un cloître.

LIONEL. — Jamais.

LUCRÈCE. — Il faut que je m'échappe, que je m'échappe de vous.

LIONEL. — Pourquoi ?

LUCRÈCE. — Mais parce que je sais que je ne vous résisterai pas. Parce que je sais que je ne me résisterai pas à moi-même.

LIONEL. — Eh bien ?

LUCRÈCE. — Comment oserions-nous regarder Lorenzo en face lorsqu'il nous reviendra ?

Un temps.

LIONEL. — Il ne nous reviendra pas.

LUCRÈCE, dans un cri. — Quoi ?

LIONEL. — Il ne reviendra plus jamais nulle part sur cette terre.

LUCRÈCE. — Vous mentez !

LIONEL. — Non.

LUCRÈCE. — Vous n'avez pas fait cela ?

LIONEL. — Je l'ai fait.

LUCRÈCE. — Vous mentez ! Vous mentez ! Vous n'êtes pas capable d'une telle barbarie ! Vous ne nous avez pas souillés de cette façon-là ?

LIONEL. — Si.

LUCRÈCE. — Ah ! vous n'aviez pas le droit.

LIONEL. — Je l'ai pris.

LUCRÈCE. — Il était innocent de tout.

LIONEL. — Il était l'obstacle.

LUCRÈCE. — Et, parce qu'il était l'obstacle, vous l'avez sacrifié !

LIONEL. — Je ne me suis que trop sacrifié moi-même.

LUCRÈCE. — Vous saviez où vous l'envoyiez et vous avez pu l'embrasser ?

LIONEL. — Il sera mort en emportant l'étreinte des deux êtres qu'il aimait et qu'il croyait fidèles. Elle valait mieux, cette mort, que sa vie à venir.

LUCRÈCE. — Et qui ? Qui l'a frappé ?

LIONEL. — Christofore.

LUCRÈCE. — Christofore ! Il a accepté cela ?

LIONEL. — Oui.

LUCRÈCE. — La stupéfaction, l'épouvante de celui qu'il avait vu grandir, le regard qui comprend tout à l'ultime seconde, il les a acceptés ?

LIONEL. — Je lui ai ordonné de frapper dans le dos.

LUCRÈCE. — Et vous ne vous haïssez pas ?

LIONEL. — Je ne peux plus me haïr du moment que vous m'aimez.

LUCRÈCE. — Vos yeux, dans un miroir, vous les endurerez ?

LIONEL. — Je n'y verrai que vous.

LUCRÈCE. — Je ne suis pas complice.

LIONEL. — Plus que vous ne pensez. Vous l'êtes parce que vous existez.

LUCRÈCE. — Lorenzo ! Lorenzo mort ! Et mort à cause de moi !

LIONEL. — Uniquement à cause de vous.

LUCRÈCE. — Non !

LIONEL. — Et nous y retrouvons notre vie. Il n'y a plus que nous.

LUCRÈCE. — Et Dieu.

LIONEL. — Dieu s'est déjà détourné de vous.

LUCRÈCE, écrasée. — Taisez-vous !

LIONEL. — Et vous ne l'ignorez pas. Il n'est plus temps de feindre.

LUCRÈCE. — Je prierai. Je prierai. Je ne serai plus que prière.

LIONEL. — Il ne vous écoutera pas. C'est aussi un Dieu de vengeance.

LUCRÈCE. — De pardon.

LIONEL. — Pas pour vous. S'il est une damnation, vous êtes inexorablement damnée.

LUCRÈCE. — Damnée...

LIONEL. — Mais libre. Libre enfin. Il n'est que cette vie dont nous soyons certains. Et mienne.

LUCRÈCE. — Vôtre ?

LIONEL. — Oui. Mienne. Mienne comme je suis à vous. Même si vous partez. D'ailleurs, quittez-moi maintenant, quittez-moi, si vous en avez le courage.

Un temps.

LUCRÈCE. — Je n'ai plus de courage.

Il la prend dans ses bras. Long baiser. Puis, soudain, il se détache d'elle violemment, et la jetant sur le sol :

LIONEL. — Elle m'a cru, la catin ! Elle m'a cru ! Comme l'autre, jadis, a cru mon père ! Elle a cru que j'avais tué mon Lorenzo pour elle ! Mais, de quelle boue, de quelle boue sont-elles donc fabriquées ? Et le pire, maintenant, c'est qu'elle m'est entrée dans la peau, cette boue ! Tout ça, parce qu'elle est belle !...

LUCRÈCE. — Je n'avais pas... mérité... cela... monseigneur.

LIONEL. — Le pire, maintenant, c'est que je viens d'y goûter, que je ne peux plus m'en passer, et que, dussé-je t'exposer ensuite sur la place publique, je te traiterai d'abord comme j'en ai envie... comme j'en ai envie, tu m'entends...

LUCRÈCE. — Non... Non...

LIONEL. — Et que vienne le mal ! Qu'il règne en moi aussi ! Tout renié, mais sauvé ! Mort-vivant, mais sauvé !

LUCRÈCE, *dans un souffle.* — Je suis perdue...

RIDEAU

DEUXIÈME TABLEAU

Trois ou quatre semaines plus tard. Une salle du palais. Radieuse fin de matinée. Début d'octobre.

Au lever du rideau, Lionel est seul en scène. Il marche de long en large. Au poignet gauche, il porte une main postiche recouverte d'un gant. Sa main droite aussi est gantée ; l'index en est orné d'une bague à gros chaton. La porte s'ouvre. Lionel aussitôt s'immobilise. Lucrèce apparaît. Elle soutient fermement le regard que fixe sur elle Lionel ; puis, sans quitter des yeux celui-ci, elle avance de quelques pas et s'arrête. Derrière elle est entré Christofore qui referme la porte. Lionel, d'un signe, le congédie. Christofore sort, par le fond. Silence tendu, puis :

LUCRÈCE. — Pourquoi me sortez-vous de prison ? Si c'est pour me condamner, si c'est pour me mener au supplice, je suis prête. Mais j'en appelle au peu de sensibilité qui vous reste : faites vite. Je ne vous en demande pas davantage.

LIONEL. — Il ne s'agit pas de cela. J'eusse décidé de votre exécution qu'il n'était nul besoin de vous envoyer chercher : on y aurait procédé sur place.

LUCRÈCE. — Le bourreau ne dispose pas contre moi de toutes les tortures. Celles qui n'atteignent pas le corps, vous seul gardez le pouvoir de me les infliger. Et je n'envisage pas que vous vous en absteniez.

LIONEL. — Eh bien ! rassurez-vous pourtant là-dessus : je n'en userai pas.

LUCRÈCE. — Votre présence en est une, déjà. Intolérable.

LIONEL. — Je l'admets. Il faudra néanmoins que vous l'enduriez un moment : j'ai beaucoup à vous dire — le don ne m'a pas été dévolu de modifier mon apparence — et, au surplus, je vous le répète, il n'y a pas lieu d'avoir peur.

LUCRÈCE. — Mais je n'ai pas peur ! C'est autre chose. Je suis au delà de la peur. De qui, de quoi pourrais-je bien avoir peur, à présent ?

LIONEL. — Cessez de frissonner, alors. Vous m'agacez.

LUCRÈCE. — Je ne saurais. C'est de froid.

LIONEL. — Par ce soleil ?

LUCRÈCE. — Il y a vingt-trois jours que j'ai froid. Peut-être, ne concevez-vous même pas ce que c'est que d'avoir froid pendant vingt-trois jours ? (Lionel prend un gobelet, y verse du vin et le lui tend. Elle refuse.) Vous ne me comprenez pas. C'est à l'âme que j'ai froid. Il n'existe pas de vin qui la réchaufferait.

LIONEL, reposant le gobelet. — A votre aise ! L'état de votre âme ne m'intéresse pas.

LUCRÈCE. — Cela ne vous fait donc rien, à vous, de me revoir ?

LIONEL. — Que voulez-vous que cela me fasse ? Une fois pour toutes, madame, vous ne m'importez pas. Ou, plutôt, rien ne m'importe en vous de ce qui ne touche pas à Lorenzo.

LUCRÈCE. — Il est temps d'y penser.

LIONEL. — C'est parce que je n'ai jamais interrompu d'y penser que je vous ai fait écrouer.

LUCRÈCE. — Sous l'angle de votre intérêt, je n'en doute pas une seconde.

LIONEL. — En quoi vous avez tort.

LUCRÈCE. — Allons, donc ! C'est si clair... Les événements eux-mêmes vous poussaient à l'épaule.

LIONEL. — Quels événements ?

LUCRÈCE. — Au moins ceux dont j'ai eu connaissance. On les eût dit vos complices tant ils vous secondaient.

LIONEL. — Je ne sais pas de quoi vous parlez.

LUCRÈCE. — Je parle des courriers qui, à la fin même de la nuit que je n'ose plus nommer : de mes noces, arrivèrent ici pour annoncer la mort du Souverain Pontife. Je parle du départ précipité de Madonna Bianca avec le Cardinal, et des avantages que vous en avez tirés.

LIONEL. — Qui vous a informée ?

LUCRÈCE. — Je n'étais pas encore prisonnière.

LIONEL. — Qui vous a informée ?

LUCRÈCE. — Une lettre.

LIONEL. — Une lettre ? Vous n'avez pas franchi le seuil de vos appartements. Vous n'avez vu personne. Je vous ai fait incarcérer par Christofore, dès son retour. C'est dire après fort peu de temps. Quelques heures à peine.

LUCRÈCE. — A peine. Oui. Bien peu de temps, en vérité. Bien peu. Vous avez raison. Qu'il a été léger, le temps ! Qu'il a été rapide ! Il y a eu le jardin... Le beau jardin, monseigneur, où je demeurais gisante, ouverte, meurtrie de vous. Le moment, le moment si court, n'est-ce pas ? où l'on va chercher jusques au fond de soi la force de se tenir debout. La marche dans le noir, chancelante, parce qu'il y a la terre des pelouses qui enfonce sous le pas et le gravier de l'allée qui le fait trébucher. L'escalier. L'escalier à gravir. Le carreau de la chambre où l'on s'effondre enfin, où l'on s'anéantit...

LIONEL. — Oh, assez !

LUCRÈCE. — Voilà comme il glissait le temps ! Et tout à coup, cependant, un bruit, un froissement sous la porte... Il ne manquait à l'histoire que quelque dérision. La voici qui arrivait, tout involontaire qu'elle fût. C'était une lettre de votre mère, monseigneur, qui s'excusait de nous adresser son adieu, à moi et à Lorenzo, sous cette forme sommaire, mais « qui ne voulait pas, disait-elle, déranger deux amants au cœur de leur première nuit ! »

Un temps.

Ainsi, vous aviez abusé des conjonctures pour lui cacher l'éloignement de votre frère et lui donner à croire que nous avions préféré rester à Montemagno.

LIONEL. — Supposons-le. Après ?

LUCRÈCE. — Après ? Mais rien ! rien autre que cette faveur du destin. Lorenzo à Mantoue et votre mère à Rome, vous pouviez m'expédier sans crainte dans une basse-fosse. Vous n'y avez pas failli.

Un temps.

Aussi bien, ne fallait-il pas d'abord m'écarter de votre vue ? Vous débarrasser de ce remords vivant ? Est-ce qu'il ne fallait pas aussi s'opposer à ma fuite, ou, du moins, la prévoir ? M'empêcher par avance de céder à ce genre d'impulsion que provoque souvent le malheur et qui m'eût entraînée peut-être à rejoindre Lorenzo, à me jeter à ses pieds, à lui dévoiler ma honte avec la vôtre ? Ne fallait-il point, en tout cas, me retenir de communiquer avec lui, intercepter ses messages, et, sauf à masquer mon silence d'un prétexte plausible, vous accorder le loisir de lui répondre vous-même ?...

LIONEL. — Quel fatras de faux et de vrai, madame ! Que de démences !

LUCRÈCE. — Est-ce qu'il ne fallait pas, enfin, vous assurer que je ne me tuerais pas ?

LIONEL. — Cela, oui. C'est exact.

LUCRÈCE. — Que ne l'ai-je fait sur l'instant ! Je ne me le pardonne point.

LIONEL. — Pardieu ! Vous espériez encore !

LUCRÈCE. — Moi ? J'espérais encore ? Bonté Divine ! et quoi ?

LIONEL. — Que je vous aimais.

Un silence.

Allons !... Vous ne dites plus rien ? En auriez-vous terminé, par miracle ? Me feriez-vous grâce, à la fin, de tout ce pathétique ? (Pause.) Vous poussez là votre cri, la bouche écartelée comme un masque de Melpomène. On jurerait, à vous voir, d'une de ces figures de proue que le sel de la mer a creusées d'un trou d'ombre à la place des lèvres et qui n'arrêtent plus de lancer vers le ciel l'irritation de leur clameur perpétuelle !... J'ai de la patience !

LUCRÈCE. — C'est un sel plus acide que celui de la mer qui me ronge les lèvres.

LIONEL. — Je sais. Je sais. Réduisez par la force une femme à ne plus pouvoir vous séduire, elle ne connaît plus que la haine. Mais j'en ai fait la part, et la vôtre n'est pas très redoutable. (Un temps.) J'ai voulu vous garder vivante, en effet. Mais, contrairement à ce que vous imaginez, je ne nourrissais qu'un projet, je n'éprouvais qu'une hâte : rappeler immédiatement mon frère auprès de moi.

LUCRÈCE. — Pour tout lui confesser ?

LIONEL. — Pour le faire votre juge.

LUCRÈCE. — Le mien seulement ?

LIONEL. — Et celui de l'épreuve à laquelle je vous avais soumise et que vous n'avez pas soutenue.

LUCRÈCE. — Ah ! tout de même ! Et juge, par conséquent, de ce qui vous y avait incité, je suppose ?

LIONEL. — Il l'aurait deviné : le soin de son bonheur.

LUCRÈCE. — Rien ne vous autorisait à le croire en péril.

LIONEL. — Ah ! vraiment ?

LUCRÈCE. — Si ce n'est votre passé.

LIONEL. — Eh bien ? Il suffisait, ce me semble. J'avais payé pour deux.

LUCRÈCE. — Voilà. J'en étais sûre.

LIONEL. — Comment ?

LUCRÈCE. — Ce n'était pas Lorenzo qui était en cause.

LIONEL. — Et qui donc ?

LUCRÈCE. — C'était vous.

LIONEL. — Moi ? Pourquoi moi ?

LUCRÈCE. — Parce qu'il n'y a jamais eu qu'une femme dans votre vie.

LIONEL. — Et vous. Lorenzo et moi ne faisons qu'un.

LUCRÈCE. — Non. Moi, vous ne me connaissiez pas. C'était Isotta que vous vous rappeliez, que vous croyiez connaître. C'était *elle* qui vous avait trahi, non pas moi. Le masque, c'est à *elle* que vous l'avez arraché. Car, si tant est qu'il fût vrai que j'en portais un moi-même, vous eussiez dû simplement le rejeter ce masque, avec dégoût, et m'insulter, moi, Lucrèce, et me cracher à la figure nue. L'épreuve s'arrêtait là. Mais non. Vous n'êtes pas parti. Vous m'avez prise. Vous vous êtes vengé sur moi de votre humiliation ancienne, de ce rôle de dupe que vous aviez joué pendant des années *devant* vous, *malgré* vous, de cette infériorité que vous en aviez gardée devant les femmes et qui vous condamnait, par méfiance de vous, à la fidélité envers vos souvenirs, comme elle vous obligeait par ailleurs, et pour vous rassurer sur vous-même, à vous prouver sans cesse plus grand que vous n'étiez. Il y avait là une revanche, *la* revanche. Elle s'offrait. Vous ne pouviez plus respirer sans elle. Il fallait que, dans ce drame, un autre prît votre place. Coûte que coûte. Alors, vous m'avez souillée. Mais ce faisant, c'est Lorenzo que vous avez sali, c'est lui que vous avez sacrifié. Et, du coup, vous redressant dans le mal, vous avez continué à vous y rechercher...

LIONEL. — Ah ! taisez-vous, madame, ou je ne réponds plus de rien. J'ai séparé Lorenzo de vous, d'un geste irrémédiable, pour le sauver de vous. Tout le reste est bassesse. Lui, jamais, je vous le jure, n'aurait eu la pensée d'y voir une pareille vilenie. Car je suis sûr de lui comme il est sûr de moi.

LUCRÈCE. — Dieu me pardonne ! est-ce que vous êtes sincère ? A choisir de votre hypocrisie ou de votre aberration, je ne sais laquelle des deux m'apparaîtrait plus odieuse.

LIONEL. — Il n'y a là ni de l'une ni de l'autre. Un acte n'est pas simplement ce qu'il est. Il est surtout ce qu'il sera. Et c'est ce qu'il sera dont je me soucie le plus. A mon jugement d'alors...

LUCRÈCE, l'interrompant. — Vous en avez donc changé ?

LIONEL. — Patience ! s'il vous plaît. (Reprenant.) A mon jugement d'alors, la nuit où je vous approchai n'était pas achevée : elle ne pouvait, elle ne devait se terminer qu'au moment où mon frère, renseigné, serait ici devant nous. Et sans doute le brûlai-je alors à cette flamme noire, mais à seule fin de l'y forger de nouveau.

LUCRÈCE. — C'est cela ! Vous ne vous contentez pas de vous chercher dans le mal, vous vous y justifiez : c'est toujours la même ligne !

LIONEL. — Je vous dis ce qui est. A condition que vous me dispensiez de vous entendre, vous êtes libre de l'interpréter à votre guise.

LUCRÈCE. — Et libre aussi de conclure que vous n'avez pas levé le doigt pour vous y conformer.

LIONEL. — Ce sont les circonstances qui m'en ont retardé. J'ai eu, dans l'immédiat, plus important à faire.

LUCRÈCE. — D'autres victimes, par exemple ?

LIONEL. — D'autres lessives !

Un temps.

LUCRÈCE. — Vous êtes un monstre.

LIONEL. — Je suis ce que les hommes m'ont contraint à devenir. Les hommes... (il la regarde) et les femmes. Je n'y puis rien. Tous, ils se sont ingéniés à me découvrir de quelle pâte on les avait pétris. J'y ai plié ma conduite. Je les ai précédés sur leur propre terrain. Je les y ai vaincus avec leurs propres armes puisqu'elles se révélaient les seules efficaces. Ils l'ont voulu, tant pis ! Tant pis pour eux, s'ils ne comprennent rien d'autre que le mal ; s'ils n'obéissent qu'au mal, s'ils n'apportent leur adhésion, leur enthousiasme, leur adulation qu'au maître qui les en abreuve, et si celui-ci ne peut fonder sur rien d'autre l'entente et la communauté humaines ! A qui la faute si je leur ai donné ce qu'ils exigeaient de moi ?

LUCRÈCE. — J'entends ! Le valet de chiens, qui avait juré de guérir la blessure de votre lévrier et qui, malgré son zèle, n'y est pas parvenu, il avait exigé qu'on lui arrachât la langue parce qu'il avait trop parlé !... Le paysan misérable, qui avait volé un lièvre sur vos terres de Grimano, il avait exigé qu'on le lui fît manger cru, tout entier, avec le poil, les yeux, les griffes et les dents, parce qu'il avait besoin d'être rassasié !... Les femmes que vous avez séduites après moi, elles avaient exigé que vous les exposiez nues sur l'échafaud de la ville, parce qu'elles vous aimaient !... Jacopo Contarini, contre lequel vous ne possédiez pas l'ombre d'une preuve et qui n'avait rien avoué, même sous la question, il avait exigé qu'on le crucifiât, tête en bas, sur la place publique, parce qu'il vous était fidèle !... Les habitants de Faënza, sa duchesse et son jeune prince, ils avaient exigé que vous vous empariez de leur ville, et ceux d'entre eux qui gardaient des doutes sur la légitimité de cette opération, ils avaient exigé d'aller se les reprocher au bas bout d'une corde, parce que vous leur aviez promis qu'ils demeureraient libres !

LIONEL. — Comment avez-vous appris tout cela ? Par des lettres, encore ?

LUCRÈCE. — Vous savez bien que non : vous ne m'avez pas donné d'autre geôlier que Christofore ! Et vous aviez fait une loi de son silence. Je l'ai appris par des échos, par des cris, par des appels et des gémissements. Par la longue patience des phrases que l'on tape, la nuit, à coups de chaîne, sur les murs et dont on devine le code peu à peu. Car c'est sonore, vous savez, une prison. Cela parle. Cela raconte et accuse. Cela maudit. Cela essaie de vivre jusques au dernier souffle. Les voix de la révolte et de la vengeance en creusent infatigablement les pierres les plus dures. Elles y percent leur chemin et, quand elles se taisent, il y a, qui pousse dans la boue et la sanie du sol et qui vous monte au visage, cette grande fleur stupéfiante de la haine que l'on respire à pleins poumons et qui vous éclate dans le cœur.

LIONEL. — Ma parole ! on dirait que vous la regrettez, votre prison !

LUCRÈCE. — J'y ai reçu la douleur des autres. C'est un bien beau baptême.

LIONEL. — Vous voyez que la douleur n'est pas si haïssable, qui vous hausse au-dessus de soi.

LUCRÈCE. — Quand elle ne vous ravale pas au niveau de la bête !

LIONEL. — Ainsi se fait le tri.

LUCRÈCE. — Mais qui vous a donné le droit d'y procéder ?

LIONEL. — Vous omettez que j'ai d'abord tenté l'expérience sur moi-même, que je me la suis imposée pour l'épargner à autrui, que je me suis délibérément diminué pour m'accroître et pour élever mon peuple. Mais quoi ? Là où je pensais susciter des résonances profondes, je n'ai rencontré que le bruit d'une admiration de commande. Il fallait donc pousser au delà ! Je l'ai fait. Les hommes veulent toujours le moins. Moi, je voulais le plus. C'était ma raison de vivre. Alors ? Pouvais-je créer sans détruire ? Pouvais-je détruire sans provoquer de la souffrance ? Non. Et qu'importait, en vérité, si cette douleur-là se révélait féconde !...

Voilà, du moins, ce que je me suis dit et proposé, madame. Voilà uniquement ce qui a dirigé mon action. Et, dans la mesure où j'aurais eu la force de la mener jusqu'au bout, je suis sûr que je ne me trompais point.

LUCRÈCE. — Pourquoi ? Vous ne l'avez plus, cette force ?

LIONEL. — Je ne l'ai plus. Soyez-en satisfaite. Je n'avais pas réfléchi que pour modeler les hommes malgré eux, malgré ce qu'on leur apporte en l'occurrence de détresse et de ruines, il faut jouir soi-même avant tout de cette liberté souveraine que donne l'indifférence, — autrement dit qu'il faut n'aimer passionnément personne. Or, ce n'est pas mon cas. J'en suis loin. J'aime Lorenzo. Plus que ma vie. J'ai essayé, à force, de m'aveugler devant la perspective de son retour, tel que je le voulais ; de m'assourdir contre mon propre tumulte. Toute cette nuit encore, j'ai vécu dans les affres. Et puis, je n'ai pas pu. Je ne peux pas. J'avais beau me répéter qu'il s'agissait d'un acte purificateur, nécessaire : la seule idée de la souffrance de Lorenzo, *d'une souffrance qui lui viendrait de moi*, me révulsait. S'il doit souffrir un jour, que ce soit de vous ou des autres ! Ce ne sera pas de moi. Je n'en ai pas le courage. Alors, voilà ! je renonce, je lâche pied, je me démets, je vous tire de prison et je fuis.

LUCRÈCE. — Vous fuyez ?

LIONEL. — Oui, madame. J'abandonne. Lorenzo revient ce soir, et il ne saura rien.

LUCRÈCE. — Vous l'avez rappelé ?

LIONEL. — Il y a cinq jours.

LUCRÈCE. — Cinq jours ? Il peut donc arriver ici d'une minute à l'autre ?

LIONEL. — Non. Pas avant la nuit, si mes calculs sont exacts, et je suis certain qu'ils le sont. Vous avez la journée pour vous y préparer. Vous serez même instruite de l'instant qu'il franchira l'enceinte : l'avant-poste de guet tirera trois coups de bombarde pour vous en avertir. J'espère avoir tout prévu. D'ici ce soir, la ville aura repris son aspect de naguère. J'ai donné l'ordre d'enlever les potences, de démolir les piloris et d'effacer leurs traces. On y travaille depuis l'aube. Les portes de votre prison bien-aimée seront ouvertes à midi. S'il revient aux oreilles de Lorenzo quelque bruit de ma sévérité, les effets qu'elle aura produits la lui justifieront : ils ne sont pas médiocres. De Faënza, vous ferez tous deux ce que vous estimerez. Vous avez la faculté de la rendre à son prince : il est encore vivant. C'est Venise qui profitera de l'aubaine. A Dieu vat ! Cela ne me regarde plus. — Et quant à vous, madame... (il s'arrête une seconde, puis reprend :) votre secret a été bien gardé, je puis vous en répondre. Pour tout le monde, et singulièrement pour Lorenzo, le matin même qui a suivi son départ et celui de ma mère, nous sommes allés seuls, vous et moi, pour nous distraire un peu, courir sus le héron sur les bords de l'étang. La malchance a voulu que vous fissiez une mauvaise chute. Vous en avez reçu des contusions assez graves, qui vous ont immobilisée pendant près de trois semaines. Vous n'avez admis personne auprès de vous. Votre état, l'absence de votre mari en sont une valable excuse. Et le chirurgien de la cour, qui a rejoint ma mère à Rome, ne peut vous contredire. — C'est là ce que j'ai écrit à Lorenzo. C'est aussi ce que *vous* êtes censée lui avoir écrit. Car les lettres qui lui venaient de vous, elles étaient rédigées de ma main, mais c'est vous qui me les dictiez. Ne vous inquiétez pas : j'y ai mis beaucoup de tendresse...

LUCRÈCE. — Ah çà ! monseigneur, qu'est-ce que tout cela signifie ? Je vous écoute là, bouche bée devant la construction puérile que vous échafaudez, et j'en suis à douter de mon entendement ! Et d'abord, quoi ? à la fin, serait-ce que vous partez ?

LIONEL. — Je vous l'ai déjà dit, que je croie. Oui, madame. Je m'en vais. Christofore m'accompagne. Il n'y aura plus ici de témoin de votre cauchemar. Et il est bien évident que vous ne nous reverrez pas.

LUCRÈCE. — Vous partez !...

LIONEL. — Quant à ma « construction », comme vous l'appelez, elle vous paraît peut-être puérile parce que vous n'ignorez pas sur quoi je la bâtis. Mais ce serait une grossière erreur que de la juger peu solide. On ne doute jamais d'un mensonge qui perpétue l'illusion.

LUCRÈCE. — Et où ? Où voulez-vous aller ?

LIONEL. — Il ne manque ni de lieux ni d'actions pour un homme de ma sorte. On affirme que des ports de Cadix, de Lisbonne, des galères chaque mois cinglent vers la haute mer. Je goûte assez l'inconnu. Nous nous embarquerons. Mais, s'il faut tout vous avouer, je n'espère que dans le naufrage.

LUCRÈCE. — Mais comment pouvez-vous imaginer qu'il ne recherchera pas les motifs de votre décision ? qu'il ne se demandera pas pourquoi vous ne l'avez pas revu ? Que lui raconterai-je, alors, à votre sens ?

LIONEL. — Eh bien ! vous lui direz que j'étais las de me battre contre la lâcheté. Ce qui est strictement vrai. Vous lui direz qu'ayant fait ma patrie du seul bien de mon peuple pendant plus de vingt ans, le mal où l'on me retranchait m'était un pays d'exil, plus aride, plus amer que tous ceux qui m'attendent. Ce qui est vrai aussi. Vous lui direz enfin que j'avais conçu pour vous de l'amour et qu'il me fallait en guérir.

LUCRÈCE. — Ce qui est faux !

LIONEL. — Ce qui est faux. Le temps fera le reste. Et l'espace. Et le soin du pouvoir. Et vous. Puisque l'amour, c'est vous ! Mais l'image qu'il gardera de moi sera pure. Je ne tiens à rien d'autre. (Un temps.) Nous nous sommes tout dit. (Il va vers la terrasse et appelle :) Christofore ! (Entre celui-ci.) Nous partons. Où as-tu placé les chevaux ?

CHRISTOFORE. — Hors les remparts, monseigneur. Devant le souterrain.

LIONEL. — Alors, va ! Je te suis.

Un silence. Christofore regarde Lucrèce, puis il se dirige vers elle.

CHRISTOFORE. — Je te prie de me pardonner, maîtresse. Je n'ai fait qu'obéir.

Un temps.

LUCRÈCE. — Oui. Toi, je te pardonne.

Christofore sort.

LIONEL, sur le point de le suivre. — Et moi, vous m'oublierez. Adieu !

LUCRÈCE. — Vous avez tort, monseigneur. Vous avez grand tort de partir sans me regarder au visage.

LIONEL. — A quoi bon ? Qu'y verrais-je ?

LUCRÈCE. — Vous y verriez si j'ai l'air ou non de quelqu'un qui va mentir pour vivre.

LIONEL. — Pour faire vivre. Votre vie à vous ne compte plus. Je ne vous la laisse que dans cette intention.

LUCRÈCE. — Nous différons là-dessus. Moi, je ne la conserve que pour me venger de vous.

LIONEL. — Sur moi, alors. Sur moi, si vous le pouvez. Pas sur Lorenzo.

LUCRÈCE. — Je ne peux vous atteindre qu'à travers lui. Vous venez de me le découvrir.

LIONEL. — Et vous n'hésiterez pas à le faire ?

LUCRÈCE. — Je n'hésiterai pas.

Un temps.

LIONEL. — Quand vous reverrez Lorenzo — vous qui avez cette chance ! — quand vous retrouverez son éclat et sa pureté, la blancheur de son abandon et la douceur de sa gravité, quand vous sentirez simplement la tendresse de ses yeux d'enfant qui se poseront de nouveau sur les vôtres, vous céderez à la faiblesse, madame, comme moi.

LUCRÈCE. — Mais à qui croyez-vous donc encore vous adresser ? A la petite nonne ? A la fiancée timide d'un jeune prince ? A l'amoureuse extasiée de Lionel-le-Grand, de Lionel-le-Juste ? Aucune de ces femmes-là n'est plus.

LIONEL. — Alors, que celle qui est devant moi prenne garde ! car elle pourrait fort bien s'en aller les rejoindre.

LUCRÈCE. — Tout à l'heure, dès l'entrée, je vous ai dit que j'avais dépassé le sentiment de la peur. Ce ne sont pas vos menaces qui m'y reporteront.

LIONEL. — Et le sentiment de la pitié, vous l'avez également laissé derrière vous ?

LUCRÈCE. — Ces mots dans votre bouche !

LIONEL. — Et celui du dévouement, celui de la charité, qui inclinaient vos vocations premières, vous les avez oubliés, aussi ?

LUCRÈCE. — Oui, je les ai oubliés. Oui, je les ai oubliés. Et celui de la pudeur, et celui de la honte. Je ne suis plus que haine. Je n'ai plus de larmes pour personne.

LIONEL. — Vous en versiez à l'instant ! Au nom de mes soi-disant victimes !

LUCRÈCE. — Justement ! L'instant en est passé. A présent, ces victimes s'assemblent derrière moi. Elles communient avec moi dans mon acharnement. Elles me poussent et elles me délèguent.

LIONEL. — Alors, écoutez-moi bien, madame. Je n'ai plus de temps à perdre. Ecoutez-moi pour la dernière fois. Vous ne révélerez pas à Lorenzo la vérité des faits...

LUCRÈCE. — Si. J'y ajouterai même la vôtre. Et que cette idée vous torture, à votre tour : vous avez désiré de laisser à Lorenzo certain reflet de vous, c'est moi qui le projetterai.

LIONEL. — Vous m'avez demandé de vous regarder, madame. C'est moi qui vous prie de le faire maintenant. Regardez-moi. Regardez-moi bien en face.

Ils se regardent. Un temps.

J'espère que vous avez compris, n'est-ce pas ? J'espère que vous ne vous dissimulez plus une seconde que, vous tenant encore en mon pouvoir, je ne vous permettrai jamais de m'abaisser devant le seul être que j'aime. Au point où j'en suis, je ne reculerai devant rien. Soyez-en persuadée. Alors, c'est net : je ne quitterai pas la place que vous ne m'ayez prononcé un serment. Or, il n'en est qu'un pour vous, je vous connais. Vous allez me jurer par votre Dieu que vous ne parlerez pas...

LUCRÈCE. — Ou bien ?...

LIONEL. — Ou bien...

LUCRÈCE. — Pourquoi vous arrêtez-vous ? Vous avez porté la main à votre dague. Il vous la faut dégaîner, monseigneur. Il faut vous en servir. Car si vous voulez un serment, le voici, mais il est le contraire de celui que vous exigez : je jure sur le Christ, par tout ce que j'ai de plus sacré au monde, et ne me resterait-il que le souffle... (*Elle est interrompue par un coup de bombarde.*) Hâ !...

LIONEL. — Qu'est-ce que c'est ?

LUCRÈCE. — Vous avez entendu ?

LIONEL. — Oui...

Second coup de bombarde.

LUCRÈCE. — Lorenzo ?

LIONEL. — Mais non !

LUCRÈCE. — Et pourquoi non ?

LIONEL. — Parce que c'est impossible !

Troisième coup de bombarde.

LUCRÈCE, *dans un cri de délivrance.* — Lorenzo !

LIONEL, *égaré.* — Lorenzo...

LUCRÈCE. — Tout est possible à Dieu ! Et il m'a exaucée. Vous êtes encore à temps de m'assassiner, monseigneur. Mais il faut vous hâter. La distance n'est pas longue de l'enceinte au palais. Il n'y a plus que quelques secondes.

LIONEL. — Et vous, vous êtes encore à temps de décider de vous taire. Vous êtes encore à temps de jurer.

LUCRÈCE. — Mais même si je le décidais, même si je le jurais, mon silence parlerait, mes yeux crieraient. Tuez-moi. Et mon cadavre lui-même hurlera la vérité. On n'entendra plus que lui. On n'écoutera plus qu'elle. Mon sang retrouvera une voix. Il dira : « Lorenzo, embrassez votre frère. C'est la dernière fois. Car cet homme, dont vous avez fait votre idole, et dont vous célébrez le culte avec vénération...

LIONEL, *sortant son poignard.* — Ah ! vous l'aurez voulu, madame...

Lorenzo apparaît sur la terrasse. Il se précipite entre eux.

LORENZO. — Lionel !... Par le Ciel ! que faites-vous, mon frère ?

Un silence. Il regarde Lionel, puis Lucrèce.

LUCRÈCE. — Lorenzo, regardez bien cet homme. S'il vient de se jeter sur moi, s'il a levé contre moi son poignard, c'est parce que la nuit de votre départ pour Mantoue, la nuit qui était la nôtre et qui devait accomplir notre union, cette nuit qu'il nous arrachait, il a...

Entre Christofore par le fond.

LIONEL, *dans une sorte de rugissement sauvage.* — Non ! Non ! Je ne veux pas !

Et il enfonce brutalement sa dague dans la poitrine de Lorenzo.

LUCRÈCE, *hurlant.* — Ha !...

LORENZO, *qui expire.* — Lionel !...

LIONEL, *le prenant dans ses bras.* — Mon petit !

CHRISTOFORE, *qui s'est élancé.* — Seigneur !

LIONEL. — Il ne fallait pas, Christofore. Il ne fallait pas qu'il sache. Si c'était elle que j'avais frappée, j'aurais dû lui apprendre pourquoi. Si je m'étais frappé, elle le lui aurait dit. Et il ne fallait pas, vois-tu. Non. Il ne fallait pas.

Il n'y avait plus d'autre recours.

Et regarde, Christofore, regarde comme il y a peu d'espace dans une tête d'homme, comme il y a peu de place pour y loger toute cette souffrance...

Adieu ! mon petit. Que cette longue nuit te soit douce. Là où tu vas, là où tu es déjà peut-être, j'espère que la loi suprême est l'infidélité. Oublie-moi. Que ce soit ta récompense. (*Un temps. Et soudain à voix basse.*) Christofore !... Christofore !... Je ne reconnais plus ses yeux.

CHRISTOFORE. — C'est parce que tu n'y as jamais vu que toi, monseigneur.

LUCRÈCE. — C'est parce que vous n'y aimiez que vous. C'est parce que vous n'avez jamais aimé rien ni personne que vous.

LIONEL. — Je n'aimais pas Lorenzo ?

LUCRÈCE. — Vous n'aimiez que l'image qu'il se formait de vous.

LIONEL. — Dieu ! si cela était vrai...

LUCRÈCE. — Mais vous n'en doutez plus, monseigneur.

Un temps.

LIONEL. — Alors, il n'y a plus rien.

Les Tartares attachent vivants leurs prisonniers à ceux d'entre leurs compagnons qui ont été tués dans la bataille, jusqu'à ce que le mort ait mangé le vivant. C'est leur peine capitale. Moi, il y a vingt ans que je la subis, Christofore, il y a vingt ans qu'en moi le mort dévore le vivant.

Tu m'étendras à côté de Lorenzo. Tu joindras ma main à la sienne. Elle était belle, notre histoire : il faut qu'elle devienne vraie. Mais, surtout, ne me ferme pas les yeux, j'aurais trop peur de regarder en moi pendant l'éternité.

LUCRÈCE. — Non ! Non ! Je ne veux pas qu'il meure, Christofore ! Ce serait trop facile ! Ce serait trop injuste !

LIONEL. — Qu'est-ce qui est juste ?... La mort, seule force pure...

Il fait sauter d'un coup de pouce le chaton de sa bague et porte celle-ci à ses lèvres, tandis que le rideau tombe.

FIN

Lucrèce. Le Fossoyeur. L'Aragonais. Le Veilleur. Lorenzo.

LORENZO, au Fossoyeur, lui désignant Lucrèce. — *Gregorio, je te la confie, tu l'accompagneras au palais...* (ACTE PREMIER)

LORENZO. — *Je ne veux, je ne puis me dresser contre votre autorité, mon frère. Mais, si vous faites cela, je me tuerai* (Lucrèce tombe d'une masse sur le sol, évanouie. Lorenzo, se précipitant vers elle :) *Lucrèce...* (ACTE II.)

Le Cardinal. Madonna Bianca. Lionel. Lucrèce. Lorenzo.

Lucrèce. Lorenzo.

LORENZO. — *Quelques secondes de mariage... On a rarement fait mieux, je suppose.*
LUCRÈCE. — *Non, non. Ce n'est point cela qu'il faut penser. Il faut penser: quelques semaines en plus de fiançailles.* (ACTE III, Ier TABLEAU.)

LIONEL. — *Je vous l'ai déjà expliqué. Désormais, Camerino est votre fief. Il convient que vous en preniez possession.*
LORENZO. — *Rien ne presse.* (ACTE III, Ier TABLEAU.)

Lorenzo. Lucrèce. Lionel.

Lucrèce. Lionel.

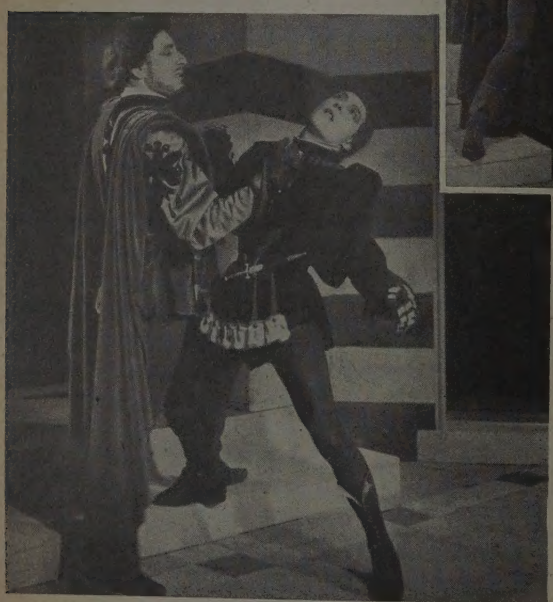
LUCRÈCE. — *Oui. On s'y sent comme isolé du monde...*
LIONEL. — *Nous le sommes. Il n'y a plus que nous au palais.* (ACTE III, Ier TABLEAU.)

Lucrèce. Lionel.

LIONEL. — *Elle m'a cru, la catin. Elle m'a cru ! Comme l'autre, jadis, a cru mon père ! Elle a cru que j'avais tué Lorenzo pour elle !...* (ACTE III, Ier TABLEAU.)

Lionel. Lorenzo. Lucrèce.

Lorenzo apparaît sur la terrasse. Il se précipite entre Lionel et Lucrèce. LORENZO. — *Lionel ! Par le ciel ! que faites-vous, mon frère ?* (ACTE III, DEUXIÈME TABLEAU.)



Lionel. Lorenzo.

Photographies Bernand

LIONEL, dans une sorte de rugissement sauvage. — *Non, non, je ne veux pas !* (Et il enfonce brutalement sa dague dans la poitrine de Lorenzo.)
(ACTE III, DEUXIÈME TABLEAU.)

(Suite de la page 2 couverture.)

manuel Rais et Jacques Robert constitue un guide pour la découverte d'un pays inconnu. La plupart de nous, en effet, n'en connaissons rien, si ce n'est les noms et quelques fragments d'Essénine ou de Maïakowski.

Voici que, à notre grande surprise, nous sommes amenés sur une terre riche et féconde. Depuis le XVIII[e] siècle, la poésie russe n'a cessé de s'enrichir d'œuvres dignes du patrimoine artistique mondial. Indépendamment de toute considération sur le rôle politique que joue aujourd'hui la Russie des Soviets, on ne peut rester insensible à ce flux poétique qui, sans interruption et malgré le changement profond apporté dans le régime et les mœurs par la révolution d'Octobre, déferle sur la grande terre de l'Est. Chose curieuse, d'ailleurs, et sur laquelle ce n'est pas le lieu d'épiloguer ici, il témoigne d'une remarquable unité dans les thèmes. Les auteurs l'ont subtilement souligné. Ils n'ont toutefois pas négligé l'apport des temps nouveaux dans les rythmes et les sujets. Chaque lecteur y trouvera son bien ; l'anthologie, elle, n'en acquiert que plus de qualité.

LE 1[er] janvier 1660, un modeste fonctionnaire britannique entreprit de noter chaque soir, dans un journal intime, les plus infimes événements de sa journée. Pour le garder secret, il employait souvent un langage chiffré et jusqu'à un jargon bizarre, composé de diverses langues, tant vivantes que mortes. Il persévéra dans sa tâche pendant neuf ans et ne l'abandonna que menacé par la cécité. Et, pendant plus d'un siècle et demi, les six volumes du *Journal* de Samuel Pepys demeurèrent enfouis dans une bibliothèque.

C'était un incomparable document humain. Il fut progressivement révélé au public anglais et accueilli avec une immense faveur qui ne s'est pas démentie depuis 1825. Mais c'est en 1937 seulement que parut la traduction française d'une série d'extraits. Cette édition était malheureusement épuisée depuis longtemps.

La nouvelle édition du *Journal* qu'on nous présente aujourd'hui (Gallimard, édit.) s'est enrichie de quelques nouveaux fragments. Elle est suffisamment riche pour donner tout l'essentiel des six volumes de l'original. Car Samuel Pepys, ayant eu l'ambition de tout dire, s'est souvent répété ou encombré de détails oiseux qui ont perdu avec le temps tout leur piquant. Et un élagage était indispensable.

Tel qu'il est aujourd'hui, le *Journal* de Samuel Pepys est une des plus divertissantes lectures qui soient. Il n'est pas à mettre entre toutes les mains, certes, car Pepys avait le goût du cotillon et la langue bien pendue. Comme le dit fort justement M[me] Renée Villoteau dans sa préface : « Les aveux du fonctionnaire de Charles II nous importent exactement dans la mesure où ils ne sont pas ceux d'un homme de lettres ni ceux d'un héros, mais ceux de tout le monde et de n'importe qui... »

SANS que personne (sauf les initiés) en sache rien, un homme a joué pendant vingt ans un rôle de premier plan dans le développement des lettres françaises. Il se bornait à être rédacteur en chef d'une revue. Mais les sommaires de ces fascicules mensuels à couverture blanche s'en allaient toucher au vif, en France et de par le monde, quiconque s'intéressait aux mouvements les plus inattendus et les plus profonds de notre littérature. Dans le lointain de leur province, de jeunes écrivains lui envoyaient leurs premiers textes. Puis attendaient, cœur battant, le verdict du Juge. Trop heureux lorsqu'ils recevaient une lettre qui corrigeait les éloges de circonstance par une phrase incisive, cruelle sous son apparence amicale. A l'âme bien née, elle faisait prendre conscience de son indignité.

On aurait pu penser qu'un tel homme, son rôle terminé, se retirerait dans le silence. En fait, son action, patiente et apparemment obscure au service de la littérature, l'empêchait d'écrire. Il aura peut-être fallu la guerre, l'occupation et ses étranges loisirs pour que Jean Paulhan, qui se voua si longtemps à *La Nouvelle Revue française*, trouve le temps de mettre de l'ordre dans ses notes.

Alors qu'il avait, avant la guerre, livré seulement au public quelques plaquettes, précieuses, certes, mais réservées au *happy few*, on a vu soudain son œuvre proliférer. D'article de journal en récit de voyage, d'anthologie en exégèse picturale, il a tranquillement affirmé sa position, à mon avis l'une des premières d'aujourd'hui.

Ces dernières années, en effet, ont révélé que ce curieux personnage n'était pas seulement un amateur des délices imprimées. Mais qu'il était fort capable de prendre sa part du travail commun (il fonda, avec une victime des Allemands, un journal qui eut son heure de célébrité) ; de participer aux querelles politiques ; en un mot, de prolonger son action sur la place publique. Quelques polémiques retentissantes ont enfin prouvé qu'il était très difficile, sinon impossible, de l'embrigader.

Entreprise périlleuse, donc, que de tracer le portrait moral ou intellectuel d'un Jean Paulhan. Chacun de ceux qui ont approché ou tout simplement subi l'influence de ce directeur de conscience littéraire peut rehausser l'image de traits contradictoires. Léger et inconséquent, disent les uns ; patient, tenace et d'une logique implacable, affirment les autres ; tous d'accord sur l'irritante séduction qu'exerce son esprit. Que l'on se reporte plutôt au livre fort attachant que vient de lui consacrer Maurice Toesca : *Jean Paulhan, l'écrivain appliqué* (Variété, édit.), premier d'une série que le temps ne fera qu'enrichir.

Mieux encore : qu'on lise avec attention la préface de *Poètes d'aujourd'hui* (Éditions de Clairefontaine). On y surprendra peut-être quelques-uns des secrets que Jean Paulhan met tant de plaisir, d'humour et d'habileté à dissimuler. Composée avec la collaboration de Dominique Aury, cette anthologie est, en elle-même, admirable. Il n'est pas un poème contemporain vraiment digne de la poésie qui ait échappé à l'attention passionnée des auteurs. Dans une plaquette complémentaire, publiée aux mêmes éditions, deux de ces « poètes d'aujourd'hui », Aragon et Paul Eluard, justifient leur refus de se trouver dans le choix de Paulhan et de sa collaboratrice en disant : « Libre à M. Jean Paulhan de faire le prestidigitateur en poésie... »

Nul doute que l'auteur des *Fleurs de Tarbes* ait pris cela, qui se voulait injurieux, pour le plus beau des compliments.

A L'OCCASION du *Livre de la sagesse malgache* (Laffont, édit.), j'ai eu l'occasion, déjà, de dire tout le plaisir que l'on peut prendre à la lecture de ces recueils de maximes et de dictons populaires rassemblés par Elian-J. Finbert. Toute la philosophie d'un peuple s'y exprime sous une forme tantôt allusive et tantôt poétique. Et une sentence contient plus, parfois, dans son image exemplaire que bien des traités.

Cette collection vient de s'enrichir d'un nouveau recueil : *le Livre de la sagesse arabe*. Comme les autres, c'est un ouvrage agréablement présenté qu'on ne lit pas d'un trait, mais que l'on déguste à petites doses. Et la préface d'Elian-J. Finbert, sobre et discrète, apporte une heureuse contribution à la connaissance d'un peuple, dont le caractère s'est trouvé trop souvent déformé par l'imagerie.

CONSERVEZ ET COLLECTIONNEZ

France
ILLUSTRATION
LITTÉRAIRE ET THÉATRALE

avec

une reliure mobile **ACLÉ** Brevetée FRANCE et ÉTRANGER

spécialement conçue à cet effet

Modèle pour une année . . . . . **273 fr.**

Clefs de montage, utilisables pour plusieurs reliures, la paire . . . . . **24 fr.**

(Ces prix s'entendent livraison à nos bureaux)

FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)

Pour une reliure. . . . . **80 fr.**

CONDITIONS (SUIVANT TARIF POSTAL) POUR QUANTITÉS ET POUR L'ÉTRANGER

Le Directeur-Gérant : G. CAHEN-SALVADOR.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imp. de Bobigny.
Dépôt légal 2e trimestre 1948. — Imprimeur no 54.